

ANTOINE VOLODINE

LE PORT INTÉRIEUR



ANTOINE VOLODINE

LE PORT
INTÉRIEUR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

OceanofPDF.com

L'auteur tient à remercier le Ministère des Affaires Étrangères pour la bourse de séjour à Macau que la Villa Médicis hors les murs lui a attribuée.

© 1995/2010 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2014 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique
www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN 9782707331182

Photo © Antoine Volodine.



OceanofPDF.com

À mes parents

OceanofPDF.com

DIALOGUE

La bouche tremble. On voudrait ne plus parler. On aimerait rejoindre l'ombre et ne pas avoir à décrire l'ombre. Le mieux serait de s'allonger dans l'amnésie, à la frange du réel, les yeux mi-clos, et d'être ainsi jusqu'au dernier souffle, momifié sous une pellicule trouble de conscience trouble et de silence.

Mais, malheureusement, on ne réussit pas à se taire.

Un homme est là, très près, attentif à ce qui émerge. Il menace, il écoute. Il menace de nouveau, il écoute. On essaie d'éviter son regard. Toutefois, si les lèvres tremblent, ce n'est pas dans la crainte de la douleur et de la mort. C'est plutôt le vieil instinct du bavardage qui les agite. On a trop longtemps cru que parler tissait quelque chose d'utile sur la réalité, dans quoi on pouvait s'envelopper et se cacher, quelque chose de protecteur. Parler ou écrire. Mais non. S'exprimer n'aide pas à vivre. On s'est trompé. Les mots, comme le reste, détruisent.

Venons-en au fait, dit Kotter.

Quoi, dit Breughel.

Arrêtez de marmonner, dit Kotter. Racontez ce que vous avez à dire. Qu'on en finisse.

Oui, dit Breughel.

Commencez par Machado, le Brésilien, suggéra Kotter.

Il est mort, dit Breughel.

Il faut bien commencer par quelqu'un, pourquoi pas par lui, dit Kotter.

Il était malade, dit Breughel. Il est mort beaucoup trop tôt. Il nous a laissés en territoire chinois, Gloria et moi, exilés au bord de la rivière des Perles, dans une situation d'attente. Ensuite nous avons vivoté. Rien

n'arrivait de ce à quoi je m'étais préparé, ni l'inquiétude ni le bonheur. Le provisoire s'épaississait. Puis le temps est devenu immobile.

Idéal pour vieillir sans peine, fit Kotter.

Pardon ? dis-je.

Rien, dit Kotter. Continuez, Breughel. La rivière des Perles.

La rivière des Perles, soupirai-je. Un delta superbe. Canton, Macau, Zhuhai, Hong Kong.

Je sais, dit Kotter. J'ai survolé en venant. Superbe, oui. Magnifique. On a beau chercher les mots pour peindre, pour dépeindre, on ne.

Oui, dis-je. Cette teinte de la mer près de la côte. Une nuance de vert inconnue en Occident.

Il y eut deux ou trois secondes vides. La pièce mal aérée ruisselait d'humidité. La plupart des objets répandaient des odeurs désagréables. L'évier, les livres, les vêtements sales et à moitié sales, le lit. Kotter de nouveau leva la main. Sur son poing gauche, la sueur luisait.

Donc, Machado, reprit Breughel. Un ami. Et je dis ami pour lui rendre hommage et parce que je le pense. Nous l'avions au cœur, Gloria et moi. Sans sa complicité, nous n'aurions eu aucune chance de nous en tirer. Le Paradis nous aurait rattrapés au bout de trois semaines.

Quel Paradis, interrogea Kotter.

Vous, dit Breughel. Ceux qui vous envoient.

Ah, dit Kotter. C'est comme ça que.

Oui, dit Breughel. L'appellation a été inventée par Machado. Nous ne parlions jamais ouvertement de vous, même à voix basse. Vous savez bien qu'il y a toujours une oreille non bienveillante qui traîne derrière les murs. Une intelligence hostile.

Exact, approuva Kotter. Il faut crypter.

Nous disions aussi le Parti, continua Breughel. Après tout, nous étions une espèce de cellule dissidente. Cela donnait une fausse dimension

politique à notre histoire. Des harmoniques gauchistes vibraient autour de nous comme un halo.

Une cellule dissidente, des anges, maugréa Kotter.

Oh, des anges mineurs, dit Breughel. Qui redoutaient de se faire exécuter au rasoir ou au plomb avant d'avoir pu goûter à ce qui.

Allons donc, dit Kotter, comme vous y allez, Breughel.

Avant d'avoir pu goûter à l'amour, par exemple, aux illusions de liberté et de.

Calmez-vous, intervint Kotter. Continuez sur Machado. Son rôle dans votre exil.

Gloria et moi, nous avons l'intention de nous évanouir dans la nature. Mais c'est très compliqué quand on a des tueurs à ses trousses. Très hasardeux.

Des tueurs, vous exagérez, dit Kotter.

Ah, dit Breughel. Et vous. J'avais pourtant cru que vous.

Suffit, dit Kotter. Nous en sommes à Machado. Je vous écoute.

L'opération aurait échoué, dit Breughel. La disparition sans bavures. J'aurais tout fait capoter avec mes petites ruses naïves d'amateur. Lui, Machado, ce n'est pas pareil, il avait travaillé dans la clandestinité, au temps de la guérilla urbaine. C'était quelqu'un qui se débrouillait parfaitement dans les mondes parallèles. Vingt-quatre heures lui suffisaient pour obtenir un jeu complet de passeports falsifiés. Et le faussaire ne l'escroquait pas, ne l'égorgeait pas après la remise de l'argent. Il maîtrisait les techniques de l'escamotage. Gloria aurait pu agir, elle aussi. Elle avait une formation de. Elle avait été éduquée avec Machado, dans les mêmes circonstances.

Pas exactement avec lui ni en même temps, tatillonna Kotter.

Je n'en sais rien. Peu importe. Elle ne parlait jamais du Paradis devant moi, presque jamais. Elle gardait le silence sur ses responsabilités dans l'appareil. Ce que je veux dire, c'est qu'elle aurait pu s'occuper du

problème. Mais des perturbations psychiques l'empêchaient d'être efficace. Je ne m'en rendais pas compte à cette époque, je venais de faire sa connaissance. Machado a compris vers quel désastre nous courions, et, par sympathie, il a décidé de plonger avec nous.

Des perturbations.

Oui. Le Parti l'avait remarqué, non ? Une fracture mentale qui s'élargissait en elle et qui. Sous une taie de vilaines visions surgies de nulle part, sa personnalité se remodelait en secret. Cela déjà avait étouffé sa perception du monde. Toute justesse dans son regard. Elle perdait patience pour un rien, elle s'était mise à raisonner de façon oblique et tortueuse, en expliquant longuement l'inexplicable, avec des arguments puisés dans des rêves. En la côtoyant jour après jour, on s'apercevait qu'elle mesurait mal les conséquences de ses actes. Ne me dites pas, Kotter, que le Parti l'ignorait.

Vous l'ignoriez bien, vous.

Le Paradis était cloisonné. Le Parti. Je n'avais jamais entendu parler de Gloria avant de la rencontrer. Je n'avais aucune raison de commencer par fouiller son passé d'un œil critique. Je n'ai pas pour vocation les enquêtes psychiatriques. Nous sommes immédiatement tombés dans les bras l'un de l'autre. La passion, Kotter, je ne crois pas que vous puissiez vraiment saisir. Décrite partout, dans des millions de livres, mais jamais vécue, finalement. Une passion très belle, lumineuse. Nous avons aussitôt envisagé de fuir. D'oublier le Paradis pour toujours. Je n'imaginais pas que. Elle, en revanche, savait tout sur moi, puisque sa mission consistait à me séduire. Il y a, paraît-il, un dossier complet sur chaque cible. Gloria avait étudié le mien.

Breughel semblait disposé à marquer une pause. Kotter insista. Physiquement il insistait, sans rien dire.

Machado aussi me connaissait par cœur, reprit Breughel. Il a plongé avec nous de l'autre côté du miroir. Il dirigeait chacun de nos gestes.

Nous étions vulnérables, à portée de tir, et ensuite, en moins d'une matinée, Machado a déployé autour de nous un écran opaque. Il faut tout embrouiller en un temps très court, résumait-il. Il faut réduire les amarres à un fil, puis bondir hors de l'écheveau. Puis couper, donner un dernier coup de lame. Alors on peut recommencer à vivre. Si toutefois, complétait-il, on a des réserves d'or et de courage.

Breughel soupira.

Le courage, nous étions assez détraqués pour en avoir à revendre, tous les trois. Quant à notre situation financière, elle ne posait pas de. Gloria était riche.

De l'argent volé au Parti, dit Kotter.

Mais non, dit Breughel.

De l'argent volé, s'obstina Kotter.

Oh, dit Breughel, nous n'avons dévalisé personne. Nous ne sommes pas des pilleurs de vieilles dames. Gloria avait accès à des comptes anonymes. Elle en a profité. Si vous appelez ça du vol.

Elle a détourné une fortune, dit Kotter.

Oh, une fortune. Une grosse somme. Et sur cela.

Sur cela quoi, demanda Kotter.

Sur cela, Machado ne prélevait pour lui qu'un pourcentage insignifiant, juste de quoi s'acheter les médicaments et les drogues qui l'apaisaient quand venait la douleur, de plus en plus souvent et de plus en plus fort. Argent de poche avant de quitter la scène, disait-il. Il se savait condamné à brève échéance et il n'éprouvait qu'indifférence envers les dollars. Plus rien ne l'intéressait, sinon notre évasion. Il en chérissait le succès avec un attendrissement d'artiste.

Le Brésilien nous a accompagnés en lieu sûr, en Asie du Sud-Est, il nous a installés à Macau après avoir semé derrière nous plusieurs fausses pistes, des indications qui ne pouvaient mener nulle part les enquêteurs du Parti. En quelques heures, grâce à la filière personnelle de Machado,

grâce à son réseau libano-brésilien, nous avons acquis la nationalité portugaise. Cela nous assurait un droit de séjour illimité à Macau, sans histoire jusqu'à la restitution du territoire aux autorités chinoises. Je sais que tu n'es pas vraiment débrouillard, m'a dit Machado en me remettant mes papiers et en m'énumérant les avantages et les inconvénients de ma nouvelle citoyenneté, tu es même assez idiot, dans ton genre, mais, d'ici à l'an 1999, tu auras eu le temps de changer, peut-être. Ou de prendre tes dispositions pour la suite des.

Vous parliez portugais, à cette époque ? demanda Kotter.

Oui, dis-je. Mais Gloria, surtout.

Normal, fit remarquer Kotter. Elle avait vécu trois ans avec Machado. Bain linguistique au quotidien. Excellent pour l'aisance, l'intonation.

Breughel se tut.

Ses lèvres vibraient. La bouche frémit aussi à cause de l'émotion, à cause des souvenirs.

L'air poissait.

On entendait la respiration intranquille de Breughel et celle, plus martiale, de Kotter. Puis le tueur du Paradis esquissa un geste agressif. Il voulait encore des mots. Breughel acquiesça.

Oui, dit-il. Pendant quatre mois, Machado a testé le système qu'il avait mis en place et qui garantissait notre sécurité. On était en droit d'imaginer que les limiers du Parti, du Paradis, se penchaient sur de mauvaises hypothèses et qu'ils nous situaient à l'opposé de l'endroit où nous avions abouti. Mais attention, avertissait Machado. Les durées sont trompeuses. Le temps ne compte pas. Il faudra rester vigilant pendant dix ans, cinquante ans. Jusqu'à la fin.

C'est vrai, observa Kotter. Le temps ne compte pas.

La sale maladie le décharnait, continua Breughel. Il se sentait partir. Il me confiait des instructions pour survivre, pour tenir bon quand il ne serait plus là. L'état psychique de Gloria l'alarmait autant que moi. Je te

préviens, Breughel, murmurait-il. Tu te diriges avec elle vers des moments pénibles. Il est possible qu'elle se rétablisse, mais j'ai plutôt l'impression qu'elle va évoluer mal. Il faudra que tu prennes soin d'elle. Même si le pénible devient très pénible. Tu comprends ce que je te demande, Breughel ? Jure-moi que. Je jurais. J'étais sincère. Mon amour pour Gloria n'avait rien d'une tocade éphémère et, d'autre part, j'avais atteint un âge où on accepte avec fatalisme les contraintes qu'impose une existence non solitaire. On passe sa vie à plier l'échine devant le sens du devoir, devant des responsabilités absurdes, mais, quand vient la cinquantaine, soudain on découvre le calcul qui se cache là-dedans, cet espoir qu'on pourra mourir moins ignoblement que les autres, dans une déchéance amoindrie par l'absence de honte. Pourtant, on.

Revenons au Brésilien, conseilla Kotter.

Le Brésilien déclinait à vue d'œil, dit Breughel. Il commença à nous éviter. Il consacrait ses dernières forces à hanter les saunas de Macau. Il allait caresser des prostituées russes ou chinoises qui racolaient les clients dans les grands hôtels, à l'entrée des salons de jeu ou des bars. Je le rencontrais de temps en temps pas loin de chez lui, devant le temple A-Ma, livide, squelettique. Puis je ne le vis plus. Il m'avait annoncé qu'il se dissoudrait sans adieu. Je me rappelle l'expression. En douceur et sans adieu. Ensuite il ne fut plus avec nous. Il avait nettoyé toute trace de son séjour. Dans son appartement, il. Dans l'appartement qu'il avait occupé deux ou trois mois, des Philippines s'étaient installées.

Des Philippines.

Oui. Chaque région a ses peuples esclaves. Une quinzaine de femmes s'entassaient désormais dans ce logement conçu pour un couple.

Continuez, dit Kotter.

Tous deux, Gloria et moi, adorions cet homme.

Continuez, répéta Kotter.

Il est arrivé souvent à Gloria de m'appeler Machado, de me confondre avec Machado, à des heures diverses de la journée et même en pleine nuit, par inadvertance ou par cruauté. Elle me dévisageait ensuite d'un air malsain, comme ruminant une comparaison pour moi peu flatteuse, et moi, je me préparais toujours à l'entendre exprimer son désarroi, une appréciation toute en ma défaveur, et entre nous naissait une violente tristesse, le sentiment d'une perte irréparable, mais ensuite nous ne parlions pas, rien d'odieux, sur ce sujet, n'était prononcé ni par moi ni par elle. Je regardais Gloria en silence, tandis que des chuchotements inaudibles s'échappaient de ses lèvres. Puis elle se taisait.

OceanofPDF.com

FICTION

Sur ces entrefaites, l'année de la Chèvre s'écoula, puis l'année du Singe, puis celle du Coq. Breughel habitait un temps désormais indistinct, mais il n'avait pas encore rompu avec l'idée d'une mesure de la durée, ni avec les vocables qui servaient à dater, avec ce genre de. Le voilà justement qui révisait le nom chinois des douze animaux fondamentaux du calendrier. Il venait de les réciter dans l'ordre, ayant commencé par *Lao Shu*, le Rat, et il essuyait la sueur qui lui trempait le front, lorsqu'il sentit sur sa tempe l'extrémité d'un tube qui semblait avoir un calibre supérieur à 32 centièmes de pouce, et dont la présence à cet endroit avait un caractère vaguement inquiétant.

Breughel bougea, il se déplaça dans la pièce, non sans reconstituer d'urgence certaines postures qu'il avait jadis apprises, quand il était jeune et actif et qu'il pratiquait avec régularité des techniques de combat à mains nues contre matraque, contre tesson de bouteille ou contre sabre d'abordage, mais dont il avait ensuite négligé d'entretenir le naturel, l'automatisme, les enfouissant sous une décennie de paresse physique et de scepticisme, et, après une minute où la confusion domina, il se rassit. Un homme que, par commodité, nous nommerons Kotter, de nouveau appuyait son arme sur la tempe gauche de Breughel. Considérons une fois pour toutes que le diamètre du canon avoisinait les 38 centièmes de pouce, et n'en parlons plus.

Vous avez quelque chose à nous dire, déclara Kotter.

Oh, moi, dit Breughel.

Il n'était pas mécontent d'être là, sur un siège stable, pour se remettre des vicieuses bourrades qu'il avait reçues dans la cage thoracique, et qui avaient provoqué en lui une impression de fatigue, de torpeur, même. Il soufflait comme un buffle. Il ne réagit pas quand Kotter lui passa un lien

autour du cou. La cordelette ne le serrait pas, mais elle lui ligotait la tête au dossier de la chaise. Kotter devait avoir ses raisons pour agir de cette manière. On peut penser, par exemple, qu'il désirait interdire toute ultérieure démonstration pathétique de jiu-jitsu, sans pour autant priver Breughel de son droit à la parole.

Allez, dit Kotter.

Lui aussi soufflait. Ses vêtements, mal adaptés à la température, créaient des auréoles et des plis moites. Un blouson d'instituteur en vacances, une chemise verte, des jeans.

On entendait ces expirations dont la violence lentement décroissait.

À cela s'ajoutèrent soudain des bruits venus de l'extérieur.

Derrière la porte, en effet, dans la ruelle qu'une chaleur malodorante écrasait, une vieille femme s'affairait, l'objectif étant d'écouter une cassette d'opéra chinois. Elle avait réparti ses os les plus amples sur un tabouret microscopique qui la haussait à environ dix centimètres du sol. Puis elle manipulait un petit magnétophone bon marché qui lui résistait modérément et qui ensuite se plia à sa volonté, somme toute raisonnable. Gongs et cymbales annonçaient le début de l'acte. Alors elle se calma.

Pour lui-même, Breughel l'appelait madame Fong, mais il ne connaissait pas son nom. Ainsi que d'autres voisines de Breughel, elle achevait sa vie dans la solitude et l'indigence, et, envers ce démon étranger, malgré les amabilités formelles qu'il prodiguait, elle nourrissait une sourde hostilité raciste. Sa relation avec Breughel, depuis des mois, était construite sur des non-regards et sur une indifférence affichée. Si le tueur perdait son sang-froid et si madame Fong entendait une détonation, des cris, un râle de détresse, elle ne modifierait pas sa manière d'être. Elle se forcerait à croire qu'une fête privée avait lieu entre barbares, avec querelle anodine et pétards. Elle ne s'y intéresserait sous aucun prétexte et, par la suite – s'il y avait une suite –, son témoignage n'apporterait rien aux enquêteurs.

Breughel s'astreignit à oublier cette osseuse pauvre en pantalon noir, ainsi que les policiers aux yeux effilés, très durs, qui prendraient soin de son cadavre. D'un regard fourbu, il enveloppa la pagaille qui submergeait la chambre, puis il crispa les paupières, comme si la pénombre le blessait.

À cet instant, il flaira l'odeur de polyéthylène du pistolet que brandissait Kotter. On eût cherché en vain le mélange d'huile et d'acier qui imprègne les environs d'une authentique arme à feu. L'objet était factice. Un jouet, peut-être. Oui. Sans doute un jouet que Kotter s'était procuré avant de venir, dans une droguerie de Macau ou de Hong Kong.

Une reproduction en plastique, toute neuve.

Découvrir qu'il était à la merci d'un 9 mm inoffensif vexa un peu Breughel. Toutefois, il garda pour lui ses réflexions et, au contraire, il respecta la chronologie rituelle de l'angoisse précédant la mort, telle qu'il l'avait souvent décrite dans ses ouvrages romanesques, en un temps où il savait casser un bras à un agresseur et où il attachait encore de l'importance à la publication et au destin de ses livres. La sueur sur ses flancs devint froide, et. Déjà il commençait à hoqueter des pensées ultimes.

Sous son crâne scintillaient maintenant des courts métrages, des petits films hâtifs et muets. Les photographies se succédaient, en superposition constante. À la vitesse de la lumière défilèrent les bonheurs de son enfance, plusieurs chiens, des chats, des adultes, des marionnettes, de vastes et somptueux pugilats avec son petit frère, la couleur résineuse des cadeaux sous le sapin de Noël, et, aussitôt après, car le temps pressait, il sauta quarante ans et un mariage pour aborder la période la plus récente de son existence, celle au cours de laquelle il avait aimé Gloria Vancouver.

Maintenant, sur cet écran surchargé, Gloria apparaissait.

Il la revoyait sur une plage de Méditerranée, s'approchant de lui pour le séduire, conformément aux ordres qu'on lui avait donnés, puis le

lendemain de leur première nuit, sur la même plage, elle s'enduisait d'ambre solaire et elle lui parlait, et, sans transition, alors qu'ils avaient trahi ensemble le Parti, le Paradis, elle se trouvait déjà avec lui à l'autre bout du monde, devant le vert bouleversant du port de Hong Kong, et ils se taisaient tous deux, bouleversés, tandis que Machado mitraillait Victoria Harbour avec un Olympus, et il la revoyait plus tard dans une ambiance d'aéroport, Manille, peut-être, ou Taipei, ou Bangkok, et elle tendait nonchalamment ses faux papiers portugais à une fonctionnaire de la frontière, et plus tard encore il assistait à la séquence finale et il y jouait un rôle de figurant, au second plan, c'était en Corée, un après-midi de printemps en Corée, elle était séparée de lui par une centaine de mètres et il l'observait de loin, dans la foule, sans se mettre à courir vers elle, il la fixait, l'esprit vide, et elle était allongée sur l'asphalte d'une avenue centrale de Séoul, comme endormie au milieu de la circulation, entourée de Coréens et de sang. Entourée de sang.

Cette dernière scène s'incrusta en lui avec une telle intensité qu'elle annula Kotter, la chaise, le pistolet en matière synthétique. Il flottait entre néant et amour, désincarné, hors de toute durée, transpirant à peine.

Puis un homme tirailla sur la ficelle qui lui ceinturait le col. C'était une ficelle hérissée de barbules, d'une espèce commune en Europe mais rarissime ici, dans les boutiques de la Chine du Sud. Le tueur avait dû la transporter avec lui dans ses bagages. La pression s'accroissait sur les cartillages du cou, irritante, irritée, à la limite de l'écorchure.

Mais Gloria.

Gloria s'enduisait le ventre d'ambre solaire, les jambes, et il lui parlait. Le souvenir étant privé de son, rien n'était restitué de cette conversation. On devait se contenter du paysage, des circonstances. Peut-être, comme souvent dès les premiers jours, se racontaient-ils des rêves. Gloria

excellait à composer des récits à thèmes oniriques. Il était assis à côté d'elle sur les galets.

J'étais assis à côté de toi sur les pierres. Je songeais aux ivresses de la nuit précédente, à notre vertige, et j'hésitais à en conclure que nous avions signé une alliance durable. Des aveux avaient été balbutiés, mais on ne sait jamais avec certitude, au début, si la fièvre est une manifestation théâtrale ou une porte qui s'ouvre sur des légendes vierges. Tu avais été sincère, tu m'avais dévoilé les intentions du Parti que tu n'appelais pas le Parti ni le Paradis, mais les îles, comme s'il s'agissait d'un rivage d'espoirs exotiques dont nous aurions à jamais la nostalgie, tu avais décrit la manipulation dont je devais être, par ton entremise, la victime consentante, mais je ne savais pas encore jusqu'où je pouvais te croire. J'ignorais si tu avais feint splendidement l'amour ou si tu t'étais vraiment dépouillée de tout mensonge. Ta jeunesse me rendait vulnérable. Je ne me sentais pas digne de toi et je me tenais anxieux près de toi, redoutant l'humiliation, l'éclat de rire qui détruirait mes illusions et me laisserait ridicule devant les vagues, avec vingt ans de plus que toi et de la tristesse, du dégoût, de la honte. Je redoutais le pire. Nous avions beaucoup à apprendre l'un de l'autre.

Breughel ôtait ses lunettes de soleil. La crête des vagues se teintait de mauve, le ciel brûlait. Jamais il n'avait eu pour maîtresse une femme aussi dangereuse, aussi belle, aussi étrange, aussi mystérieuse, aussi subtile et aussi.

Je vous écoute, reprit Kotter. Machado, Gloria Vancouver, l'argent. Vous savez ce qui m'amène.

Les personnes dont vous parlez sont mortes, dit Breughel. L'argent est parti en fumée. Tuez-moi, Kotter. Vous n'avez rien à craindre, la voisine ne vous dénoncera pas. Tirez. Je suis prêt.

Allons, allons, gronda Kotter. Pas d'enfantillages.

Il cherchait un mouchoir dans son blouson colonial. Aucune de ses poches, nombreuses, n'en recelait.

Dehors, la cassette d'opéra tournait, avec des distorsions et des pleurs.

La voix suraiguë des actrices chinoises peut frôler le sublime, sans conteste, mais les tympans non asiatiques de Kotter n'étaient pas encore capables de s'en rendre compte. Cette voix sinuait au-dessus des flaques et des ordures qui parsemaient la ruelle, la venelle du Tarrafeiro où maintenant logeait Breughel. Elle vint s'enrouler autour du tueur et elle suscita chez lui une grimace, et ensuite elle se déroula autour de Breughel. Celui-ci se remémora plusieurs spectacles. L'espace d'une seconde, il revécut de longues et très longues séances devant des temples, sous des charpentes de bambous, dans la touffeur que les moustiques aggravaient, sous des ventilateurs géants, la nuit.

Je ne comprenais rien de ce qui se produisait sur les planches. Des généraux à visage peint se querellaient avec des princesses éblouissantes, se fiançaient, se mariaient, complotaient en habits de parade, la tête surmontée de plumes interminables, magnifiques, le dos hérissé de drapeaux. Je t'entendais qui. Tu susurrais des commentaires à mon oreille. Car tu étais là, contre moi, toute proche. Mentalement inaccessible mais physiquement proche. Je cherchais ton corps. Je posais ma main sur ton bras. Nous étions en sueur. Tu inventais un scénario halluciné dont les thèmes ressemblaient à ce qui te torturait durant tes songes. La guerre noire, les déserteurs, le voyage vers les îles, les chrysalides. J'essayais de suivre et j'approuvais, même si rien de commun ne se dessinait entre ton délire et le sujet de l'opéra. Avec émotion, j'enregistrais ce que tu me confiais. Je pressentais que, plus tard, je rédigerais cela, dans la solitude, afin de croire à nos retrouvailles, afin de croire que tu.

Il y avait de l'insouciance dans l'air. Le public bavardait, mangeait, allait et venait. Le bruit de la circulation s'additionnait au brouhaha des

spectateurs. Parfois la rumeur enflait au point que seuls les gongs et les cymbales possédaient assez d'énergie pour la percer. Au début de chaque acte, une lanterne magique était activée, qui projetait sur un bandeau vertical le texte chanté par les interprètes. Puis l'appareil s'enrayait et l'accessoiriste avait soudain un accès de rage et l'éteignait. Tu me disais quels caractères tu avais reconnus et cueillis au vol. Tu faisais des progrès en chinois. Moi, non.

Rassemblez vos idées, Breughel, dit Kotter. On ne va pas rester comme ça sans rien dire.

Le canon du pistolet appuyait sur le temporal de Breughel. La ficelle lui sciait le cou juste sous la pomme d'Adam.

Je veux que vous me disiez où se cache Gloria Vancouver, exigea Kotter.

Ma mémoire ne fonctionne plus, se plaignit Breughel. C'est Macau, la chaleur, l'humidité. La privation de silence. J'oublie tout.

Son halètement devenait rauque, et tout à coup du tragique s'y introduisit, de la sincérité non geignarde.

Kotter n'était pas insensible. Il relâcha la cordelette.

Vous n'imaginez pas ce que. Vivre en permanence dans cette atmosphère détrempée, dit Breughel. Dans ce bruit. À toute heure du jour ou de la nuit, l'intelligence absorbe de l'eau, elle se dilue dans la vapeur et le vacarme. Les échos du vacarme. On ne se repose jamais, Kotter. Vous n'avez pas idée de.

Ses paupières d'homme de cinquante ans frémissaient. Elles restaient closes. Il était épuisé et moite.

D'un centimètre, Kotter déplaça son arme, afin d'éviter une goutte qui roulait. Il l'avait vue sourdre à la limite grise des cheveux et, maintenant, elle roulait.

J'ai rédigé, commença Breughel.

Quoi, dit Kotter. Qu'est-ce que.

Je vous attendais, dit Breughel. Quelqu'un comme vous allait bien finir par être ici, envoyé par le Paradis, avec un pistolet contre ma tête. Quelqu'un que j'ai baptisé Kotter. Dimitri ou John Kotter selon mon humeur. Ce nom, ça ne vous dérange pas ?

M'est égal, dit Kotter.

J'ai rassemblé des notes pour que Kotter les consulte après m'avoir assassiné. Car je suppose que.

Quel genre de notes, demanda Kotter.

Remarques sur Macau, fictions diverses, portraits de Gloria, récits de rêves, énuméra Breughel. Moments romanesques divers. Des rêves de Gloria ou de moi.

M'intéresse pas, dit Kotter.

Il avait modifié son angle de tir. Si, par extraordinaire, une balle fusait, elle parcourrait la ténèbre encéphalique et elle giclerait par l'œil droit. Ensuite elle irait se fiche dans le mur.

Pas envie de lire, dit Kotter. Pas le temps.

Breughel marmotta des regrets.

Domage, dit-il. J'ai écrit tout cela pour.

Kotter, brusquement, s'exaspéra.

Et l'argent ? entendit-on, cependant qu'une vive traction s'exerçait sur la ficelle, de nouveau amenant chez Breughel une gêne respiratoire. Vous avez tout dépensé ?

L'asphyxie durait. Il y eut des soubresauts. Le spectacle ne contenait rien qui valût la peine d'être détaillé. On avait là seulement de la laideur et de la survie à l'état brut.

Quel argent ? fit Breughel, dès que cette phase censurée eut touché à sa fin.

Il interposait à présent une paume entre ses cartilages trachéaux et la ficelle. Kotter l'obligea à lâcher prise.

Et Gloria Vancouver, dit Kotter. Je ne vois pas trace d'elle dans cette cochonnerie.

Il montrait la chambre d'un signe de tête.

Elle vous a plaqué ? dit-il.

Breughel se massait le cou et les endroits du corps où la douleur, après avoir fulguré, stagnait. Kotter lui avait tordu les bras et, comme il continuait à se débattre, il lui avait meurtri la nuque à coups de crosse. Le pistolet comportait des parties métalliques, mais, surtout, Kotter savait frapper. On apprend cela dans les écoles du Paradis, dans les sections spéciales. Les points où les nerfs affleurent. Les zones fragiles.

Si vous ne coopérez pas, dit Kotter, je vous loge une balle de pistolet dans une rotule.

Breughel haussa les épaules.

Il paraissait très las, mais, en réalité, il ne craquait pas. On était loin de cet état de débâcle mentale qui parfois, lors d'un interrogatoire poussé, déclenche un flot ininterrompu d'aveux, un torrent d'autocritique et de vérité sans fard. On en était loin.

Vous avez entendu ? demanda Kotter.

Breughel ne bougeait plus. Il avait allongé les mains sur ses cuisses. On eût dit qu'il somnolait.

Quelle chaleur, souffla Kotter. On pourrait allumer le ventilateur. Non ?

Il pointait l'index sur une épave.

Bon sang, souffla encore Kotter. Et cette pagaille.

Sur la table trônaient une machine à écrire et un plateau avec une théière et un bol. Les papiers abondaient. Certaines pages étaient constellées de caractères chinois, d'autres non. Des cartons d'épicerie servaient à remiser des liasses ou des vêtements, des livres, de la nourriture. Sur le sol de béton, sous le lit, journaux et cahiers s'empilaient. Il y avait des cafards immobiles entre les tas, qui avaient dû

mâchonner le poison des sucreries anti-cafards, omniprésentes. Tout exhalait un parfum de cellulose dégradée, de vieille pattemouille. Tout poissait.

Les feuilles manuscrites ou dactylographiées gisaient sous la luminosité avare, dans cette atmosphère de sauna pour gueux, et, amollies par les remugles, elles semblaient mornelement attendre qu'un homme veuille bien choisir telle ou telle et s'emparer d'elle et la parcourir, l'explorer en tous sens et avec férocité, puis la restituer à l'ombre.

Machado a dû vous laisser tomber, lui aussi, estimait Kotter. Ce n'était pas un type qui aurait toléré ce capharnaüm. Il vous a laissé tomber, hein ?

Breughel ne répondait pas.

Du temps se dépensait en pure perte.

Kotter haussa les épaules, à son tour.

Bien que le pistolet en plastique persistât à s'orienter vers une rotule de Breughel, la droite, l'action ne progressait pas.

Derrière la porte, les violons à deux cordes et la mandoline en forme de lune faisaient relâche. *Jing hu, er hu* et *yue qin* sont les noms de ces instruments, mais qui s'en soucie ? L'orchestre, quoi qu'il en soit, observait une pause. Non secondée par les musiciens, la soprane discourait sur un mode intermédiaire entre le chant et la déclamation, par groupes scandés de quatre ou cinq syllabes.

J'adorais ce genre de passage. Ce jour-là, comme de coutume, je n'arrivais pas à y puiser le moindre phonème traduisible. La courbe mélodique du cantonais sautillait dans le silence de la ruelle. Elle envahissait l'heure torride, les recoins derrière les caisses à ordures, les tas de ferraille puante et de planches dont nul jamais ne songeait à se dessaisir. Les voyelles tintaient avec une clarté extrême, bariolée, sans cesse bondissant d'une hauteur à l'autre. Chaque demi-phrase était ponctuée par un claquement de cymbales.

Breughel écoutait. Il ne desserrait plus les dents.

À voir la moue hargneuse de Kotter, on se rendait compte que le tueur n'était pas satisfait de la tournure que prenait l'entretien. L'échange entre les deux interlocuteurs semblait tari. Chacun transpirait dans son coin. Rien de décisif n'advenait.

Maintenant, Kotter se dégourdissait les jambes. Il trébucha dans une assiette qui contenait des granulés pour les rats ou pour les cafards, puis il longea une chaise renversée, des tee-shirts.

La sueur assombrissait les flancs de sa veste. Des gouttes coulaient sur ses joues. Il se dirigeait vers la masse vert pâle du frigo. L'amer de ce déplacement était, à l'évidence, le ventilateur à quoi il avait fait allusion, peu de temps auparavant. Bientôt il fut là-bas. Il manœuvra l'interrupteur de l'appareil. La touche bascula avec une sonorité sèche, prometteuse. Mais ni le moteur ni les pales ne s'emballèrent.

Marche pas, cette saloperie, dit-il.

La soprane avait traversé son gué de mélodieux solo, elle avait atteint l'autre rive et, de nouveau, l'orchestre l'escortait, à l'unisson, de nouveau il cheminait avec elle, ne négligeant aucun bonheur de rencontre. Une flûte désormais participait à l'aventure. Son nom en mandarin est *di zi*, mais Kotter n'avait manifestement pas envie de.

Ça ne marche pas, hein ? demanda-t-il à Breughel.

J'aurais dû identifier l'opéra ou l'extrait d'opéra dont madame Fong et moi nous déleçons, séparés par une porte rouillée et par deux mille ans de traditions peu miscibles, elle accroupie sur son tabouret nain, au milieu des poubelles qui encombrent la venelle du Tarrafeiro, et moi sur ma chaise, encerclé par les morts inutiles et les souvenirs. J'aurais dû citer le titre de l'œuvre. C'est ainsi que l'on procède en littérature.

Mais la pression du pistolet sur ma tempe avait créé des turbulences en ma mémoire, et j'hésitais entre *Mu Gui Ying accepte le sceau du*

commandement et *La fleur de magnolia*, n'excluant pas, en troisième hypothèse, *La trahison de Wong Fui*.

Je me maintins ainsi pendant plusieurs minutes, dubitatif et le verbe inexistant, et par tous les pores évacuant de la saumure animale.

Kotter se rafraîchissait le visage sous le robinet de l'évier.

Du reste, quand on pense à la seule chose qui compte pour moi, les rêves de Gloria, ce ne sont là que péripéties sans importance, petits détails.

CARNET DE BORD

I

La mémoire invalide. Elle ne réussit pas à.

Ce n'est pourtant pas faute d'efforts. Des heures perdues, des milliers. Les mots chinois sont là, à petite distance, très peu farouches, mais, dès qu'on en a capturé un, il s'évade. Il suffit de. Un clignement de la conscience, une demi-heure de torpeur, et déjà le fugitif a rejoint la rue bruyante, la masse où tous les caractères sont inconnus, à apprendre ou à réapprendre.

On est là, devant cette langue océane, en lisière du monde chinois, sur une petite plage précaire où on a rassemblé de l'élémentaire, des locutions dépareillées grâce à quoi on aimerait bien ne pas faire figure de barbare aphasique, mais, sous la langue ou à l'esprit, rien ne vient.

Alors, on se tait.

Ainsi trois ans se déroulent, dans cette ville qui fut jadis un repaire de pirates, et qui aujourd'hui se contente d'être une annexe louche de la République populaire, ni plus ni moins gangreneuse, du reste, ni plus ni moins odieuse que les autres plaques tournantes où frétille la pègre du capitalisme milliardaire.

Trois ans et des poussières.

Breughel n'écrit plus ou il écrit très peu, quelques textes sans poésie, qu'il ne corrige pas. Les anciennes clartés se sont éteintes. Ce qu'il explore ne. Il agonise sur les bas-côtés de l'imaginaire. Il ne voyage plus qu'à l'intérieur de la déchéance physique, intellectuelle. Ce qu'il explore ne renaît pas sous forme de livres.

Il se souvient mal de ses rêves.

Il ne communique avec personne, puisque Gloria Vancouver et Machado sont morts.

Rien ne se passe. Il avance, il déambule dans la touffeur, sous le mépris inexprimé mais général de la foule, il frôle le regard négateur de chacun des individus qui composent cette foule.

Il avance vers le zéro.

II

La déchéance de Breughel.

Cet au-delà miséreux dans lequel il se complaît depuis le décès de Gloria Vancouver, comme s'il avait à expier cette disparition, alors que rien ne.

On aimerait tout dire à la fois, évoquer dans la même pâte narrative les miasmes, les insomnies, les hallucinations, le renoncement catatonique, la sueur et la sueur.

Et le cadre où cela est vécu.

Les domiciles de la déchéance, on pourrait en décrire plusieurs. L'ultime adresse, venelle du Tarrafeiro, est au cœur du vieux Macau, tout à côté du port intérieur. Dans un quartier, Patane, que Breughel s'obstine à appeler le port intérieur. Mais l'endroit dont Breughel parle d'abord n'a pas de nom. C'est un bidonville construit sur un marécage, à Taipa, sur la première des deux îles, au pied de l'hôtel New Century, exactement en face du luxueux sauna de l'hôtel.

Taipa, donc, mais les âmes distraites ne remarquent pas toujours ce bidonville en miniature, un fouillis de buissons et de masures qui, pendant le jour, paraissent abandonnées. L'ambiance du lieu désole et désole. Un réseau de planches zigzague sur l'eau putride. Il y a les broussailles, les fils de fer d'une ancienne clôture, les murs de tôle, les murs bâtis avec des briques que l'humidité a effritées, les cadenas sur les portes, les odeurs de décomposition qui soufflent depuis un petit hangar

de parpaings où une entreprise d'élevage a installé un poulailler et un égorgoir à volailles.

À cette époque, en pleine année du Coq, quand Breughel choisit ce décor pour y ruminer sur la fin de toute chose, des gens tiennent un restaurant au centre du marécage. Une gargote ouverte toute la nuit.

Des guirlandes d'ampoules vermillon éclairent le chemin jusqu'aux tables, et ensuite elles colorent les tables, les consommateurs, les bols de soupe, du moins quand il n'a pas plu, quand les boues n'ont pas monté, quand l'établissement n'est pas fermé pour cause de crue.

Breughel rôde là plusieurs semaines, toléré par les Chinois à qui il verse un loyer quotidien et qui, malgré cette relation commerciale, affectent de ne pas croire aux preuves de son existence.

Il partage son espace avec un chien et des bouteilles de butane.

L'après-midi, le calme écrase les baraques vides. L'herbe se reflète dans le noir stagnant des égouts. On essaie de ne penser à rien, d'être les herbes, leur reflet. Parfois des images se présentent. On se souvient de lectures récentes. À Macau, durant l'occupation japonaise, la misère était si sordide que l'on voyait, paraît-il, des femmes accroupies au-dessus des cloaques, repêchant là des excréments, effritant entre leurs doigts les étrons afin d'en retirer ce qui pouvait être consommé encore. Voilà ce que la mémoire emprisonne sans problème, cette catégorie de renseignements. On essaie d'écarter les ignominies du passé et celles du présent. Les yeux fixes, on observe les vieilles chaises de rotin jetées dans la boue et que la boue n'avale pas. Rien ne s'écoule, ni les fluides fétides, ni les heures. Moustiques et cafards attendent le crépuscule pour pulluler. On écoute le grondement des camions qui. À trente mètres, en effet, on a l'avenue. Elle s'étire en direction du village, bordée de chantiers et de terrains vagues.

Dans les environs immédiats du bidonville, il y a un cimetière, un asile de fous et de vieillards, l'université. Et le complexe hôtelier du New

Century, bien entendu. On distingue cela à travers les arbres.

Quand la nuit était tombée, des poissons grésillaient près de l'endroit où j'essayais de m'endormir : des carpes de vase, principalement, des anguilles, des chabots à tête noire. Ils pétillaient dans une puanteur d'ail et de nageoires tandis que, derrière les figuiers qui masquent l'asile, les fous gémissaient, rendant plus improbable ma quête de l'étourdissement.

Je méditais. J'allais m'arranger pour mourir ici, sur cette particule méridionale de la terre han dont quatre siècles de présence portugaise avaient très peu ébréché l'identité purement chinoise. Les Portugais se préparaient à partir, et moi, je.

Deux îles sont rattachées au territoire de Macau : Taipa et Coloane. Sur Coloane vivaient des pêcheurs et une communauté de lépreux. Taipa accueillait les insanes et les morts. Maintenant, les îles se couvrent de chantiers. Des prolétaires recrutés en Chine populaire bâtissent des résidences sans grâce pour les nouveaux riches du Guangdong.

Vautré dans la semi-obscureté, je réfléchissais à cette extrémité de l'espace et du temps où une pulsion suicidaire m'ordonnait d'être un étranger qui se désagrège.

Le fantôme de Gloria Vancouver ne me visitait pas. Mon affliction, seul le vide la hantait. Pour me distraire, je passais en revue les derniers visages que j'avais croisés. Les visages du quotidien chinois méritent tous d'être contemplés avec une avidité nostalgique, avec amour, mais, dans la rue, les regards évitent la rencontre. J'errais parmi les gens, souhaitant sourdement transmettre d'œil à œil ma sympathie admirative, quémandeuse, et je n'avais jamais la récompense d'un échange. Sur les trottoirs, les hommes me niaient. Quant aux femmes, jeunes et vieilles, elles traversaient mon corps sans le voir.

Par exemple, quand j'étais étendu près des bouteilles de gaz, dévoré de piqûres, et que j'examinais les blattes gigantesques qui trottaient en direction du restaurant, enviant l'insouciance et l'opacité intellectuelle

des blattes, une femme du bidonville approchait, qui possédait une physionomie hâlée de déesse, splendidement ovale et lisse, éclairée par des yeux très noirs, des yeux au dessin mongol, à peine relevés vers les tempes. Elle longeait l'appentis, elle foulait les herbes qui délimitaient mon périmètre vital, puis elle s'engageait sur la planche qui conduisait à la maison voisine et, sans se soucier de moi, face aux ténèbres, elle rotait.

Non loin de là, comme presque tous les soirs, une bête poussait des cris de souffrance.

La plainte naissait dans l'asile psychiatrique ou sur la colline, au milieu des tombes grises, ou dans une cahute de maraîcher, ou près de l'égorgeoir à volailles, et elle était si hideuse qu'on ne pouvait déterminer à quelle race appartenait le supplicié. Dans l'incertitude, on imaginait tantôt un chien, tantôt un chat, tantôt une petite créature humaine. On ne savait pas ce que. On n'osait pas admettre qu'on assistait à un écorchage rituel, chaque nuit à la même heure recommencé.

J'écoutais le désespoir de cette bête, et la femme passait avec une bassine de linge ou de nourriture et, au-dessus de moi, elle rotait.

III

Tu ne trouves pas de position confortable, tu te tournes et te retournes au sein de l'ombre. L'oreiller sent les cheveux gris, le cuir de vieux. Cette odeur te fait honte. Tu te remets sur le dos. Le sommier grince.

La venelle est tranquille. Au loin éclate une grappe de pétards, puis tout s'apaise.

Et tu sursautes.

Bassine, nuit... chien... Chat ! penses-tu.

Dans ton actuel domicile, un taudis, le lit grince à nouveau. Tu t'assieds sur la marge des draps chauds, chiffonnés et chauds. Tu allumes une lampe de poche. Il est quatre heures du matin. Tu te lèves. On discerne ta silhouette voûtée qui se déplace. Tu aperçois une demi-

douzaine de cafards près de l'évier. Ils vaquent à leurs occupations favorites sur quoi tu t'es parfois penché, par curiosité pour l'univers des entomologistes plus que pour celui des insectes. Tu ouvres un dictionnaire. En plus de son parfum de tavelures, le papier a une consistance de journal malade.

On te voit ensuite branler du chef et bougonner. Tu refermes le volume. Soudain, au cœur de la nuit, tu n'avais plus été très sûr de pouvoir tracer le caractère pourtant si simple qui signifie chat, chatte, chaton, et parfois panda, ou hibou, chouette. Tu es soulagé, tu soupires. Tu n'avais pas oublié le moindre trait, finalement.

Autour du frigo vert amande et autour des boîtes de poison, les cafards sont figés ou s'activent. Ton faisceau sinistre ne les affole pas.

Tu reviens t'allonger, tu éteins.

Tu replonges dans l'insomnie.

Tu penses à Gloria Vancouver que seuls les rêves et la pitoyable magie de l'écriture te permettent de rejoindre. Et, après quelques secondes, tu penses à Kotter. Celui-là viendra et, comme il ne croira pas à la mort de Gloria, il.

Il voudra entendre que Gloria Vancouver est encore accessible et punissable, exécutable. Il s'accrochera à cette idée et il cognera et cognera, devenant de plus en plus borné et cruel. Je sais que cela se produira ainsi. Il m'aura ligoté à une chaise et je me disloquerai sous les brûlures de cigarette ou les gifles, et je beuglerai des justifications inarticulées qui ne le satisferont pas, je lancerai des plaintes atroces, et si, dans les parages, des auditeurs surprennent des échos de la scène, ils s'interrogeront : De quelle espèce animale s'agit-il ? Quel genre de chien ?... Pourquoi ces pleurs ?

Et, au-dessus de moi, en présence du sang et de la douleur, on rotera.

Kotter se met en route.

Le Paradis lui a donné carte blanche.

On a enfin des indications précises sur l'endroit où les fugitifs se cachent.

Kotter se dirige vers Breughel.

Maintenant, la distance qui nous sépare a diminué.

Il s'élève vers les nuages.

Bientôt il va fondre.

V

Pendant les semaines qui ont suivi le décès de Gloria, j'ai continué à vivre dans notre petit appartement, en face de l'ancien terminal du jetfoil.

L'endroit était bruyant, mais confortable : salle de bain, climatiseur, télévision.

Quand la solitude du crépuscule détruisait en moi toute énergie, j'allumais cet appareil. Je regardais sur une chaîne de Hong Kong le bulletin météo. L'émission était animée par une jolie fille qui tous les soirs, devant la caméra, déclinaient son identité d'une façon à la fois enfantine et enjôleuse, Candy Shew ou Candy Siu ou Candy Xiu ou Candy Shiu. J'aimais sa timidité légère et, lorsque son sourire s'adressait à moi, comme effleurant un sentiment de tristesse que nous étions seuls à partager, je percevais dans sa voix des nuances exquis. Elle avait une inflexion tendre, très doucement indécise, pour annoncer les températures minimales, le taux relatif d'humidité, et, quand un typhon se dirigeait vers la côte depuis les Philippines, ses diphtongues anglaises me paraissaient plus courtes, plus authentiques, se sinisaient.

Flo, Gene, Becky, Lola, au féminin on baptise dépressions tropicales et tempêtes, STS.

STS pour Severe Tropical Storm.

Brouillard chaud, pluies interminablement chaudes.

Averses qui ne désempoissent pas l'atmosphère.

Midi. Tout ruisselle à l'intérieur des habitations.

Minuit. Des champignons éclosent dans les armoires.

Les murs noircissent.

Je regardais à la télévision de Hong Kong des hold-up filmés en direct, des assauts contre des bijouteries avec Kalachnikov, avec grenades, des poursuites nocturnes en vedettes ultra-rapides.

Après les séquences qui montraient le banditisme à l'œuvre, on communiquait le numéro de téléphone des brigades d'intervention. Des slogans ensuite s'incrustaient.

JOIN FORCES AGAINST CRIME.

WE NEED OUR POLICE.

Je coupais l'image, j'éteignais les lampes, je me tassais dans un angle. La férocité des relations entre les hommes m'a toujours donné passionnément envie de vomir.

Assis par terre, au pied du fauteuil de Gloria, je songeais à Gloria, murmurant des phrases anarchistes qu'elle aurait pu prononcer en cette minute ou répétant des morceaux de dialogues que nous avons interprétés de notre vivant. Même au plus touffu de nos mésententes, même quand sa folie la rendait méconnaissable, repoussante, même alors nous restions accordés sur des longueurs d'ondes voisines. J'appelais en moi Gloria Vancouver et elle venait.

Je fermais les yeux.

Longtemps elle se maintenait en moi.

De l'autre côté de la fenêtre bruissaient des rumeurs inégales. Le brouhaha avait pour origine le hall d'arrivée du terminal, la station de taxis, le centre commercial.

En cantonais, que ce soit dans les spectacles d'opéra ou dans la rue, on entend souvent certaines syllabes se suspendre en point d'orgue au milieu des propositions, comme si le locuteur frappé d'hébétude refusait brusquement d'articuler le reste du mot ou de la phrase. Je dressais l'oreille et, jusqu'au petit matin, car le calme jamais ne s'établissait, je faisais collection de ces tons hauts, moyens, descendants, montants, semi-inférieurs, semi-supérieurs ou bas, de ces voyelles qui s'éternisaient, quelquefois avec véhémence, rarement avec langueur.

Je cueillais cela, je prenais plaisir à moissonner cela, heure après heure, qui enrichissait des jacasseries ou des vociférations à quoi je ne comprenais goutte, et, à l'intention de Gloria, je le répétais.

RÊVE

I

Tu plisses les yeux, petit frère, tes yeux astigmatiques, abîmés par la guerre et par l'errance, et, dans la mauvaise lumière, tu essaies de lire deux lignes écrites de travers sur une feuille de carton, un message. Le message à quoi ta vie est suspendue. Tu ne distingues rien. Des têtes s'interposent, un grillage garni de pointes. Il faudrait que tu te faufiles plus près encore. À quelques mètres grincent les chevaux de frise. Des maladroits se sont empêtrés dedans et ils se débattent. Personne ne leur porte secours. Bientôt ils seront morts.

La foule gémit. Le crépuscule est en train de gagner le port. L'air brûlant devient de plus en plus jaune. La poussière embrume les lointains du ciel et, de l'autre côté des barbelés, elle safrane la zone interdite, avec ses quais déserts et ses bâtiments en ruines. Des soldats se sont adossés à une camionnette pour jouir du spectacle qu'offre la gueusaille en émeute. Ils fument, ils discutent. Au-delà de ce groupe, on voit un triangle d'eau vert sombre entre deux hangars.

Rien ne bouge. Là-bas commence la route qui mène aux îles.

Le jour s'étiole, mais l'heure n'est pas à une contemplation romantique du paysage. Tu n'assistes pas à une représentation théâtrale, petit frère, tu es acteur, et ton rôle consiste à te démenier féroce sur la moitié concentrationnaire de la scène. Le décor n'a aucun intérêt esthétique. Tu t'agites au milieu de onze ou douze cents haillonneux, des figurants qui te ressemblent, les épaves somnambuliques de la guerre noire. Hommes et animaux sont habillés de la même manière. Tu suffoques parmi les poumons et les membres. Un panneau d'affichage est à l'origine de la bousculade. Juste derrière les barrières, en effet, un fantassin a punaisé un morceau de carton d'emballage. Les caractères ont été tracés au pinceau,

sans souci de calligraphie, avec une désinvolture cruelle. Tu en traduis un, deux, puis tu es emporté sur la gauche par le troupeau. Tu maîtrises mal cette langue, petit frère, tu as besoin de temps pour l'imprimer en toi et réfléchir au sens des mots, ceux que tu as réussi à.

Tu voudrais te replacer en face de l'annonce. Des vagabonds, des semi-humains et des animaux déguisés se pressent contre toi et te malaxent. Il faut se protéger à coups de hanche, en levant les coudes et en faisant mal. Il faut se réfugier sous ses os. Tu mets en pratique ce que tu sais, tu as beaucoup appris sur les champs de bataille. Autour de toi, les haleines sont rauques comme dans un corps à corps, les regards fuient. Chacun est seul. L'amitié n'existe plus depuis des lustres. Les remous augmentent. Sous les pieds tu sens un ventre inerte, des doigts. La muraille de barbelés se rapproche. Si on te poussait.

Si on te poussait contre elle, quelque chose surviendrait au bout de quelques minutes de souffrance, qui te métamorphoserait en une silhouette de viande sans avenir. À ton tour, après une période de soubresauts, tu fermerais tes yeux crevés et tu renoncerais aux gestes futiles. Et tu commencerais à attendre.

Tu consacres une seconde à des réflexions sur la vanité de la survie, mais de vieilles énergies instinctives se répandent au cœur de tes fibres, et tu pèses soudain aussi lourd qu'un soldat en tenue d'assaut, et aussitôt tu entames une trajectoire oblique, inclinant, dans une brèche de crasse, tes muscles durs. Tu t'écarter du danger, tu cèdes plusieurs décimètres à tes voisins de mêlée, puis plusieurs demi-mètres. Ensuite tu dérives vers la droite. Des êtres fétides te dépassent, des aigles mendiants, des bovidés. Les animaux sont toujours couverts de loques.

Un instant plus tard, un mouvement tourbillonnaire se produit, un ressac vicieux, et, de nouveau, les premiers rangs se déchirent le long des fils. Des hommes hurlent terriblement puis se taisent. Sous la pression de la foule, leurs blessures s'agrandissent et ils étouffent. Ils restent

accrochés, aplatis sur leur dernière demeure, embrassant les épines, les hérissures. Certains s'affaissent. Tu aimerais les toucher le moins possible, mais les flux te projettent au contact des dépouilles. Tu es revenu à ton point de départ. Courte est la distance qui te sépare du panneau d'affichage. Pour ne pas échouer, toi aussi, dans les ronces métalliques, tu es obligé de. Tu prends appui sur un blessé encore conscient et, en guise de bouclier contre les écorchures, tu utilises son visage, un visage qui n'est pas le tien et qui supplie. Un instant s'écoule. La détresse du blessé n'a pas de limites, ton cauchemar dure depuis très longtemps et il n'a pas de limites. Vaille que vaille, tu conserves ton équilibre. L'émotion t'aveugle. Tes yeux donnent une image floue, injectée de bistre crépusculaire et de suie. La ville entière mugit derrière toi. Tu t'aperçois que tu as la bouche ouverte, grande ouverte, et que, comme tes compagnons de chaos, tu feules des sons de gorge qui insultent l'univers. Sans grammaire, dans le brouhaha général, tu cries ton dégoût de devoir vivre. Tu es arc-bouté, secoué, le dos battu par une masse furibonde. On t'agrippe. On veut t'empêcher de voir, alors que tu es enfin parvenu à un endroit idéal pour la lecture.

La luminosité baisse à chaque seconde. Derrière la voiture des soldats, sur la paroi calcinée d'un entrepôt, il y a un slogan peint au rouleau, des syllabes blanches :

VÉTÉRANS DES ARMÉES DE LA MANTE, REGROUPEZ-VOUS !

Mais c'est ailleurs que tu.

Depuis des années, tu as cessé de prêter attention à ce genre de phrases, à ces vomissures de la nuit qui guette. C'est ailleurs que tu regardes, petit frère.

Tu peines comme un illettré, le menton tendu vers le morceau de carton, les pupilles agrandies par l'urgence.

Bateau.

Six heures.

Îles.

Départ.

Accès.

Un mot inconnu. Idée de restriction.

Avoir en main, présenter.

Documents.

Produire, provenance, émettre.

Commandement.

Un bateau partira à six heures pour les îles. Seuls seront admis à l'embarquement les titulaires des laissez-passer délivrés par le Commandement...

Ici s'arrête cette laborieuse analyse linguistique. Quel Commandement ? Tu n'as pas eu le temps de. La foule t'arrache à ton poste d'observation, elle te bouscule, elle te chasse loin sur la droite, hors de vue du panneau, elle te réabsorbe, elle te broie, et il est vrai que nul ne pourrait contrarier cette force brute, mais, en réalité, ce n'est pas cela qui a interrompu ton déchiffrement. Un mécanisme interne s'est déclenché à ton insu, au dernier moment, pour que tes yeux te trahissent et lisent l'information sans la transmettre. Tu n'as pas voulu découvrir l'élément qui impliquait ton salut ou bien ta perte. Car il n'y aura pas d'autre bateau ni d'autre voyage. Sur tes faux papiers figure le cachet du Commandement XII du Front oriental, et, si cette signature ne concorde pas avec celle de l'autorité qui gouverne aujourd'hui le port, tu n'auras jamais plus l'occasion de.

Partout autour de toi moutonnent des chairs âcres, des cuirs et des crinières qui luisent. La chute de la nuit s'accélère. Tu rames os pour os pour sortir de la cohue. Des jambes te heurtent et te heurtent. Torse nu, les seins mouillés de sang, un homme t'escorte pendant un tiers de minute. À ses yeux qui ne cillent pas, tu comprends qu'il est évanoui ou

mort. Il chancelle parmi les gueux de toute espèce, parmi vous tous, il se frotte à toi, il n'arrive pas à s'écrouler, sa tête dodeline près de la tienne, lunaire, impavide.

Tu finis par t'adresser à cet homme, tu grommelles des sanglots entre tes dents et, en vrac, tu invectives la guerre noire, les soldats, les animaux déguisés, les civils, les cadavres. Personne ne remarque rien de ton discours.

D'après la luminosité du ciel, il doit être neuf ou dix heures.

Tu t'extirpes de ce désordre.

Maintenant, tu respires, tu te reposes. Tu renifles les odeurs de suint, de terreur et d'ordure qui imprègnent la basse ville. L'endroit que tu as choisi pour faire semblant d'être sain et sauf, c'est une esplanade que ceignent des entrepôts et une ancienne halle. Au sud, au-delà des rouleaux de barbelés, les jetées dorment. Plusieurs ont été endommagées par des bombes. La Capitainerie incendiée domine encore l'eau huileuse. Les bassins sont immobiles. Deux cargos patientent à l'ancrage, sombres, immobiles, eux aussi.

Tu es debout devant un hangar situé à l'ouest de l'esplanade, ton cœur bat, tu n'as pas mangé depuis deux jours, une tache de sang s'élargit sur ta hanche gauche, et, dans les semi-ténèbres, tu lis des slogans fraîchement placardés.

PIRATES DE LA DEUXIÈME MER, REGROUPEZ-VOUS !
OFFICIERS DES RIVAGES BLESSÉS, REGROUPEZ-VOUS !
VÉTÉRANS DES ARMÉES DE LA RUCHE, REGROUPEZ-VOUS !

ANIMAUX À GRANDE CARAPACE, REGROUPEZ-VOUS !

Le rassemblement s'est dissipé. Les miséreux s'organisent pour la nuit. Les dragons d'un régiment de l'Ourse viennent détacher à la baïonnette les corps qui se prélassaient sur les fils et qui, par endroits, rendaient moins efficace la méchanceté de la barrière. Les dragons secouent les chevaux de frise. Près du panneau d'affichage qui est invisible dans le noir, ils plantent des lames acérées, ils les retirent, ils les plantent, ils les retirent. Ils plaisantent entre eux d'une voix morne. Puis ils repartent. Les cadavres maintenant sont allongés dans la poussière. Plus personne ne se promène de ce côté de l'esplanade.

Toi, petit frère, tu marches au milieu des campements de fortune, tu espionnes les conversations avaries, et tu finis par apprendre ce que contenait l'annonce, cette fameuse précision que. C'est le Commandement XII qui, depuis midi, tient les rênes du pouvoir local, c'est lui qui contrôle la rade et les navires en partance pour les îles.

Le Commandement XII du Front oriental.

Tu psalmodies cela pour toi-même, en te calant contre un pilier de béton. Les chiffons vaguement paysans qui t'habillent sont trempés de sueur et de sang. Tu les arranges tant bien que mal, avec l'idée d'atteindre l'aube sans t'avachir. Si tu avais une cigarette, tu la fumerais par longues bouffées méditatives, en écoutant autour de toi les récriminations consternées et les plaintes, les silences.

Tu imagines que tu as une cigarette entre les lèvres et tu songes à tes documents falsifiés et au faussaire, te rappelant sa boutique obscure, son arrière-cave, sa femme effrayée et muette. Tu imagines que la fumée t'enveloppe le visage et que tu souris, car tout va bien. Dans une pochette de toile cirée, à l'abri du sang qui coule de temps en temps sur ta hanche gauche quand les coupures se réveillent, tu as un sauf-conduit à l'en-tête du Commandement XII du Front oriental, et c'est le nom d'un des héros du Front oriental qui griffe ton mensonger ordre de mission pour les îles.

Le faussaire était quelqu'un de fiable, un illuminé des réseaux de résistance, mais il te proposait d'autres cachets, des gravures déjà prêtes qu'il aurait authentifiées avec des signatures de capitaines dont la situation à l'état-major te paraissait trop fragile. Toi, petit frère, tu fournissais d'autres noms, sous l'influence d'intuitions irrationnelles, ou parce que tu les avais puisés dans les rêves de Gloria ou dans les tiens. Derrière ses lunettes très rondes, l'homme avait des yeux perçants de falconidé, un iris veiné de brun clair, l'autre comme poli dans une sorte d'ambre un peu trouble. Il clappait nerveusement du bec sans cesser de t'examiner avec méfiance, car il devinait en toi un déserteur des Armées régulières, celles qui avaient passé à la flamme les sanctuaires de la Grande-nichée, avec leurs habitants et leurs œufs, et il hésitait entre ses convictions idéologiques et le dégoût que tu lui inspirais. Tu soutenais son regard de juge et, sans bredouiller, tu prononçais les expressions idiomatiques que Gloria t'avait enseignées, ces mots à double sens qui véhiculaient à la fois de la complicité et des menaces. Et tu t'obstinais : Front oriental, Commandement XII, Hong Wolguelam, le héros Hong et nul autre.

Tu termines ta cigarette.

La nuit est humide, asphyxiante.

Le sang tambourine le long de tes tempes, petit frère. Tu n'as pas vraiment retrouvé une respiration normale. Des ondes de lassitude te déséquilibrent, par élancements tièdes, entre malaise et douleur, comme quand. Ce sont des symptômes familiers. Un accès de fièvre se prépare. Depuis longtemps, depuis une offensive en zone marécageuse, une variante sale de la malaria te poursuit et te.

Tu t'assieds contre le mur d'un hangar. Il y a moins de monde que tout à l'heure, avant l'épisode de l'affiche. Des laissés-pour-compte ont rassemblé leurs hardes et ils ont disparu vers les hauteurs qui dominent le port. Pour certains, l'espoir ne s'éteint jamais, même quand l'évidence du

désastre crève les yeux. En ce moment, ils doivent vaguer dans les coupes-gorges, à la recherche d'une hypothétique permanence du Commandement XII où ils pourraient faire modifier leurs papiers ou, du moins, pleurer devant quelqu'un et se plaindre.

L'esplanade bruisse.

Grognements, chocs et tintements pas toujours interprétables, raclures de bavardages.

Dans un coin, des réfugiés d'un même village saluent leurs retrouvailles au son d'un pipeau qui reprend invariablement la même suite de notes.

Le béton est granuleux, tu sens la fièvre venir, tu ne dors pas, tu te méfies des ombres, tu penses aux maraudeurs qui progressent à bonds feutrés et qui interrompent ici et là une insomnie, fouillant tantôt les poches, tantôt, entre les clavicules, les artères. Il fait noir. En touffeur misérable gisent les rescapés de la guerre civile, solitaires ou répartis en groupes minuscules, assoupis par ethnies, par débris de nationalités, chacun grommelant dans sa demi-conscience et s'agitant. L'obscurité règne sur la place et c'est une vaste confusion de souffles, de froissements, de râles, de reptations suspectes, de murmures, d'inquiétude, de vigilance, de crimes silencieux, de déchéance, de pouillerie.

Tu te lèves. Tu palpes l'espace et tu en enregistres les angles, pour le cas où tu devrais fracasser dessus un agresseur. Tu te rassieds.

Tu frissonnes.

Tu restes longtemps inerte. Tu penses à ton voyage du lendemain, aux îles, et l'image de Gloria se dessine en toi, imprécise, au début, si conventionnelle que n'importe quelle inconnue à cheveux noirs pourrait s'y substituer, puis très détaillée, et soudain c'est un portrait magnifique de Gloria qui apparaît, éclairé par la lumière et par les transparences des îles. Gloria marche sur les galets. Elle ne va pas à ta rencontre, mais elle ne s'éloigne pas de toi. Le rivage scintille au soleil.

Elle existe, elle n'existe pas, c'est une inconnue à cheveux noirs, parfois tu inventes un passé au cours duquel tu as été heureux avec elle, longtemps, pendant une vie entière, et parfois tu ne lui as même pas adressé la parole, elle t'a simplement frôlé, dans des structures clandestines qui se donnaient pour objectif d'exécuter des nettoyeurs ethniques, des vendeurs d'armes, des idéologues de la boucherie, des seigneurs. Bien que souillé pour toujours par la guerre, tu es resté un homme qui rêve sa vie, un habitant de l'imaginaire. Sans mirages, tu sombrerais, tu aurais sombré, petit frère, tu aurais refusé d'aller plus loin dans cet enfer. Gloria marchait quelque part sur un rivage lavé de toute blessure, et c'était pour elle que tu fuyais le long des routes montagneuses, traversant les zones de combat, rampant comme une scolopendre dans les galeries nitreuses des arrière-fronts, brisant la tête des chasseurs de soldats, tuant et tuant l'un après l'autre les policiers militaires qui voulaient te capturer et te punir atrocement en tant que déserteur. C'était pour plus tard assouvir ta passion d'elle que tu acceptais de continuer ta route malgré ce sillage de sang aussi abject que la guerre noire elle-même. Sans la certitude que Gloria t'attendait, sans cette alliance amoureuse entre vous deux, la traversée de cet univers en écroulement n'aurait pas valu la peine d'être tentée, et, ces vilenies de brute, tu ne les aurais pas commises. Tu te serais couché en lisière du chemin, sur les herbes dures, irradiées, et tu aurais retourné contre toi ton arme.

Tu entends le crissement des pas de Gloria sur les pierres de la plage. C'est une femme très étrange, très secrète, qui parle peu. Elle secoue ses cheveux noirs. Elle s'arrête. Les vagues meurent à proximité, presque sans écume. Elle reprend sa marche. Elle s'arrête de nouveau, elle regarde l'horizon qui brasille. Au-delà de cette ligne tu existes, tu n'existes pas.

À l'autre extrémité du hangar, le pipeau égrène toujours les mêmes sept notes lancinantes.

Ta respiration s'accélère, elle se coule dans le rythme squelettique de cet air.

Des gouttes s'amassent sur tes sourcils.

Sur des craquelures tu promènes ta langue aux saveurs palustres. Tout est moite.

La mélodie n'évolue pas. Dans l'obscurité, autour de toi, des gens soupirent. Tu as l'impression que quelqu'un se traîne sur le sol, écoute. Rampe lentement, se pétrifie, écoute. Tu ouvres les yeux, deux globes en feu que les paupières ne soulagent pas. Tu ne vois rien.

Tu aimerais oublier la douleur sournoise et la fièvre qui t'affaiblissent, et, soudain, tu as peur de mal passer le gué de ta dernière nuit sur la terre ferme. Tu redoutes les voleurs de passeports ou de chaussures, et tu sais que des maniaques collectionnent les meurtres pour le plaisir, archivant par dizaines les coups de lame sans sommation et sans trophée, et voilà que, de rumination en rumination, tu ajoutes à ces inquiétudes un autre genre de malheur. À n'importe quel moment, tu peux être dénoncé comme déserteur, petit frère, et sur-le-champ mis à mort. Hargneuses, électrisées par un sadisme de bas étage, les diverses polices militaires ne s'embarrassent pas de nuances, qu'elles se rattachent aux armées de l'Ourse, aux compagnies de l'Alliance ou au Commandement VIII. Tes faux papiers ne pèseraient rien face à la parole d'un dénonciateur. Face à ses explications hystériques. Tu aurais beau brandir la signature de Hong Wolguelam, démontrer que.

Le mécanisme est simple. Un déserteur ameute la police et il dénonce un autre déserteur, un compagnon de champ d'honneur qu'il a reconnu. Il met fin ainsi à l'insupportable angoisse de la fuite. On le réintègre dans la vie réelle, celle des brasiers et de l'infamie, et, certes, on l'affecte à un régiment-suicide où les chances de ne pas finir carbonisé sont minces, mais une graine d'espoir est là, et, de toute façon, il renoue avec la promiscuité des troupiers, si chaleureuse et si peu lugubre quand on la

compare à la solitude de l'insoumis en temps de guerre. Quant à l'autre, le fuyard dévoilé, on l'entraîne à l'écart pour le mutiler et le liquider.

Tu crains cela, petit frère, qu'un ancien camarade de front, comme toi dissimulé sous des oripeaux civils, trébuche sur toi, échange avec toi un regard fou, puis se mette à beugler ton nom, la partie commune de votre matricule, jusqu'à ce que la garde nocturne se saisisse de vous et applique la règle : LA GRÂCE POUR TOI, DÉSERTEUR, SI TU LIVRES UN DÉSERTEUR !

Ainsi se déroule ta nuit, petit frère.

Le flûtiste continue à jouer son motif monotone.

Des moustiques, cette flûte, la chaleur qui ne se dissipe pas, et tu écarquilles les yeux pour ne pas t'assoupir et scruter ton espace vital.

Plus loin tu comptes pour la millième fois les lumières qui éclairent la rade. Deux flambeaux ont été allumés derrière les chevaux de frise, trois lampes brûlent sur les quais, pour signaler la présence de l'eau aux voitures de la patrouille. De temps en temps, des phares glissent le long des entrepôts. Sur un des bateaux amarrés, il y a une lanterne. Tu énumères cela et tu restes sans bouger contre le pilier du hangar, et tu as la chair de poule, tu claques des dents, jambes étendues sur le sol nauséabond tu réfléchis, tu frissonnes, tu guettes, omoplates pressant le béton et ses granules hostiles.

À côté de toi, des centaines de corps. Les respirations, les flatulences qui. Et, tout près, un clochard se tortille, se dresse sur son séant, fouille longtemps les replis d'une besace affreuse, cherchant on ne sait quoi dans le rien qu'il possède. Il ronchonne. Quelque chose a disparu, à quoi il tenait. Il frotte une allumette pour mieux mener son enquête. Tu vois, en premier lieu, son bec flasque de pélican, ses plumes où tourne la vermine. Puis c'est l'ombre d'un cafard qui trotte le long de ta jambe gauche. Puis, sur la paroi du hangar, tu lis :

LA GRÂCE POUR TOI, SOLDAT, SI TU DÉNONCES UN
DÉSERTEUR !

Et, plus loin, avec des caractères magnifiques, en kordve, la langue
moyenne des chrysalides :

ENFANTS DU DOUZIÈME ROULEAU, REGROUPEZ-
VOUS !

ENFANTS DE LA LUNE NON ÉTEINTE, REGROUPEZ-
VOUS !

NYMPHES, NOCTUELLES, AUCUNE ALLIANCE !

Et, pour finir, juste au moment où la flamme décline, un nouveau
slogan de la guerre noire :

POUR UNE CHRYSALIDE MAL AIMÉE, TRENTE ANS DE
PLUIE NOIRE SUR VOS RÊVES !

FICTION

Kotter n'a sur lui aucune arme, à cause de tous les portiques de sécurité qu'il devra franchir avant d'arriver à Macau, dans la rue du vieux Macau où habite Breughel. Néanmoins, l'idée de l'arme l'obsède. Il n'a jamais aimé menacer ou exécuter à main nue. Il déniché un mètre de ficelle au fond d'une poche. Il réfléchit aux manières de l'utiliser au cours de sa mission asiatique. Pendant les nombreuses heures du voyage, il triture et envisage cela au lieu de dormir.

L'atterrissage à Hong Kong est précédé d'un survol de la côte du Guangdong, avec ses échancrures et ses îles, ses îlots, des centaines. Le panorama reprend exactement les indications qu'en donnent les guides de voyage consultés par Kotter avant le départ. Aucune condensation ne vient traîner sur le hublot. La lumière du matin éclaire la Chine. On voit tout.

Kotter regarde.

L'avion ralentit au-dessus de plusieurs complexes portuaires. Comme il n'a pas encore reçu l'autorisation de se poser, il fait des cercles. Les bateaux grouillent. Chalutiers, barges, grues flottantes, remorqueurs, ferries. À cette hauteur, il serait malhonnête de prétendre qu'on différencie nettement jonques et vedettes de la police. Kotter, lui, aperçoit des jonques.

La mer possède une teinte indéfinissable, un bleu-vert dont la beauté paralyse. Les mots sont impuissants à. On cherche en vain. Quelque chose de très intense se fixe pour toujours dans la mémoire. Plus tard, on promène son doigt parmi les pierres, sur la planche *Minéraux et fossiles* d'une encyclopédie, mais rien ne coïncide. Chrysolithes et jadéites ne réveillent aucune émotion et, sans conclure, on referme l'ouvrage. On doit admettre, dans ce domaine également, des lacunes de vocabulaire.

Ensuite, l'avion fonce à travers les habitations.

Le fuselage qui oscille à trois cents kilomètres-heure entre les immeubles de Kowloon.

Les climatiseurs qui saillent sur les façades.

Les fenêtres closes, et derrière, en un éclair, on a un échantillon du bric-à-brac familial chinois, avec plantes grasses, vieux cartons, cages à oiseaux, bouteilles d'huile et récipients en plastique rouge.

Les taxis, rouges, eux aussi.

Puis soudain le contact avec la piste entourée d'eau.

Cernée par une eau toujours indiciblement verte.

Après son demi-tour, l'avion avec lenteur roule vers la terre ferme.

De géantes publicités pour Marlboro, Kent.

Dans la cabine, on commence à inhaler l'air non conditionné de l'extérieur, une humidité pourrie dont les fadeurs surprennent Kotter.

Une odeur de buanderie mal entretenue.

Ensuite, files d'attente. Une demi-heure de surplace avant d'accéder au guichet de police des frontières. Puis un sous-officier strictement malaimable appose un visa sur le passeport de Kotter. Une plaque de poitrine désanonyme cet homme.

LAM KAM C. a autorisé Kotter à pénétrer sur le territoire de la colonie.

Pour gagner Macau à partir de Hong Kong, explique la documentation de Kotter, le voyageur doit se rendre au Macau Ferry Terminal. Divers types de transport se font concurrence à cet endroit, dont on perçoit mal les avantages respectifs, car la documentation ne se hasarde pas à recommander celui-ci plutôt que celui-là. Jetfoil, super-shuttle, high-speed ferry. Tout séduit.

Kotter achète un billet de jetfoil.

Pour la seconde fois ce matin, il patiente devant un fonctionnaire de l'immigration. Un dénommé NG CHONG, qui sur un clavier invisible

pianote. Comme l'écran lui signale que Kotter n'a pas contrevenu aux lois de Hong Kong durant son bref séjour, il ne fait aucun commentaire. Sous le cachet qui permet l'entrée, il imprime un sceau qui légalise la sortie.

Ensuite, Kotter embarque.

C'est une journée radieuse.

Maintenant, Kotter glisse sur l'onde tranquille. Il zigzague entre les chalutiers. Il file au large de rivages déserts.

Il plane à la surface des eaux très vertes et très calmes, sans savoir jamais s'il vogue vraiment sur la mer de Chine ou s'il rêve.

Au bout d'une heure et quart, le jetfoil diminue le régime de ses moteurs et manœuvre dans la rade de Macau qu'on appelle le port extérieur. Il accoste.

La moiteur accable Kotter quand il quitte l'espace réfrigéré du bateau. À peine a-t-il posé le pied sur le ponton que de nouvelles odeurs de laverie collective l'accueillent, les relents déjà reniflés après l'atterrissage à Kowloon. Il inspire une puissante bouffée d'humus exotique. Ses narines se froncent sans désarroi. Il ne pense à rien. Il s'est acclimaté.

Des barrières canalisent le flot humain depuis la passerelle jusqu'au poste frontière. On recense peu de heurts véritables et la cohue ne paraît pas agressive, mais, en réalité, tout le monde bouscule tout le monde.

Des ventilateurs coloniaux remplissent, au-dessus des têtes, leur fonction symbolique, remuant plus de folklore que d'air frais.

Une éruption de gouttelettes tourmente Kotter. Il hausse le creux d'un bras pour s'essuyer le front. Derrière les vitres de la galerie, on voit la mer plus jaune, plus boueuse qu'à Hong Kong.

Une fille en uniforme tamponne les papiers de Kotter.

Kotter a toujours apprécié les femmes. Avec plaisir il examine cette figure ronde et menue, agréable mais dépourvue de tout sourire et même de toute amorce de sourire. Quand il récupère son passeport, il remercie

en mandarin, deux syllabes faciles à mémoriser et à émettre, un des mots qu'il a réussi à retenir quand il préparait sa mission chez lui, avec des écouteurs sur les oreilles. Il remercie l'uniforme, la physionomie. En même temps, il note le nom de la fille.

KWOK F., en lettres noires sur aluminium brossé.

Flora, peut-être ? Fanny ?

Il attend d'elle une lueur, un quelconque mouvement d'approbation. Il y a tout de même eu, de sa part à lui, une preuve de bonne volonté culturelle. Il espère au moins un battement de cils. Mais F. ne réagit pas, ne répond pas, ne s'éclaire pas.

Ensuite, à travers la cohue, Kotter va.

Devant les portes du hall, un employé de l'hôtel Westin Resort oriente vers lui une pancarte sur quoi on lit : WELCOME DUPONT.

L'employé scrute Kotter, inspecte son apparence de Dupont plausible. Kotter fait un signe dénégatoire. Entre les deux hommes pendant une fraction de seconde flotte une sensation d'échec.

La chaleur est infernale. Sous la veste de Kotter, un blouson de toile acheté par correspondance, les gouttes sourdent. Le catalogue vantait la légèreté du tissu, les nombreuses poches. Sous cela les gouttes sourdent et perlent. Kotter avec un mouchoir se désembue les yeux, le front, le tour des lèvres.

Puis un taxi l'emmène vers l'ouest de la ville, en direction du port intérieur où il sait qu'habite Breughel. Le chauffeur désire éviter les embouteillages. Il emprunte le bord de mer, il longe des palaces sans caractère et des chantiers.

De l'autre côté des eaux jaunes, brunes, café au lait, Taipa n'a rien de particulièrement pittoresque et, ici, il n'y a personne sur les trottoirs, presque personne. Les velléités touristiques de Kotter se détériorent. Il renonce à la découverte du paysage et de l'ambiance. Il se détend dans la fraîcheur glaciale de la voiture. Sous le vinyl transparent qui recouvre les

sièges, il y a des broderies blanches en forme de chrysanthèmes. Près du rétroviseur se balance une petite guirlande faite de fanfreluches vermillon, avec des pièces d'or, un portrait de Mao. La radio diffuse du canto-pop.

Kotter feuillette son passeport. Il jette un coup d'œil sur les estampilles dues à la main de Flora ou Fanny Kwok.

Le visa a une validité de trois semaines.

Durée mesquine.

Mais suffisante, quand on pense au dossier Vancouver-Machado-Breughel, pour boucler ce qui.

Amplement suffisante.

MONOLOGUE

Les amabilités furent échangées, comme toujours en pareil cas, et sans m'asseoir sur l'une des deux chaises disponibles ou sur le bord du lit je dis Vous habitez vraiment au diable vauvert, puis je dis Si vous tenez tant que ça à m'appeler Kotter, allons-y pour Kotter, je n'y vois pas d'inconvénient, Dupont aurait convenu aussi bien mais Kotter me va comme un gant, puis je dis Mon nom n'a aucune importance, ce qui compte c'est que je sois envoyé par le Paradis, vous comprenez ce que cela signifie, n'est-ce pas, puis je dis Le Paradis ou le Parti, là encore, nous pouvons nous mettre d'accord sur une dénomination, je ne suis pas à cheval sur l'étiquette, puis Après plusieurs années de tranquillité, vous avez peut-être cru que nous avions renoncé à vous traquer, que nous nous étions découragés, et j'ajoutai Mais en fait, non, puis je souris à Breughel et je lui dis avec une intonation plutôt pensive Car nous sommes tenaces, Breughel, horriblement tenaces, puis, anticipant sur un geste agressif de Breughel, je détendis mon bras vers l'avant et je frappai Breughel sur la bouche, avec une violence sèche, comme je sais le faire, comme on me l'a enseigné dans les centres d'entraînement, et Breughel, qui avait fréquenté des salles de jiu-jitsu dans sa jeunesse, tenta de m'attraper le coude, mais il n'eut pas le temps d'esquiver un deuxième coup et il gémit et recula vers le lit en se cachant le bas du visage, il s'abritait derrière son avant-bras à la manière des enfants surnois qui craignent une correction, et à ce moment je vis qu'il allait glisser la main entre le sommier et le matelas, sans doute dans l'intention de retirer une arme de sa cachette, poignard ou revolver, et je me précipitai et je dis Allons, allons, pas de bêtise, et je lui fis remonter les os du carpe et du métacarpe le long des omoplates, l'obligeant à adopter une posture d'estropié, oblique et soumise, puis je le conduisis jusqu'à la chaise la plus

proche, puis j'écartai le revers gauche de ma veste et j'en sortis une remarquable reproduction de Smith & Wesson modèle M. 39 que je m'étais procurée dans un magasin de jouets, à cent mètres du taudis où habitait Breughel, et je brandis cet objet en disant Ça ne sert à rien, Breughel, et ensuite je dis Ne compliquez pas les choses, ne me forcez pas à, et, tandis que je pointais sur lui la gueule noire excellemment imitée, visant ses rotules ou ses cuisses pour plus de vraisemblance, car il était exclu de lui brûler la cervelle à ce stade de l'enquête, je fouillais sous le matelas avec la main gauche, tout d'abord n'extrayant qu'une enveloppe remplie de patacas et de dollars de Hong Kong, puis plus bas pêchant un portefeuille qui contenait un passeport et une autre liasse de dollars, et enfin refermant les doigts sur un pistolet non chargé, ayant l'apparence d'un Browning belge, d'un FN-Browning 1910, mais ensuite se révélant inidentifiable, fabriqué dans un arsenal vietnamien, peut-être, ou dans un atelier clandestin de la mafia du Fujian, et je dis Je pourrais vous casser un os pour vous montrer que je ne plaisante pas, Breughel, mais je vous épargne, et j'ajoutai Coopérez, il ne vous sera fait aucun mal, une phrase qui servait de mot de passe au moment où Breughel, sans être un agent du Parti, avait encore de bonnes relations avec le Parti, au temps où il avait le statut de compagnon de route et où il ne se mêlait pas de soustraire Gloria Vancouver à la police du Parti, puis j'ouvris le passeport qui avait tout l'air d'un document officiel, son authenticité mise à part, et, après avoir examiné la maussade photographie de Breughel, je lus à haute voix les indications qu'il avait confiées au faussaire, Matthias Goetz, né le 9 décembre 1947 à Rio de Janeiro, Brésil, puis je dis Ça a dû vous coûter les yeux de la tête, et comme il ne répondait pas je m'adossai à la porte de son taudis, un battant de fer percé d'une lucarne grillagée par quoi la lumière du jour chichement se diffusait, et je confisquai ce vilain livret à tonalité vineuse qui conférait à son possesseur la citoyenneté portugaise, peu cotée, en général, mais ici la plus naturelle et la moins

suspecte, et dans une autre poche je remisai le pistolet du Fujian et je dis Vous me signalerez, à l'occasion, où vous entreposez les cartouches qui s'adaptent à cette petite merveille, et comme il m'indiquait d'un morose mouvement de la main un espace géographique assez étendu, situant la cachette parmi les livres et les vêtements qui jonchaient le sol, je dis Tout à l'heure, Goetz, à l'occasion, rien ne presse, puis j'essuyai la sueur qui me coulait sur les paupières et sur les joues et je dis Vous avez les lèvres en sang, nettoyez-vous, et, tandis qu'il s'épongeait les lèvres avec un mouchoir sale, je le considérai sans émotion, soudain un peu ébahi d'avoir abouti là, dans cette pièce sombre, par 22° 16' de latitude nord et 113° 35' de longitude est, et d'avoir pu si aisément maîtriser le compagnon de Gloria Vancouver, un individu plein de ressources, un écrivain obscur, imprévisible et dangereux, prétendait une des fiches le concernant, et, alors que déjà les gouttes de transpiration se reformaient sur ma figure, je poussai un soupir théâtral et je m'exclamai Vous auriez pu vous réfugier ailleurs que sous les tropiques, tout de même, puis je dis, car ma veste bien que conçue pour le tourisme dans les pays chauds me collait aux épaules et aux flancs, On se demande comment vous arrivez à tenir le coup sans climatiseur, et, après avoir marché jusqu'au frigo et en vain essayé de mettre en marche le ventilateur qui trônait dessus, j'ajoutai Sans climatiseur, sans rien, puis je me sentis gagné par une brève mais impérieuse envie de m'étendre et de me taire, par un vertige dont il fallait rendre responsables le décalage horaire, l'absence de sommeil pendant les quinze heures d'avion et, également, le fait que je n'avais pas cessé de me démener depuis l'atterrissage à Kowloon, fonçant en taxi de l'aéroport au Macau Ferry Terminal avec l'idée que je pourrais me relaxer pendant le trajet Hong Kong-Macau, mais ensuite ne réussissant pas à trouver le repos dans le jetfoil, somnolant avec difficulté entre deux Chinoises qui aspiraient des nouilles servies dans un bol de carton jetable, puis grignotaient des morceaux de seiche boucanée, m'assoupissant par

périodes de quelques secondes puis me réveillant, à tout moment agressé par les annonces braillardes des haut-parleurs qui proposaient en cantonais, puis en anglais, puis en portugais, tantôt des cigarettes détaxées, tantôt des billets de loterie, tantôt des conseils à suivre en cas de naufrage, puis, dès mon arrivée, me mettant en quête d'un point de chute situé à peu de distance de chez Breughel, et ensuite, ayant pris une douche dans une chambre de l'hôtel Peninsula, ne perdant aucun quart d'heure ou demi-quart d'heure à contempler le vieux port, le Casino flottant et la Chine, ou à m'allonger sur le lit yeux fermés et âme close, sans perdre de temps me rendant chez Breughel, à l'adresse où nous avions appris qu'il se terrait, apparemment seul, et, après avoir fait l'acquisition d'un Smith & Wesson M. 39 de pacotille, cherchant d'abord la rue du Tarrafeiro, puis la venelle du Tarrafeiro, une sorte de couloir sordide entre des maisons qui atteignaient le dernier stade du délabrement, pour enfin me faire ouvrir et repousser Breughel dans son antre et engager la conversation avec lui, et, tandis que le roulis augmentait sous mon crâne, je grondai Déballez votre sac, Breughel, qu'on en finisse, puis je dis, ce que je dis toujours pour dédramatiser l'atmosphère, Qu'on en finisse dès le début, mais Breughel haussa les épaules et bougonna Je ne comprends pas ce que vous voulez, Kotter, fichez-moi la paix, et il croisa les bras et il se mit à froncer les sourcils en fixant avec obstination la chaise renversée, car, dans la courte échauffourée qui s'était produite, la deuxième chaise était tombée avec les vêtements qu'elle supportait, un pantalon de toile et une veste de jeans, ainsi que du linge de corps au bord de l'exténuation, et, comme il manifestait l'intention de ne pas desserrer les dents, du moins dans l'immédiat, je me déplaçai de nouveau vers la porte et donnai un tour de clé, et, après avoir relevé la chaise, je m'y assis, ne ramassant que la veste et ensuite l'explorant, détaillant à mi-voix le résultat de ma perquisition, Quelques patacas, deux stylos-feutre, un billet d'entrée pour un spectacle

d'opéra chinois, un carnet rouge et noir, plusieurs tickets de caisse illisibles, et, ayant terminé l'inventaire, je demandai à Breughel Vous aimez l'opéra chinois, mais il ne s'exprima pas sur le sujet et appliqua en geignant la boule douteuse du mouchoir sur ses gencives, afin surtout de souligner ma brutalité et l'atteinte aux droits de l'homme dont il était victime, et je commençai à feuilleter le calepin rouge et noir, souhaitant naturellement y découvrir quelque chose ayant rapport avec Gloria Vancouver ou Machado, une note, une allusion, un numéro de téléphone, et je dis Écoutez, Breughel, nous n'allons pas jouer au chat et à la souris, ce serait du gaspillage d'adrénaline, une tension inutile pour l'un comme pour l'autre, et, après une pause, je dis Vous savez pourquoi je suis ici, alors, parlez, et il siffla entre ses dents, engendrant un son qui n'évoquait ni un chat ni une souris, mais plutôt une couleuvre, une couleuvre mal en point, et ensuite il murmura On se croirait dans un mauvais roman d'espionnage, et je rétorquai Pourquoi, mauvais, et, comme il avait repris une attitude butée, je me désintéressai provisoirement de sa bouderie et je parcourus quelques pages du carnet, constatant aussitôt qu'elles formaient un enchaînement de clichés brouillons destinés, sans doute, à s'inclure dans un roman ou dans quelque chose d'équivalent, et je lus par exemple *Ces chinoises qui passent, promenant un visage aux harmonies magiques, qui vont jour et nuit à la rencontre de Breughel, dans la rue, dans les magasins... en tous lieux que Breughel traverse... les cimetières aussi... ces filles qui jamais ne croisent le regard de Breughel plus d'un centième de seconde...*, ou encore, sur le verso de cette même page, *Les multiples variantes noires de leurs chevelures noires... À la bibliothèque universitaire, les étudiantes qui arrangent leurs bras en matière d'oreiller... et qui dorment... sous ces masses brillantes déferlées...*, et je sautai plusieurs phrases de ce genre et je lus *Ce fut ensuite un long au-delà de la mort... pour nous deux*, et, à la page suivante, de curieux slogans surréalistes, tels *POUR L'ÉGRATIGNURE D'UNE CHRYSALIDE*,

SEPT MARINS CARBONISÉS JUSQU'À LA MOELLE ! ou, plus loin, *INFANTE DU NEUVIÈME ROULEAU, PRENDS CONTACT AVEC LES PIRATES !*, puis je levai les yeux sur Breughel et je lui demandai s'il était en train d'écrire un nouveau livre, et si on avait ici une matière première qu'il avait l'intention de, mais Breughel m'interrompit en me baptisant Kotter une fois de plus, et il fit un geste comme en font les hommes qui refusent le combat et il dit Laissez-moi mourir, Kotter, puis il dit Je n'ai rien de plus à, et, après avoir repris sa respiration, il ajouta Vous êtes venu beaucoup trop tard, Kotter, Machado et Gloria ont quitté ce monde, maintenant je vais me recroqueviller et attendre, ma vie est terminée, Kotter, je ne désire plus que cela, me recroqueviller et attendre. Laissez-moi.

OceanofPDF.com

CARNET DE BORD

I

J'avais si souvent décrit ma confrontation avec Kotter que je ne savais plus si Kotter existait vraiment, avec son pistolet en plastique et sa ficelle, et si l'interrogatoire avait eu lieu à un moment donné ou s'il risquait encore de se produire, ou si Kotter existait seulement à l'intérieur de la tête malade de Breughel, c'est-à-dire de la mienne.

Je me redressais brusquement dans l'obscurité et je repoussais le linceul sous lequel, depuis des heures.

Je me redresse dans l'obscurité, je repousse les draps qu'une chaleur anxieuse a rendus immondes et, comme autrefois, du temps de Gloria, quand Gloria bredouillait des cauchemars à côté de moi et sanglotait, j'écoute.

Les nuits ici ont toujours été exténuantes.

Dans la venelle du Tarrafeiro rien ne s'agite, le silence s'est établi, mais, au-delà, la ville chinoise bruisse et bruisse, incapable de connaître autre chose qu'un sommeil fragmentaire, divisé en multiples tentatives que sans égard interrompent des mugissements lointains, des appels, puis la clameur indécente d'un poste de télévision, le cri d'une scie attaquant du métal, et ensuite la rumeur et les cliquetis d'un repas, ou les cognements d'une hachette qui sur un billot découpe du porc de contrebande, ou les manœuvres d'une camionnette devant une boutique, puis les détonations sèches d'une grappe de pétards qu'un joueur heureux ou malheureux a enflammée au sortir d'une salle de jeux, devant le Casino flottant ou ailleurs, puis la sirène d'une ambulance de la police.

Je pourrais allumer, faire un peu de chinois, réapprendre les caractères que j'ai oubliés depuis mon assoupissement de l'heure précédente. Je pourrais aussi ouvrir un de mes cahiers et écrire quelques phrases sur le

Parti, le Paradis, sur Gloria, ou rédiger une nouvelle version d'un rêve de Gloria, ou continuer à inventer des épisodes de mon combat contre Kotter.

Mais je reste immobile, avalant sans force ni plaisir l'air étouffant de la chambre, ce gaz si pauvre en oxygène et si riche en parasites et en germes.

J'attends.

Toutes les dix minutes, le moteur du réfrigérateur se déclenche.

Je dérive dans l'espace noir, l'oreille passivement aux aguets, le corps gris, sans défense. J'écoute la nuit autour de moi, la nuit du port intérieur, je me rappelle d'autres nuits comparables, et j'attends.

II

Les gémissements de Gloria heurtaient la paroi de mon inconscient. Je sursautais.

J'émergeais.

Gloria dans son sommeil anhélaît de façon suppliante. Il y avait déjà plusieurs minutes que son cauchemar durait. Je l'entendais bafouiller un discours dont pas une parole n'était compréhensible, puis elle se taisait, comme pour permettre à un interlocuteur de formuler une question, puis elle rétorquait de nouveau des explications, d'une voix pâteuse. Sa respiration se calmait, s'accélérait, se calmait de nouveau. Ses mains tremblaient.

Quand elle approchait la frontière du cri, je la prenais dans mes bras, je l'enveloppais, j'essayais d'annuler par de simples gestes les images horribles qui la visitaient. Sa peau était devenue granuleuse. Je lui caressais les épaules, j'apaisais l'arrondi de ses hanches.

Il lui arrivait alors de se réveiller. Elle évitait mon regard dans la pénombre. Elle haletait, elle s'écartait de moi avec une âpreté qui m'insultait. Elle ne me racontait pas ce qu'elle venait de traverser, quelles épreuves.

Elle ne me racontait plus ses rêves.

La lumière des enseignes suspendues près de la fenêtre dessinait sur nous et sur le plafond des bandes bleuâtres, des triangles roses ou mauves.

Moite et nue, Gloria s'asseyait au bord du lit. Elle me tournait le dos. Elle respirait maintenant de façon égale, en reniflant, de temps en temps.

Tu veux quelque chose ? demandais-je.

Dehors, on entendait le démarrage d'un jetfoil pour Hong Kong. Des gens discutaient devant l'entrée d'un restaurant. Il n'était pas tard. Une heure, une heure et demie.

Les cheveux de Gloria formaient une masse très densément noire, très asiatique, bien peignée en dépit des circonstances. Pendant une seconde, rien n'empêchait d'imaginer que.

J'imaginai qu'une autre femme se tenait là, tout autant insociable, et qu'à la place de Gloria une fille des Han boudait, muette, pétrifiée de déception après son expérience avec un démon étranger, venue se marier à moi sur un coup de tête et réfléchissant, maintenant, au meilleur moyen à mettre en œuvre pour se faire répudier sans perdre la face. Puis la confusion se dissipait. La fille des Han avait disparu. Gloria parlait.

Elle parlait, elle débitait des phrases sur un ton volontairement désincarné, mais sa voix se brouillait sans cesse. Elle devait l'éclaircir en toussotant.

Elle voulait revenir dans les îles, reprendre contact avec le Parti, rembourser les sommes qu'elle avait volées, se séparer de moi, elle savait du reste très bien que je ne supportais plus la vie en sa compagnie, elle allait essayer de retrouver Machado qui n'était pas mort, elle n'hésiterait pas à le rejoindre dès qu'il lui ferait signe. Machado n'était pas mort, non,

il voyageait et voyageait en direction des îles. Ensuite elle annonçait qu'elle comptait opter pour la nationalité chinoise à la fin du siècle, quand la Chine populaire prendrait la relève des Portugais. Elle serait chinoise, elle dominerait la langue, elle participerait à une troupe de théâtre, une troupe de quartier, d'amateurs. Ou encore elle me demandait d'organiser pour nous au plus vite une semaine de vacances à Taïwan, aux Philippines, en Thaïlande, n'importe où dans la région, histoire de changer d'air. Elle étouffait. À cause de moi, principalement, à cause de l'obstacle que je représentais dans sa vie, elle étouffait.

Puis nous nous taisions, tous les deux.

Nous ruisselions de sueur.

Nous ne branchions jamais la climatisation pendant la nuit, afin de ne pas être privés des rumeurs constantes qui naissaient devant les halls d'arrivée et de départ du jetfoil, et aussi parce que sans doute nous aimions dormir et ne pas dormir en laissant la fenêtre entrouverte, au milieu des moustiques, au milieu des voix humaines, environnés d'eau, de carburant pour bateaux et pour autobus, dans les odeurs des gens et de leur nourriture et de leur vie.

Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça, disait soudain Gloria, on dirait que tu n'as jamais rien vu, que tu n'as jamais vu une folle.

III

Dans une ruelle sans nom de Patane j'ai vu une octogénaire uriner debout dans une boîte de conserve.

J'ai vu dans la rue Kong Cheong un volailler qui égorgeait l'une après l'autre des poules ébahies, fatalistes, et qui les jetait ensuite dans un tonneau de plastique bleu.

À Guangzhou j'ai vu un homme étrangler une femme sur le quai Yanjiang, au bord de la rivière des Perles.

Dans cette même rivière des Perles, sur ce même quai Yanjiang, j'ai vu flotter entre deux eaux un cadavre de paysanne.

À Coloane j'ai vu un lépreux à qui la moitié du visage manquait.

J'ai vu un Chinois en survêtement miser sur une carte l'équivalent de cent cinquante années d'un salaire de prolétaire à Shanghai.

Dans le temple Tam Kong à Coloane, j'ai vu des acteurs d'opéra rendre hommage aux idoles divines en jouant pour elles du tambour et de la flûte.

J'ai vu des ouvriers pieds nus se balancer sur une perche de bambou en haut d'immeubles de trente étages.

Pendant un typhon j'ai vu des palissades en tôle qui planaient au-dessus des chantiers.

J'ai assisté à des incendies dans un cimetière, j'ai vu le feu éclater dans une ancienne fabrique de pétards.

J'ai vu des pompiers qui retiraient d'une benne à ordures les jambes d'une femme dépecée.

Alors, qu'on ne me dise pas que je n'ai rien vu.

IV

Un coup de vent parcourt la venelle du Tarrafeiro, puis se dilue dans le néant. Quelque chose tombe, un objet métallique. Une demi-roue de vélo datant des années cinquante, ou un très ancien capot de climatiseur. Cela s'effondre devant l'autel rouge qui ferme l'extrémité aveugle de la venelle.

Dans la chambre où on ne distingue presque rien, Breughel reste longtemps assis. Il ouvre grand les yeux, incapable de définir s'il a envie ou non de se recoucher. Les draps odieusement plissés ne se détortilleront plus avant l'aube, le matelas ne se rafraîchira pas. Breughel médite au bord du lit, les pieds posés sur une feuille de journal. On entend son souffle. Parfois il s'arrête de respirer, comme cela s'observe

chez certains dépressifs graves. Privé d'oxygène, il interroge la nuit. Des gouttes roulent sur sa poitrine, tantôt brûlantes, tantôt froides, nerveuses.

Ensuite, sur la suggestion de Gloria, nous sommes allés pour quelques jours en Corée, pense-t-il. En Corée du Sud, à Séoul.

Puis il se lève.

Il tâtonne le long du mur, il finit par palper l'interrupteur. Ce qui jaillit de l'ampoule arrose l'espace de rayons crus. On se croirait sur une scène de théâtre, dans un décor qui figure une tanière de gauchiste, mille ans avant la révolution mondiale. Les rayons frappent la grimace désolée de Breughel, puis ils rebondissent sur les cartons qui servent de meubles, laissant de lugubres ombres après leur passage.

Breughel se dirige vers l'évier, vers le réchaud.

Il évite la petite table où coexistent des assiettes, des bols, la machine à écrire et des feuilles.

On voit là gésir des cahiers où on aimerait bien que Kotter se plonge, au lieu de maltraiter Breughel en exigeant de lui des révélations sur Gloria Vancouver. Mais on sait aussi combien vaine est cette peine que Breughel s'est donnée quand il a écrit, quand il a copié sur du papier des histoires pour Kotter, des réponses à. Avec l'espoir qu'il réussirait à détourner les pensées de Kotter sur des sujets de second plan et que, finalement, il contrarierait ses desseins criminels. On sait qu'illusoire est cette tâche, car le tueur, même s'il survole quelques lignes, quelques paragraphes, ne lira pas.

J'écris pour un lecteur qui souhaite me détruire, pour un lecteur qui ne connaît pas mes textes et n'ouvrira même pas mon livre, mes fragments de livre, pense Breughel.

Mais peu importe, pense-t-il encore.

Sa main avance vers l'étagère qui surplombe l'évier.

À côté d'une pastille de poison anti-cafards s'alignent des conserves et de la nourriture en sachets. On remarque, par exemple, des desserts

instantanés, des soupes sucrées que l'on réchauffe au bain-marie en cinq minutes.

Sagou au lait de coco, une boîte verte.

Cordial d'amandes avec champignons, une boîte bleue.

Haricots verts avec varech, boîte orange.

Breughel remplit d'eau une casserole. Il allume le gaz.

Ainsi sans cesse il détourne sa pensée ou celle de Kotter sur des détails mineurs, affreusement secondaires.

Maintenant dans la casserole bouillote une pochette d'aluminium qui renferme des graines de soja, quelques lamelles de goémon.

Un deuxième coup de vent rabat dans la chambre toutes les odeurs de détritrus du port intérieur.

La porte tremble.

Le temps change.

V

Ensuite nous sommes allés en Corée, à Séoul, et je suis revenu seul.

FICTION

Il y eut plusieurs bourrasques à la fin de la nuit, et ensuite le jour naquit, torride, sans un souffle.

Je m'étais assoupi vers cinq heures. Je me mis debout en respectant des paliers d'accoutumance, comme un zombie qui revient de son long voyage dans les gouffres.

Entre les murs déjà macérait la lourdeur bouillante du matin. On est écrasé par les restes du plomb de la nuit, on distingue autour de soi un soupçon supplémentaire de fétidité, un petit soupçon. On sent des molécules pénétrer à contre-cœur dans les fosses nasales. Sous le crâne, la brume quotidienne se reforme. On voudrait en finir, être enfin abstrait, quitter le spongieux, les chairs épuisées et spongieuses.

Je redécouvrais mon corps.

J'allai jusqu'à l'évier, j'ôtai mon slip et.

Breughel se déshabilla devant l'évier et il se lava de la tête aux pieds. L'eau tiède du robinet éclaboussait le sol couvert de journaux. South China Morning Post, Herald Tribune, À Tribuna de Macau. La radio de Hong Kong déversa dans la pénombre les cours du change, ainsi que des informations sur la querelle entre Pékin et Londres à propos du futur aéroport. De nouveaux envenimements s'annonçaient. Un alarmiste avait exhumé un vieil article guerrier de Deng Xiaoping, écrit dix ans plus tôt, et, à l'instant où Breughel se savonnait l'entrejambes avec cette rudesse pensive qui caractérise les solitaires, le gouverneur Chris Patten ironisa une fois de plus sur la bonne volonté de la partie chinoise. L'anglais de Chris Patten était un modèle de correction oxfordienne. Les négociations frisaient la rupture, comme souvent.

De la tempête tropicale qui, je le savais, louvoyait depuis quarante-huit heures au nord-ouest des Philippines, aucune nouvelle.

Breughel ensuite avala un bol de bouillie de riz et deux saucisses. Il avait changé de station. On entendit un chanteur de canto-pop moduler du chagrin d'amour, puis deux journalistes minaudèrent en cantonais. Je crois qu'ils relisaient les indices boursiers de la veille. À mi-voix, pour s'exercer l'oreille, Breughel répéta quelques chiffres. Je ne saisisais rien d'autre.

J'avais toujours souhaité faire des progrès en langue locale, mais Gloria n'était plus là pour m'enseigner ce qu'elle avait grappillé sur les marchés ou dans la rue. Quant aux méthodes pour autodidactes, elles ne s'accordaient pas sur les données phonétiques de base, ce qui, dès la première leçon, avait tendance à me.

Exemples :

« There are basically six tones in Cantonese ».

« There are seven tones in Cantonese ».

« There are nine tones in the Cantonese dialect ».

Après avoir épandu quelques-unes de mes amertumes sur ce sujet, je consacrai cinq minutes à un rangement sommaire. J'avais ouvert la porte afin d'aérer la pièce. Sur le seuil était une blatte défunte, figée dans une posture naturelle, certes, mais défunte. Je l'écartai du passage.

Il n'y avait personne d'autre dans la ruelle.

Le ciel brillait entre les toits, trop haut pour modifier l'ambiance près du sol. Au fond du cul-de-sac, l'autel avait beau avoir été récemment enduit de vermillon, il ne modifiait rien, lui non plus. Il n'égayait rien. Un bâton d'encens fumait dans la niche de briques peintes, obnubilant le démon du lieu. Insensible à cette délicate attention, le démon roulait des yeux furibonds.

Il m'arrive d'allumer des bâtonnets devant les idoles. C'est pour moi une manière de penser très fort à Gloria. Dans ces moments de piété factice, je me souviens de Gloria qui accumulait des renseignements sur les superstitions chinoises, sur les rituels populaires, la divination, les

offrandes, et qui, lorsqu'elle visitait un vieux temple, jetait dans la braise des liasses de billets de la Hell Bank, des coupures de cinquante millions de dollars qu'elle venait d'acheter au gardien pour trois patacas. Comme Gloria, mais l'esprit empreint de nostalgie, avec en moi l'image de Gloria absente, j'imité les dévots, de préférence en face de divinités grotesques ou effrayantes. J'ose faire cela et j'ose le faire sans honte. Je brandis un bouquet de prières fumigènes. Je les agite devant mon front respectueusement incliné. Puis je les fiche dans le sable mêlé de cendres.

Cependant, les mains de madame Fong entrebâillèrent une porte et expulsèrent vers une flaque voisine plusieurs balayures, parmi lesquelles on distinguait une tête de poisson, un poisson de taille respectable, du genre carpe. Le contenu d'un seau presque aussitôt alla enrichir la flaque.

L'eau était un miroir d'encre, avec des nuances d'anthracite et un filet irisé dû à des graisses. La tête se mit à reposer sur une joue, elle ne se donnait même pas la peine de gober le reflet des mouches qui s'approchaient d'elle, elle semblait dégoûtée de tout.

La journée n'était pas si détestable, pourtant, puisque je me rappelais comment on écrit encre, mouche, poisson, tête.

De toute façon, elle continuait, cette journée.

Breughel déjà verrouillait l'entrée de son taudis.

Il secoua le panneau de fer pour s'assurer que la serrure tenait bon, puis, frôlant les containers de détritiques qui encombraient le trottoir au coin de la rue du Tarrafeiro, il quitta la venelle du Tarrafeiro.

Immédiatement il rejoignit le monde, le brouhaha, la foule, les parfums bigarrés, l'insupportable chaleur, les visages à cheveux noirs, les regards qui ne s'arrêtaient jamais sur lui, les inscriptions omniprésentes.

L'écriture des Han.

Les enseignes partout chantaient au-dessus des têtes un mélange sino-portugais dont je ne m'étais pas lassé encore. Son regard sautait de l'une à l'autre, s'attardait. Il s'y aventurait chaque jour avec un plaisir neuf.

KAM POU, café.

Artigos electricos SUN KAI.

Bicicletas I LEI.

Farmacia CHUN CHEONG.

Livraria HO TAI.

LEI IAN WENG, dentista.

Mestre de Medicina chinesa LOU WENG IO.

MA HENG HONG, café.

Maintenant il dépassait un groupe de lycéens en uniforme vert qui se bousculaient autour des marmites d'une cuisine roulante, comptant leurs patacas et hésitant avec véhémence entre les victuailles proposées : brochettes de poulpe, rougies de piment ou au naturel, violettes, brochettes de moules, de saucisses, brochettes de tripes blanches, quartiers de canard dans le bouillon fumant.

Juste à côté d'eux, sur le dos d'une femme, un bébé renversa la tête vers Breughel et il me contempla avec une fixité songeuse.

Avec du temps, et si sa mère n'était pas intervenue pour lui remettre les idées et l'atlas en place, je sais que nous aurions pu établir un contact, une amorce de contact.

Mais là, rien.

Livraria VAP SAN.

LAM NGAN VUN, dentista.

KONG SOU CHAN, dentista.

Pendant des heures, Breughel marcha au hasard. Parfois il pensait à Gloria. Parfois la sueur l'aveuglait. On le voyait s'appliquer à isoler des détails exotiques et à les mémoriser, afin plus tard d'en garnir l'intérieur des textes qu'il fabriquait pour Kotter.

Gouverné par cette certitude obsédante qu'un jour Kotter viendrait et les lirait. Et s'y égarerait.

Quelques exemples.

Lavage de la vaisselle à l'arrière des restaurants. Entre les tuyaux en plastique et les poubelles, des femmes accroupies s'activent autour de bassines d'eau trouble. Poignées de baguettes posées sur le goudron, sur des piles de bols sales.

Aux potences des rôtisseries, les canards laqués abondent, et, sur les crochets voisins, pendent des suppliciés qui ont subi des outrages différents. Des canards aplatis, ronds, condamnés à une autre peine que celle de la laque. Pressés. Métamorphosés en une crêpe cadavéreuse nantie d'un bec.

Plus loin, deux hommes tuent des anguilles. Ils les abattent entre leurs pieds, sur une pointe, puis ils les fendent sur toute leur longueur. Un geste de joueur de cartes suivi d'un spasme. Puis un complément chirurgical. Là débute la nourriture.

L'endroit est ruisselant de rouge.

On contourne ensuite un homme cravaté qui s'est paralysé au milieu du flot et qui pérore en solitaire dans son téléphone portatif.

Maintenant, on traverse un marché couvert.

L'asphyxiante puanteur de poulailler et d'espace noir, le ciment, les travées non éclairées, la moisissure sur les piliers sombres.

Les œufs dits centenaires, enrobés encore de la terre où ils ont mûri pendant des semaines.

Les cuvettes remplies de plumes, d'entrailles.

Les liquides du carnage qui inondent le sol, les serpents de caoutchouc noir d'où jaillissent des eaux envahissantes.

Tout le monde patauge près du sol, à l'exception des poissons que l'on maintient en agonie sur des présentoirs de métal.

Le bruit de la coupe et du désossage. Les couteaux chinois en forme de hachoir. Les entrechocs des récipients. Assez souvent résonne la voix hardie des travailleuses. Voyelles finales éraillées, tons moyens sans bienveillance.

Une vieille femme somnole dans un coin. Tout le monde s'agite à croupetons parmi les abats. Les femmes en pantalon noir. Se souvenir de ces images pour le cas où on devrait ingurgiter autre chose que du végétal. Tout le monde est là, consommables et consommateurs. Dans des cages d'osier ou dans des nasses métalliques, les poules sont rousses et elles attendent.

Breughel réapparaît à l'air libre.

Ensuite il est debout dans un bus qui roule vers Taipa.

Sous le pont circulent des péniches chargées de sable.

Dans le bus, un bébé aux sourcils duveteux aperçoit sur lui les yeux de Breughel et, avec vivacité, il se détourne.

Mais, bref.

Pour l'instant, j'avais engrangé assez de notations pour étancher la soif d'insolite de Kotter.

La fiction pouvait reprendre, c'est-à-dire ma vie.

Je me trouvais à présent sur Taipa, de l'autre côté du bras de mer qui sépare Macau de ses îles, et je regardais par la vitre du bus les vagues jaunes qui frisottaient en contrebas de la route, qui mouraient sur la grève avec lenteur, répandant très peu d'écume autour des rochers, avec une lenteur amollie. Les pierres, à leur tour, frappaient par leur couleur très jaune. L'onde léchait sans force les racines apparentes des pins, elle s'étirait sur la vase, sur le sable boueux, elle s'allongeait jusqu'aux débris qui avaient atterri là lors du dernier typhon, une moitié de canoë arrachée au Club nautique, un panneau publicitaire pour des cigarettes, Kent, je crois. Puis le bus freina violemment devant un abri de tôle, et je fus projeté vers la fournaise extérieure en compagnie d'une employée de maison de jeu, reconnaissable à son uniforme lilas, et de trois lycéennes, en uniforme, elles aussi, blanc, rieuses.

J'avais l'habitude de descendre là plutôt qu'en face du bidonville. Cela me permettait de vérifier que personne ne m'avait pris en filature. Cette

précaution, je l'avais observée, sans y manquer une seule fois, dès le milieu de l'année précédente, date à laquelle Gloria avait été admise dans les services psychiatriques de l'asile. Je ne pouvais en aucun cas laisser Kotter apprendre la vérité sur Gloria Vancouver. Je ne pouvais le laisser découvrir ou même simplement soupçonner que Gloria était encore vivante, recluse chez les insanes et murée dans ses univers personnels, mais physiquement vulnérable, toujours accessible aux brutalités mortelles et à la souffrance.

Je ne cessais jamais de penser à Gloria et à la meilleure manière de protéger Gloria contre le Paradis, le Parti, contre l'irruption possible de Kotter dans notre. Dans ce qui restait de notre existence.

Nullement réceptives aux tristesses humaines, plusieurs milliers de cigales chinoises stridulaient à proximité de l'arrêt, cachées dans les graminées loqueteuses du terre-plein ou dans les broussailles de la colline qui s'élevait en pente raide sur le flanc sud de la route, ou juchées dans les branches d'arbres dont le nom ne me plaisait pas ou dont j'ignorais le nom, des essences asiatiques qui dispensaient une ombre sans épaisseur. Ce chant assourdissant des insectes couvrait le bruit des poids lourds qui changeaient de vitesse dans la courbe, devant l'hôtel Hyatt. C'était un hymne à la gloire des grandes chaleurs. Il était né à l'aurore et son enthousiasme ne fléchirait pas avant le crépuscule.

Je reprenais mon souffle à l'abri de ce qui évoquait un saule pleureur. J'avais l'impression de cuire. Les veines gonflaient sous mes tempes. J'étais seul. Aucune silhouette suspecte ne rôdait dans les parages. Les lycéennes s'étaient évanouies, la robe lilas disparut par une porte de service, dans un des bâtiments de l'hôtel Hyatt. Personne ne marchait sur le bord de la route.

Pendant un moment, je fus là, contre l'écorce, à respirer comme un mammifère malade.

Sous la voussure superbe du pont de Taipa, des jonques passaient, des barges, des chalutiers de petit tonnage qui arboraient des drapeaux rouges.

Macau blanchoyait de l'autre côté de la mer immobile.

Dans le port extérieur, un jetfoil arrivait.

Je me secouai, je traversai la route, le carrefour. Je longeai le parc de stationnement du Hyatt et de son casino, puis je me dirigeai vers le bidonville.

Entre les baraques et les fossés putrides, rien n'avait évolué depuis la veille. Les cages à oiseaux étaient à leur place, les liserons et les plantes couvrantes s'épalaient sur les vieilles batteries et les vieilles chaises éclatées, parmi les récipients de récupération, les bâches sans couleur, les bouteilles de gaz, les fils de fer, les tôles ondulées, les murets de parpaings, les tuiles touchées par la lèpre et par la nielle, les panières crevées, les cartons, les poteaux électriques, les trous d'eau stagnante, les dalles de ciment qui construisaient çà et là des sentiers précaires, entre les plantations d'oignons, les plates-bandes garnies de choux chinois, les ampoules rouges qui la nuit illuminaient l'accès au restaurant, les cordes et les perches des étendages, les mares de boue bleu sombre, les barils de plastique bleu clair, les portes avec des vestiges d'inscriptions déteintes, des affiches incompréhensibles.

Mais je ne m'étais pas arrêté. Déjà j'avais à l'ombre des murs de l'hôtel New Century, protégé du soleil par la masse aveugle du sauna. Le chemin qui mène à l'asile ne mesure guère plus de deux cents mètres et il n'a aucun charme. Sur la gauche s'élèvent les parois blanches derrière quoi on suppose une opulence pharaonique, avec des piscines louches où flânent des hôtes en drap de bain et des masseuses, et, sur la droite, on a la pagaille du quart-monde.

Les souffleries du sauna crachaient de la vapeur.

Au-delà du marécage, sur les chantiers, des marteaux-pilons enfonçaient des pilotis.

Un chien me rejoignit et il m'escorta jusqu'au portail de l'asile, puis il fit demi-tour. Il n'y avait personne dans la loge du gardien. Je franchis l'entrée.

Les vieillards ne m'accordèrent aucune attention et continuèrent à ruminer, assis sur leurs sièges de ciment ou de plastique. Les fous, en revanche, furent curieux de me voir. Nullement méprisants, certains s'approchèrent pour me saluer. Nous étions apprivoisés les uns aux autres depuis des mois, des années, presque. Quand je parle des fous, je ne parle pas de tous les malades, bien entendu. Je parle des hommes qui venaient vers moi en amitié grande. Ceux-là admettaient mon existence et, sans répugnance, à l'inverse des Chinois non psychiatisés, ils me touchaient. Ils étaient vêtus selon les canons de la mode asilaire, maillots de corps, shorts, sandales, et ils me touchaient. Tous étaient maigres.

Comme de coutume, je me mis à échanger avec eux des considérations gesticulatoires sur la nourriture, sur le président Mao, sur la spéculation immobilière qui défigurait le territoire, sur un oiseau au cri puissant et âpre qui souvent se perchait au sommet d'un figuier, dans la cour des séniles.

Notre langue était une pantomime fraternelle. J'imitais l'oiseau, son cri. Je débitais des fadaises en mandarin, n'ayant pas le souci de me faire comprendre. J'accompagnais de sons le bonheur d'être ensemble et de décrire en commun le monde.

Nous souffrions tous de la chaleur, mais, en dehors de moi, personne ne transpirait.

Une religieuse sortit du pavillon des schizophrènes et elle traversa la cour. C'était une Philippine au visage ingrat. Elle souriait derrière des lunettes qui lui allaient mal. Son arrivée eut pour effet de disperser le groupe qui m'encerclait. J'appréciais cette femme, avec qui j'avais déjà eu

mainte occasion de bavarder, et qui sincèrement croyait que l'état de Gloria s'améliorerait, avec le temps. Elle babilla un peu en anglais, spéculant sur le typhon qui menaçait le territoire, puis elle me conduisit à la chambre de Gloria.

La chambre individuelle, climatisée, de Gloria.

Si on résume bien, c'est à cela, maintenant, que servait la fortune dérobée au Paradis : à garantir pour Gloria, dans le vétuste hôpital psychiatrique de Taipa, des conditions d'internement décentes.

Gloria était apathique devant la fenêtre. Elle posait un regard vide sur les branches des grands arbres. Je lui frôlai les cheveux. Elle haussa les épaules, elle se dégagea de cette ébauche d'étreinte.

Je suis là, dis-je.

Ah, dit-elle.

Elle était allée s'asseoir sur le lit.

Des mèches lui tombaient devant les yeux. Elle ne les écartait pas. J'essayai de le faire à sa place. Elle acceptait maintenant ma présence à côté d'elle. Je ne l'obligeais pas à lever les yeux sur moi.

Il va y avoir un typhon, dis-je. Demain, peut-être. Ils n'en ont pas parlé ce matin à la radio, mais.

La chambre avait des allures de cellule monacale. Sur la table, Gloria avait ses livres, des manuels de cantonais, de pékinois, de hokkien, des dictionnaires qu'elle ne consultait plus que de façon exceptionnelle. Elle ne faisait même plus semblant de s'acharner sur cet apprentissage impossible. Elle n'avait plus ni désir ni espoir de communiquer vraiment avec qui que ce fût.

Tu veux que nous descendions dans la cour ? proposai-je.

Je lui caressais doucement les sourcils, les joues.

Elle ne réagissait pas.

Tu as noté de nouveaux slogans ? demandai-je.

Je quittai ma chaise, j'allai lire les lignes qu'elle avait tracées sur une feuille de papier à lettres, devant les dictionnaires. Recueillir les mots d'ordre d'une guerre inconnue était, depuis des semaines, l'unique activité intellectuelle à quoi volontiers elle se livrait. Une guerre civile ravageait un des univers parallèles où elle rôdait. Je me penchai sur ces clameurs qu'elle avait entendues, sur ces phrases qui. Leur poésie ne masquait pas la sauvagerie qui les inspirait, l'intolérance et la volonté de meurtrir abominablement l'adversaire. Lors de ses voyages intérieurs, elle relevait ces consignes d'assassinat et de mort, et, à son retour, elle les fixait sur le papier, au crayon-feutre.

La fin du monde chez Gloria est lugubre, toute en nettoyages ethniques inextricables et en exterminations espèce par espèce, race après race. Les idéologies qui justifient la guerre noire sont d'une opacité totale. Il n'y a pas d'idéologie à l'arrière-plan des combats que seul habite un refus universel de vivre.

PIRATES DE LA DEUXIÈME MER, REGROUPEZ-VOUS !
OFFICIERS DES RIVAGES DE CIRE, REGROUPEZ-VOUS !
ENFANTS DES PORTS INTÉRIEURS, REGROUPEZ-VOUS !
POUR UNE CITADELLE ASSIÉGÉE, MILLE MATELOTS
GORGE BÉANTE !

SURVIVANTS DE LA FOURMILIÈRE 304, REGROUPEZ-VOUS !

POUR UNE CHRYSALIDE MISE À MAL, TROIS

Celui-là n'est pas complet, dis-je.

Le climatiseur s'éteignit. Soudain on entendait les bruits du dehors, le gémissement régulier d'un insane dans la cour, le martèlement du mouton de fer qui se précipitait sur les pilotis pour les enfoncer dans le sol, cognait et cognait, sans répit.

Gloria chuchota quelque chose, mais, quand je la priai de répéter ce qu'elle avait voulu me confier, elle se buta et serra les lèvres.

Gloria, dis-je, petite sœur.

Je l'examinai de profil, avec une tendresse que le chagrin polluait. Elle était restée très séduisante, en dépit des rides de la folie qui avaient commencé à lui buriner le visage. Une lumière blanche traversait la fenêtre et faisait briller son regard. On constatait qu'il y avait du brun velouté, des rayons clairs dans la matière noire de ses iris. Elle portait un corsage chinois dans lequel elle flottait, un pantalon de tissu bon marché.

Qu'on le veuille ou non, je continuais à aimer cette femme qui n'était plus une maîtresse, qui n'avait jamais été une complice d'adolescence, une sœur aimante à qui j'aurais pu associer d'innombrables souvenirs de jeunesse, ni une compagne avec qui j'aurais traversé les longues années décevantes du temps adulte. Je l'avais connue récemment, et dans une sorte d'embrasement suicidaire nous avons fait disparaître tout ce qui avait, millimètre après millimètre, construit un passé sur lequel s'appuyer en cas de doute, et, au lieu d'entamer une nouvelle vie, nous avons poussé avec insouciance la porte de notre mort. Avec une insouciance somnambulique nous avons fracassé cette porte, et, dès le début, nous avons perdu l'équilibre, main dans la main nous avons erré vers le malheur, chacun de nous tiraillant l'autre vers sa propre version du néant, tandis que le tissu de notre conscience se désagrégeait.

J'étais responsable de Gloria, je la scrutais en silence, et je ne regrettais pas de me trouver avec elle au bout du monde pour la protéger et pour décliner avec elle jusqu'à la fin. Je me sentais enchaîné passionnément à cette femme.

Maintenant elle se taisait, étrangère et fragile.

J'ai été voir un opéra, dis-je, après un temps.

Le climatiseur se remet en marche.

Rencontre au pavillon des pêcheurs, dis-je.

Ah, dit-elle. Le pavillon des pêcheurs.

Oui, dis-je. Tu veux que je te raconte ?

Non, dit-elle.

Elle ne reprit plus la parole pendant deux heures. Nous fîmes une promenade dans la cour, nous circulâmes sous les arbres, entre les bâtiments des séniles, nous restâmes assis sur un banc de ciment, puis nous revînmes nous mettre au frais.

Le ciel était à la fois sans nuages et sans couleurs.

Je ne sais pas si je pourrai revenir demain, dis-je. Regarde le ciel. Le typhon a l'air de. Je devrai peut-être rester à Macau un jour ou deux.

Ah, dit-elle.

Je recopiai les slogans de la guerre ultime, noire.

Pour une chrysalide mise à mal, dis-je. Il manque la moitié de.

POUR UNE CHRYSALIDE MISE À MAL, dit Gloria, TROIS CARGOS FLAMBENT EN HAUTE MER !

J'embrassai Gloria sur le front, je sortis de la chambre, je laissai derrière moi l'asile, je montai dans un 33, un bus qui faisait route vers la ville.

Le 33 était bondé et, dès l'entrée du pont, il s'enlisa dans les embouteillages. À une allure d'escargot nous franchissions les eaux que des sautes de vent maintenant hachuraient. Quand je dis nous, je pense aux passagers comprimés les uns contre les autres, des étudiants en chemisette blanche, des ouvriers, des femmes sans âge, intransigeantes et belles, qui ne me regardaient pas, qui ne vieillissaient pas, qui avaient passé le cap des vingt-cinq ans et qui ne vieilliraient plus, au moins jusqu'au prochain millénaire.

Je fus ensuite de nouveau à proximité de mon taudis, sur le quai, au milieu de la chaleur et des gaz d'échappement. Je musardai un quart d'heure sous les arcades crasseuses. J'avais envie de rentrer chez moi et de m'assoupir.

J'absorbai un bol de nouilles dans une taverne, suçant là-dessus quatre éclats d'os de canard qui sentaient la teinture d'iode, puis je me levai.

Quelques détails encore pour Kotter, pensai-je.

Breughel s'approchait à présent d'un bassin.

Sur le pourtour du port intérieur, les entrepôts et les môles de débarquement ont des numéros et des noms.

Ponte TAI SING, numéro 27.

Ponte CHUN LEI, numéro 29.

Ponte HIP LEI, numéro 30.

Ponte I HENG, numéro 31.

Entre les piles de béton, des barques sont amarrées, des jonques naines que la déveine, ainsi qu'on ne sait quelles maladies nautiques, semblent avoir fissurées et décaties à jamais.

Dans les bassins, rien ne remue. La surface de l'eau sur plusieurs mètres disparaît, engloutie sous une végétation cannibale, horrible à voir. Tiges et feuilles rampantes sont de l'espèce la plus solide. Hideusement elles emprisonnent des bouteilles, des emballages de carton, des bidons d'huile, des planches pourries, des écorces de durian, des morceaux de polyéthylène, des peaux de bananes et de mangues, des poissons morts, des flotteurs de filets de pêche, des jerricans, des os de volaille, des boîtes de thé au citron, des boîtes de thé de chrysanthème, des boîtes de Coca-Cola, des lambeaux de polyester, des résidus de nourriture, des écumes méphitiques, des boîtes de bière San Miguel, des boîtes de jus de papaye.

Breughel s'accoude au parapet qui sépare deux constructions grises.

Il énumère les ordures qui surnagent parmi les herbes, il les classe par catégories, pour un jour peut-être devant Kotter réciter une liste de détritrus, si Kotter lui demande de s'exprimer, si Kotter l'invite à jacasser sur ceci ou sur cela, sur son autobiographie ou sur autre chose.

Des souffles de vent font claquer du linge qui sèche sur une jonque.

Breughel médite un peu, et ensuite il se décide enfin à prendre le chemin de la venelle du Tarrafeiro.

Le vent charrie devant lui des nuages de poussière crépitante.

Il emprunte la rue Paço de Arcos, puis il remonte la rue du Tarrafeiro. Il contourne une poubelle et il s'enfonce entre deux murs. C'est là qu'il habite, dans ce goulet obscur.

Madame Fong est assise sur un petit banc, près de la tête de poisson qui a évolué depuis le matin. Elle écoute la radio qui diffuse *Le mariage de l'immortelle*, ou *Le serpent blanc*, ou *Les fiançailles du phénix*.

Les opéras sont innombrables et on les confond, mais, du sentiment d'échec qu'éprouve Breughel quand il se trompe de titre, quand il ne réussit à étiqueter ni l'œuvre ni ses interprètes, qui se soucie ?

Breughel débloque la serrure de sa porte avec difficulté, on dirait qu'elle a rouillé en quelques heures, que quelque chose en elle s'est brisé, mais il ne s'en préoccupe pas, il essaie de reconnaître des éléments musicaux déterminants, les noms propres que la chanteuse soupire. Il ne reconnaît rien. Il ouvre la porte.

Il entre, et une main puissante le saisit au col et l'envoie par terre avec une brutalité qui dépasse ce que. Il pivote, étourdi, et il reçoit un coup sur la mâchoire.

La chambre est très noire. On ne voit rien. Son adversaire sent l'après-rasage.

C'est vous, Kotter ? renifle Breughel.

Ne faites pas de bruit, recommande Kotter. Surtout, ne vous mettez pas à brailler.

Je savais que vous viendriez, dit Breughel.

Ne faites pas de bruit, ou je vous saigne, recommande Kotter.

MONOLOGUE

Tout l'après-midi, j'avais attendu l'arrivée de Breughel, reclus avec discrétion dans la pénombre chaude et puante et sursautant à chaque fois qu'une des vieilles de la ruelle manœuvrait sa porte, car à chaque fois les bruits étaient si proches, le grincement était tel qu'il me semblait que quelqu'un introduisait une clé dans la serrure du taudis, dans cette rustique fermeture que je n'avais pas eu de mal à fracasser puis à remettre en état, puis à reverrouiller de l'intérieur avec un crochet de fortune, et tout l'après-midi, ainsi, l'oreille détectrice et l'organisme comme assommé par la moiteur et par la fatigue du voyage, j'avais fouiné, retournant avec méthode les couches inférieures puis supérieures du dépotoir breughelien et n'y découvrant rien de vraiment instructif, car je n'appelle pas instructifs les nombreux cafards qui gisaient morts, empoisonnés, dans les cachettes les plus variées, et je n'appelle pas non plus instructif le pistolet peut-être chinois, peut-être belge, ou encore vietnamien, que j'avais trouvé sous le matelas, ni le carton à chaussures où, en vrac, dans des enveloppes non datées, gisaient des photographies non datées, représentant des temples et des monuments et des rues asiates, parmi lesquelles, de temps en temps, on surprenait la tête parfois souriante de Gloria Vancouver, et, au cours des heures, j'avais laissé grossir en moi la certitude que la venue de Breughel apporterait presque immédiatement une réponse à toutes mes questions, je m'étais irrationnellement convaincu que tout se passerait vite et sans douleur, de sorte que, lorsque Breughel, après cette longue et longue attente, enfin fut en face de moi, ficelé par le cou au dossier de la chaise sur quoi je l'avais prié de prendre place, je me sentis tout d'abord déçu par sa mauvaise grâce et ses mensonges et, comme il se démenait sur la chaise de façon non constructive, je n'hésitai pas à le frapper de nouveau au

plexus solaire tout en reprenant notre entretien là où il s'embourbait, disant à Breughel Puisque vous avez commencé à parler de Gloria Vancouver, continuez, je vous écoute, puis, comme Breughel répétait Gloria Vancouver est morte il y a deux ans, je dis Vous n' imaginez tout de même pas que je vais avaler un bobard pareil, puis je me promenai la main sur les yeux et les sourcils, essayant de brosser ainsi une partie de la sueur et de la fatigue qui m'aveuglaient, et je dis encore Vous ne m'abuserez pas avec des ruses macabres, Breughel, et je haussai les épaules, ajoutant Il m'en faudrait beaucoup pour que je me laisse convaincre, et Breughel à son tour se passa la paume de la main devant les yeux, écopant sous ses arcades sourcilières la cavité gauche, puis la droite, et, après douze secondes environ de silence, brusquement sans hésitation il déclara Nous avons fait un voyage en Corée il y a deux ans et elle n'en est pas revenue, elle s'est fait renverser par un camion dans une rue de Séoul, puis il dit J'ignore ce que, puis il continua, avec une sorte de sanglot sans larmes, J'ignore combien de temps on conserve là-bas les corps non réclamés, puis il dit Bien entendu je ne me suis pas rendu à la morgue, cela aurait attiré l'attention de la police sur les faux papiers de l'étrangère accidentée et sur les miens, et, comme je l'encourageais d'un geste, il se mit à aligner des phrases qui composaient une histoire assez cohérente, avec des pauses et des silences que je respectais car ils ne duraient pas, prononçant cela d'une voix lasse, plutôt comparable à un chuchotement, mais où la passion vibrait, comme si ma présence l'aidait à se libérer d'un secret trop lourd, trop longtemps ruminé entre ces quatre parois noires de moisissure, devant ces tee-shirts en deuil, au milieu de ces piles de South China Morning Post et de ces caisses de paperasses et de ces cafards morts et vivants, disant Je n'ai pas l'intention de vous raconter le détail de mes relations avec Gloria Vancouver, loin de là, puis murmurant Sachez néanmoins qu'elles ne furent pas idylliques, puis murmurant plus bas encore Pas idylliques, oh, non, puis se taisant, puis

lâchant avec réticence Ce furent des années atroces, au contraire, les plus tendues et les plus difficiles de mon existence, les plus destructrices à tout point de vue, puis, comme si cet aveu de désastre l'avait soulagé, d'une voix plus assurée il dit Dès la première semaine j'ai regretté cette aventure, cette rupture avec le monde normal que j'effectuais en compagnie d'une psychotique, mais déjà un retour en arrière était impensable, car le Paradis ne pouvait pas nous pardonner, et, comme j'acquiesçais d'un hochement négatif de la tête, il enchaîna, Revenir en Europe aurait été marcher au-devant de la mort, une mort odieuse comme le Paradis sait en infliger à ses traîtres, puis il dit Et, à cette époque, je n'étais pas encore prêt à, puis il continua, J'aurais pu abandonner Gloria, puisque Machado était avec elle, il aurait pris soin d'elle, puis il se tut, et, après un soupir, il expliqua En réalité, elle avait des phases, des cycles de grande normalité, mais ensuite elle, puis il soupira encore et il dit Au bout de deux ou trois mois, je me suis résigné, j'ai accepté ce que le destin m'avait réservé, puis il dit sur un ton pensif Là-bas, là d'où vous venez, Kotter, j'aurais pu me dégrader plus paisiblement, puis J'ai renoncé à une lente extinction sur vingt, trente ans, et il dit encore J'ai choisi la rapidité, puis il s'agita, disant Au début, il est vrai, une exaltation extraordinaire me confortait, puis J'étais tout de même très amoureux, il faut le comprendre, et Gloria m'offrait, malgré tout, un tourbillon qui ressemblait à l'éternité, et, comme je l'encourageais à continuer, il dit Un tourbillon d'amour physique intense, puis Quand on a la cinquantaine, on est encore plus sensible qu'auparavant aux ivresses du corps, puis Vous savez, Kotter, c'est un âge où la plénitude sexuelle et les romances semblent déjà exclues des probabilités, puis Un âge où les verdicts ont été prononcés et où déjà tout est recouvert d'une poussière de mort, quoi qu'on puisse raconter pour se consoler ou pour donner le change autour de soi, puis il observa une pause, essayant d'introduire sa main droite entre la ficelle et sa trachée, se

plaignant de ne pouvoir respirer, et, comme je n'intervenais pas pour le détacher, il se calma et il dit Il y avait cela, cette illumination tardive, mais il y avait aussi autre chose qui m'étourdissait et m'enthousiasmait, puis Quelque chose de magique, et ensuite il expliqua Pour la première fois de ma vie, je me trouvais impliqué dans une aventure qui exigeait de moi les mêmes qualités que celles dont mes personnages devaient faire preuve dans mes romans, puis, après un geste évasif, il dressa une courte liste de ces qualités, la volonté de quitter le monde réel, le désintérêt pour les conséquences de ses actes, une attirance pour l'irréparable, une conception naufrageuse du présent, etc., puis il avala sa salive et il dit Et donc, voilà, je serrais dans mes bras une jeune femme très belle et très mystérieuse, une jeune guerrière comme j'en avais inventé plusieurs, issue des sphères les plus hermétiques du Parti, les moins connues, puis Je ne sais pas si vous vous rendez compte, Kotter, une fille formidablement attirante qui était tombée amoureuse de moi et qui ne simulait pas l'amour, on ne refuse pas un tel miracle, même si tout indique dès le prélude qu'on est en train de se suicider, puis Elle était perdue dans ses mondes imaginaires de secret et de crimes radicaux, exactement comme les héroïnes dont j'avais, puis, comme je lui faisais remarquer que la comparaison entre Gloria Vancouver et ses personnages féminins ne méritait pas d'être radotée à l'infini, il eut un regard rêveur et un gémissement de nostalgie et il dit Je fus grisé ainsi pendant les semaines décisives, puis Je l'ai déploré mais, aujourd'hui, je ne le déplore pas, puis Nous avons fui, aidés par Machado, le Brésilien, nous avons laissé derrière nous le monde officiel, le monde du Parti, du Paradis, et il protesta de nouveau contre le fil qui l'étranglait, mais, comme je ne bougeais pas, il dit Je sais que vous êtes venu aussi pour récupérer cette somme, enfin, ce qu'il en reste, puis Je vous ferai un chèque tout à l'heure, Kotter, avant que vous ne m'exécutiez, car je suppose que vous allez m'exécuter, puis, alors que je ne rétorquais rien, il tint à m'assurer

que la somme disponible était encore rondelette, bien qu'entamée, disant J'ai géré cela à l'économie, Kotter, je n'ai jamais eu des habitudes de riche et, après la mort de Gloria, j'ai réduit mon budget à ce qui m'était strictement nécessaire pour pourrir ici, sans la moindre fantaisie, puis il revint au thème principal de sa narration, disant Les premiers temps, cette femme étrange était capable d'agir, et elle agissait avec lucidité et intelligence, et j'attribuais sa grande irritabilité au fait que notre différence d'âge la dérangeait, et ensuite à notre différence de statut dans le Parti, car je n'avais été qu'un compagnon de route, tandis qu'elle y avait joué un rôle majeur, à l'intérieur d'organes secrets dont elle ne parlait jamais et pour qui les compagnons de route devaient être des individus méprisables, mais ensuite je révisai mon jugement, car à ces périodes d'irritabilité extrême qui avaient parsemé notre lune de miel succédèrent bientôt des crises hallucinatoires et des dépressions, de terribles phases dépressives, puis il se tut, longtemps, une minute, deux minutes, et, comme je ne prononçais pas un mot, car il faut savoir ne pas interrompre une confession, on apprend cela aussi dans les centres d'entraînement du Paradis, il reprit Très vite il a été clair pour moi que je ne la quitterais pas, non parce que son charme indéniable ou sa frénésie sexuelle ou la poésie de sa folie m'enchaînaient à elle, mais parce qu'elle avait une fragilité, une fragilité d'enfant qui.

De nouveau, il se tut.

Nous écoutâmes les bruits dans la venelle du Tarrafeiro. Le vent s'était levé depuis une heure, une heure et demie, et il miaulait sous la porte. De la musique d'opéra errait aussi devant le seuil, des coups de cymbales qui structuraient de longs solos de sopranes, des mélodies que l'orchestre jouait à l'unisson et où tout me paraissait aigre, le timbre de la clarinette, celui des violons, le chant de la flûte. À cela brusquement se mêlèrent de vilaines effluences de poisson grillé. La musique s'aigrit encore, l'odeur s'épaissit.

Après cet intervalle méditatif il reprit son discours, disant Machado m'a fait jurer de ne pas l'abandonner, mais c'était un serment superflu, je savais depuis longtemps que je serais responsable d'elle jour et nuit jusqu'à la mort, et il ajouta Ces années n'ont été qu'une suite d'alarmes éprouvantes et d'inquiétudes, car les incohérences de Gloria mettaient en péril, quotidiennement, le système de respectabilité petite-bourgeoise que Machado avait élaboré pour nous, puis Une succession d'enténébrements, puis Des enténébrements de moins en moins poétiques, puis il baissa la tête.

Il baissa la tête, du moins autant que l'y autorisait la ficelle qui lui sciait les cartilages de la gorge, et ce fut tout. On entendait le frottement d'un balai qui poussait des saletés entre les flaques de la venelle, puis l'opéra chinois, le vent. Je patientai, puis je me rapprochai de lui et je lui rappelai que je me trouvais là et que ses récriminations conjugales avaient pour moi moins de valeur que ce que je lui avais réclamé au début de notre entretien, du concret, des adresses précises, des dates. Après plusieurs halètements geignards, il récupéra un peu de voix rauque et il dit À Séoul, il y a dix-huit mois et des poussières, une femme sans papiers, une non-Coréenne a été couchée dans un des tiroirs de la morgue et, à défaut d'identification, elle a été numérotée, et elle a commencé à attendre, et dans les services administratifs autour d'elle on a commencé aussi à attendre, puis on l'a oubliée, puis Cette attente n'aura pas de fin, Kotter, quoi que vous entrepreniez maintenant, et comme, après avoir affirmé cela, il restait prostré sur sa chaise, je laissai s'écouler un moment et je me levai, essuyant la sueur qui me piquait les yeux, et j'allai remuer les paperasses qui s'amoncelaient près de la machine à écrire, cherchant un élément qui aurait pu donner un élan nouveau à la conversation, et je tombai aussitôt sur une phrase où mon nom apparaissait, et je lus *L'air chaud sentait le renfermé animal et semi-humain, l'huile de sésame, les joues de poisson grillées, et Kotter suffoquait à grosses gouttes*, et je me tournai vers

Breughel et je dis Vous avez une manière littéraire d'exister dans votre propre existence, Breughel, et, comme il ne répondait pas, je dis C'est désagréable pour ceux qui discutent avec vous, et, tout en tirant sur la ficelle afin de poursuivre le dialogue, je répétais très, très désagréable, Breughel, à un point que vous ne.

OceanofPDF.com

FICTION

Un peu plus tard, je contournai le lit monacal de Breughel et j'allai m'isoler une minute dans le réduit prévu pour les évacuations, fécales ou autres, un lieu, en fait, moins malpropre que la chambre, car Breughel avait eu le courage de s'attaquer au problème et de bricoler le nécessaire, puis je désentravai Breughel et je l'autorisai à m'imiter, ce qu'il fit sans maugréer, disparaissant derrière la cloison durant un temps raisonnable et revenant ensuite docilement s'asseoir, et comme, dans une maison toute proche, celle d'à côté ou celle de la vieille qui avait passé l'après-midi à manipuler des objets métalliques, louvoyaient et dérivait les voix de tête d'un duo lyrique chinois, chaque quatrain étant couronné d'un claquement de cuivre, et comme nous étions là, silencieux, plongés dans l'écoute, abrutis de chaleur, essayant de respirer à l'unisson des chanteurs, Breughel parla des séances de théâtre chinois auxquelles il avait eu l'occasion d'assister en compagnie de Gloria Vancouver, il raconta les vastes constructions de bambous qu'on édifiait devant les temples, l'autel placé en face de la scène, derrière les spectateurs, où trônaient les divinités en l'honneur de qui le spectacle était donné, et il citait maintenant deux ou trois titres, *Les femmes-générales de la famille Yang*, *Printemps au palais des nénuphars*, puis il évoqua le public, les retraités et les dévots qui fredonnaient les mélodies en même temps que les artistes, mais qui ne manifestaient ni admiration ni émotion et n'applaudissaient pas quand la dernière note était émise, quittant aussitôt la salle, sans un regard pour les somptueuses figures qui, sur les planches redevenues triviales, étreignaient des bouquets et saluaient, et il m'assura que pourtant l'opéra du Guangdong était ici la musique populaire par excellence, une musique que la population savourait nuit et jour, disant Il suffit de marcher cinq minutes dans les vieux quartiers pour s'en

convaincre, et disant encore Soudain les flots de canto-pop se tarissent, les sonorités anglo-américaines paraissent incongrues, et ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre, puis il m'invita à aimer ce qui venait de la maison voisine et qui me semblait assez peu aimable, je l'avoue, puis il me demanda mon avis sur les qualités de la cantatrice et, en réaction à ma réponse dilatoire, il tordit les lèvres et il haussa les épaules, puis il se tut.

Un peu plus tard encore, comme je revenais sur la question de la mort accidentelle de Gloria Vancouver en Corée, Breughel alla chercher une enveloppe dans un carton où j'avais déjà fouillé tout à l'heure, et ensuite, tandis que j'évacuais les humeurs saumâtres qui perlaient devant mes yeux, il me montra des brochures touristiques sur Séoul, puis une première photographie de Gloria Vancouver, tous documents que j'avais survolés lors de mon inspection et qui ne m'avaient pas paru mériter une attention particulière, et au verso du cliché il lut une légende écrite au crayon, disant Elle a été prise devant le palais Kyongbok, et, comme je ne distinguais plus rien dans la pénombre, j'allai manœuvrer l'interrupteur près de la porte et l'ampoule s'alluma, éclairant la pièce comme seuls soixante watts peuvent le faire, barbouillant de reflets sinistres cet espace dont l'ambiance jadis blanche, ou du moins blême, avait subi les outrages de l'humidité tropicale et des miasmes, avec son mobilier qui avait tout l'air d'un mobilier de logement d'urgence pendant une expulsion et qui croulait sous le chaos et sous les fausses ombres, puis je me rassis afin d'examiner ce qu'il voulait que j'examine, d'autres photos de Gloria Vancouver qu'à présent il me tendait, à chaque fois scrutant l'indication gribouillée au dos, puis annonçant le nom du site avec des exotismes phonétiques qui m'énervaient, disant tantôt Un après-midi au palais Toksu, tantôt Ce jour-là, nous étions allés visiter la forteresse de Namhansansong, tantôt Le marché de Chongryangri, un matin, ou encore raccourcissant son commentaire, le réduisant à une sonorité imprécatoire, Taenung, Pukansansong, Kumgoknung, ou Namdaemun,

Tongdaemun, et, comme j'avais posé sur le lit, devant moi, les portraits de la jeune femme, n'accordant d'importance ni aux paysages urbains, ni aux tombes, ni aux enchevêtrements de toits superbes et de murailles, et préférant interroger la physionomie ravagée de Gloria Vancouver, son sourire dont les tempêtes mentales avaient modifié le dessin, son regard où un lent cauchemar distillait de l'obscurité et des flammes, comme je ne prenais pas la parole, il dit De loin j'ai assisté à l'accident, c'était en fin de matinée, sur Chongno, sur l'avenue Chongno, puis il murmura Nous nous étions disputés, et il murmura encore Nous nous disputions à tout propos, puis Elle trouvait en permanence matière à se plaindre, à m'accuser, et il ajouta C'était terrifiant, et, sur un ton à peine audible, il répéta Pour moi, la vie s'était transformée en une déambulation sans intérêt et terrifiante, et il chuchota encore Je n'en pouvais plus, puis il dit, mais d'une voix moins altérée, à nouveau plus ferme, De loin j'ai vu un homme en blouse blanche lui cacher la tête avec une couverture, et il toussota et il dit Quand un médecin ensevelit ainsi quelqu'un en pleine rue, le diagnostic est sans ambiguïté, et il marqua une pause, puis il se leva et alla boire une tasse d'eau du robinet, puis il revint se voûter sur la chaise, disant Vous savez, Kotter, on se conduit parfois de façon bizarre, puis Je me trouvais à une certaine distance, cent mètres, deux cents mètres, souvent plus, car je ne me suis jamais rapproché de l'attroupement, je n'ai fait que tourner autour de l'immense carrefour où l'accident avait eu lieu, me figeant sur diverses bordures de trottoir pour observer la foule, l'ambulance, les policiers, restant planté près d'un kiosque à journaux, puis à côté d'un arbre, puis devant l'entrée d'un fast-food, et cette attitude, sur le moment, me semblait la seule possible, et il dit encore Je considérais tout cela avec une objectivité glaciale, je n'éprouvais aucun émoi, aucun trouble, et Vous savez, Kotter, chacun de nous héberge un monstre, il suffit d'une occasion comme celle-là pour s'en rendre compte, puis il se lança dans une description du choc et de la

trajectoire que Gloria, après s'être précipitée sous les roues, avait effectuée au-dessus de la camionnette, prononçant des phrases comme Je l'ai vue tourner en oblique, ou Elle est retombée sur l'asphalte debout, avec une souplesse d'acrobate, ou On avait l'impression qu'elle avait une chevelure soudain très longue et très brillante, et qu'elle balançait doucement cette crinière noire, d'une façon théâtrale, en se dissimulant à l'intérieur, avec le désir de ne plus ressembler qu'à une danseuse, ou Elle fit deux pas vers la gauche, elle vacillait mais elle semblait indemne, puis elle se coucha sans heurt, sous ses cheveux, tandis que la camionnette finissait de freiner, et ensuite il haleta durant une minute, laissant les gouttes de sueur couler partout sur ses joues, puis il se réintroduisit dans son récit sans que j'aie eu besoin de le brusquer, recommençant à en remuer et à en pétrir obstinément les éléments de base.

Dans la ruelle, le crépuscule avait fait place à la nuit, et le vent soufflait de plus en plus fort. Des graviers sans cesse étaient projetés contre la porte, des particules de terre. Les piles de journaux palpitaient, sous la table, près du lit. Je sentais des haleines chaudes autour de mes jambes. Je transpirais, j'avais faim, le décalage horaire me faisait osciller l'esprit. Breughel parlait.

Il leva les yeux vers les champignons qui veloutaient le plafond, et tout d'abord il dit Inutile de reconstituer devant vous, Kotter, la discussion imbécile que nous avons eue ce matin-là, elle contenait la même dose d'abjection et de délire que les précédentes, et ensuite il dit Bref, Gloria était sortie de la chambre sans emporter la moindre pièce d'identité, puis il se mit à raisonner à voix haute sur ce que la police de Séoul avait pu tenter pour identifier l'étrangère, disant Le patron du yogwan où nous avons une chambre ne s'était pas intéressé à notre état civil, il nous prenait pour deux Anglais, et ajoutant L'unique document qui conservait une trace de son passage était la fiche de débarquement à l'aéroport, un bout de papier perdu dans une masse immense, puis disant Mince piste

pour les inspecteurs, et aussitôt se corrigeant, D'ailleurs, la police n'allait pas détacher ses meilleures équipes pour éclaircir les tenants et les aboutissants d'un accident de la circulation, ce n'était tout de même pas une affaire criminelle, et, comme je ne l'interrompais pas, il continua à spéculer sur ce thème, puis il revint à la scène de rue et il dit J'étais paralysé, puis J'ai vu la couverture envelopper totalement Gloria, et mon premier réflexe a été de penser que cette mort était ma délivrance, une chance à saisir, en tout cas, et ensuite j'ai eu honte, puis il resta plusieurs secondes sans parler ni respirer, puis il dit Vous ne savez pas, Kotter, ce que c'est que partager le quotidien d'une psychotique, à quel enfer cela ressemble, puis il dit Il n'y a pas de beauté surréaliste dans la folie, puis À chaque instant, elle maquillait son angoisse sous des colères teigneuses, à propos de tout, puis il répéta Des colères teigneuses, un état constant de souffrance irrationnelle, puis il murmura L'égoïsme dévoreur des fous, et il dit encore Elle tentait de m'entraîner dans ses abîmes illogiques, elle voulait en permanence me convaincre et, de me voir résister, la rage la prenait, puis il soupira et il dit Vous ne pouvez pas comprendre, Kotter, ce que, puis il dit Quand jour après jour on résiste, pendant des mois, des années, alors que, de surcroît, on vit traqué et dans des vérités distordues, puis il dit Vous êtes souterrainement rongé par une peur sans repos, vous savez que n'importe quoi de laid et de stupide peut se produire, et il se tassa sur lui-même et il chuchota Le lendemain est incertain, l'heure suivante est incertaine, puis il se tut, tandis que le vent sifflait et sifflait derrière la porte, puis il dit Et la haine, Kotter, la haine qui s'accumule, ces espérances criminelles qui grossissent et qui vous hantent, et je comptai neuf secondes de silence, et après un sursaut morne il ajouta Enfin, il fallait que quelqu'un reste à côté d'elle pour l'empêcher de lacérer trop irrémédiablement l'épiderme du monde où elle s'était réfugiée, et pour la protéger contre ce qui pouvait venir du Paradis, et il dit encore Coûte que coûte je devais continuer à l'aider, mais sa voix se

fêlait de plus en plus et il se racla la gorge et il ajouta Il n'y avait plus entre nous ni poésie ni amour, Kotter, seulement cela, ce sentiment pénible de devoir.

Breughel avait fermé les yeux. Je l'avais délié tout à l'heure pour qu'il aille uriner, et, après cet épisode, je ne lui avais pas reficelé les jambes ou le cou aux montants de la chaise. Il s'était résigné à ma présence. Je le dominais physiquement et il savait que toute tentative de résistance ou de fuite serait suivie de représailles. Il se tenait presque immobile, à portée de gifle. De temps en temps, je lui brandissais sous le nez mon faux M. 39 Smith & Wesson et je le frappais sous les pommettes avec la crosse, mais, le plus souvent, il parlait spontanément. J'avais entouré de journaux et mis dans une de mes poches de veste, la gauche, je crois, le pistolet que j'avais déniché entre le matelas et le sommier. Je n'en voyais pas l'utilisation pour moi.

Chassées par le vent, les vieilles femmes de la venelle avaient quitté leurs seuils obscurs et elles s'étaient retirées dans une obscurité plus grande encore, dans leurs tanières où l'unique lampe allumée était celle qui rougeoyait derrière une statuette, au-dessus d'une offrande humble autant que pingre, une tranche d'orange, un ravioli, un biscuit, et, désormais à l'abri, elles poursuivaient leur rumination en écoutant *Rêve au royaume des fourmis* ou *Sei Long visite sa mère*, ou *Lam Chong s'enfuit dans la nuit*. Un nouvel extrait d'opéra du Guangdong retentissait, en effet, agencé autour d'un monologue masculin, plaintif, monotone et opaque. Les bruits du vent le dénaturaient, mais on l'entendait.

Breughel respirait encore. Il avait les yeux fermés et ses paupières frissonnaient sans discontinuer.

Je me mis à observer les traits exténués de Breughel et je leur superposai ceux de la femme malade dont les photographies étaient alignées devant moi, sur le lit, comme les cartes d'un jeu de patience, m'ingéniant à ressusciter mentalement le couple Breughel-Vancouver,

m'appliquant à faire défiler les images les plus vraisemblables de cette union, éclairant ces deux êtres à la lumière de ce que Breughel m'avait confié et voyant malgré tout là-dedans de la poésie et de l'amour, puis Breughel ouvrit les yeux et il dit J'ai agi comme un tueur, comme je suppose que les tueurs agissent, avec leur âme sale que rien ne dérange, puis il dit Je suis retourné dans le yogwan où nous avons une chambre, j'ai regroupé ses affaires dans mon sac, puis je suis parti, et ensuite il dit Une fois installé dans une autre chambre, dans un autre quartier, j'ai détruit son passeport, ses papiers, son billet d'avion, puis il spécula de nouveau sur les programmes informatiques de la police des frontières, s'égarant dans son raisonnement et n'aboutissant à aucune conclusion, puis il revint à son récit et il dit Le lendemain, je me suis rendu de bonne heure à l'aéroport, puis il frotta sur le devant de son tee-shirt ses paumes que l'anxiété humidifiait, et, après avoir évité mon regard, il dit Le cœur livide, j'ai accompli les formalités d'embarquement, à chaque instant craignant qu'on aille m'interroger sur la raison pour laquelle Gloria ne se présentait pas avec moi à l'enregistrement, mais, comme nous avons des billets établis séparément, personne, cela va de soi, ne songeait à associer nos noms, puis il resta un moment hébété sous l'influence de ce souvenir, et, pendant ce moment, rien ne fut échangé entre nous, et j'en profitai pour cheminer le long d'une phase orchestrale de *Rêve au royaume des fourmis*, puis Breughel se ranima et il alla fourrager du côté de sa machine à écrire et, après avoir exploré plusieurs tas de feuilles, il me tendit une nouvelle photo de Gloria Vancouver, au dos de quoi je déchiffrai à mi-voix *Insadong, Chongno, larves*, et, comme d'un plissement de front j'exigeais une explication, fût-elle succincte, il commenta Insadong est un quartier, Chongno une avenue, c'est au centre de Séoul, à cinq cents mètres du yogwan où nous étions logés, et il ajouta Dans les rues on vend des chrysalides de vers à soie ébouillantées, mises à cuire ou à réchauffer dans une sauce brune, puis il dit La marchande en verse une

louche dans un verre jetable, puis il dit Gloria aimait ce genre de choses, non pas l'aliment en lui-même mais l'idée, l'expérience bizarre, et j'approuvai d'un air circonspect, tout en regardant cette ultime image de la jeune femme, un peu différente des autres en ce sens que l'on voyait dans le sourire de Gloria Vancouver, au-delà de son ordinaire détresse, une excitation gourmande, une puérile passion qui devait certainement posséder quelque rapport fugitif avec du bonheur, puis Breughel dit Pour ma part, j'apprécie peu d'avaler des animaux morts, puis il laissa s'écouler une demi-minute et il ajouta J'apprécie cela de moins en moins, et il insista, disant Quand je mange de la viande, je dois me contraindre à oublier ce qu'est la viande, puis il se racla le larynx et il me lança Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, Kotter, mais j'ai tendance à croire qu'un tueur ne doit guère se poser ce genre de problème, puis, comme je ne répondais pas, me contentant d'étaler, sur l'oreiller, sur les draps, les nombreuses photographies de Gloria Vancouver, et réfléchissant, retournant sous tous ses angles l'histoire de Séoul sans y déceler de faille ni d'incohérence, Breughel allongea une main vers le cliché intitulé *Insadong, Chongno, larves*, et il le reprit et l'examina sans émotion notable et, tandis que, derrière le mur, les violons à deux cordes et un battoir de bois accompagnaient le discours flexueux d'une chanteuse, sa plainte incompréhensible, il se tut, puis il dit Il y a dans les rues des marmites où cuisotent les chrysalides, et de ces récipients s'échappe un arôme qui ne peut se comparer à rien, et, comme je levais la tête en sa direction, il dit encore La saveur est fade, puis il dit De toute façon on sait dans quoi on mord, on sait précisément ce qu'on démantèle avec la langue, et on préfère penser que le goût rappelle la sciure plutôt que l'insecte, une sciure très finement salée, et nos regards de nouveau se rencontrèrent et il dit En revanche, l'odeur est forte, elle rôde autour des étals, sur le trottoir, c'est une odeur que je reconnaîtrais maintenant entre mille, et il ajouta Je l'ai encore dans les narines, puis il eut un spasme nerveux qu'il

contrôla et il dit Je la retrouve en moi à chaque fois que je pense à Séoul,
puis il se corrigea et il dit À chaque fois que je pense à la mort de Gloria
Vancouver à Séoul.

OceanofPDF.com

FICTION

I

Kotter referma la porte du réfrigérateur. Il paraissait déçu. L'appareil fonctionnait et il entravait avec un certain succès la putréfaction de quelques rogatons, mais, sur le plan des rafraîchissements, il n'offrait aucun choix. Deux cartons de lait de soja occupaient le compartiment réservé aux bouteilles. Toutefois, l'idée n'effleurait pas Kotter de goûter à un nectar qu'on avait obtenu en pressant des haricots ou leurs germes.

Et l'eau, est-ce que je peux, demanda-t-il.

Quoi, dit Breughel.

L'eau du robinet, dit Kotter. Est-ce qu'on peut la boire sans risquer de.

Il se rappelait sa documentation sur l'Asie du Sud-Est. En général, on pouvait, mais, par prudence, mieux valait se limiter à ingérer des eaux bouillies, distribuées dans les hôtels par les garçons d'étage.

Sans risquer quoi, fit Breughel.

Kotter désarticula un début de mot, puis il ouvrit le robinet et s'aspergea le visage. Il évitait d'absorber la moindre goutte et, afin de ne pas être contaminé par le virus de l'hépatite ou par une des nombreuses bactéries actives en zone tropicale humide, il cracha avec soin le filet tiédasse qui avait insidieusement forcé l'entrée de sa bouche.

Maintenant il se baissait pour explorer le placard. Le meuble soutenait l'évier et servait de porte-serviettes pour deux torchons à carreaux dans quoi Kotter s'essuya les mains. Les rayonnages n'avaient pas une apparence malpropre, mais ils exhalaient un fumet immonde. Une poignée de graines vénéneuses languissait près d'une canalisation, promettant tétanie et narcose aux ombres gourmandes, leur promettant des souffrances rose fuchsia, des convulsions rose tyrien, églantine.

Malgré le poison, toutefois, la vie s'organisait.

Une colonne de fourmis lilliputiennes progressait en direction de la bouteille de gaz.

Plus loin, sous le socle rouillé du réfrigérateur, une blatte éprise de culture physique faisait des ciseaux avec ses antennes.

Kotter, quant à lui, fouillait parmi les stocks.

Sur l'étagère il avait remarqué une provision malingre de boîtes, des quarts de litre contenant du thé au chrysanthème. Un chalumeau transparent était collé sur chaque ration jaunâtre.

Vous auriez pu les mettre au frais, au lieu de, dit Kotter.

Oh, le frais, vous savez, dit Breughel.

Le chalumeau étant biseauté, Kotter l'enfonça dans l'opercule du récipient, puis il pompa. Après quelques secondes, le bruit de l'aspiration fut plus fort. La boîte s'étiolait à vue d'œil. Déjà on traquait les ultimes centilitres, leur goût de papier et de paraffine baveuse.

Kotter, sans penser à rien, jouait avec les mouillures sonores du vide. Il éveillait ainsi en Breughel de très anodins souvenirs d'enfance, les consommations avec paille, des traces de diablo menthe sous un glaçon non totalement fondu. J'avais tout à coup en tête les vacances, l'été, le brouhaha d'une conversation entre grandes personnes. Certains adultes riaient avec nonchalance, d'autres regardaient étinceler les vagues et se taisaient. Les petits fabriquaient des bulles, échangeaient des discours de bulles, intraduisibles.

Kotter finit d'écraser la boîte qu'il tenait près de ses lèvres, puis il la jeta dans un sac de supermarché qui, sous la table de travail de Breughel, béait pour accueillir des déchets non périssables, ceux qu'on froisse, ceux que la vermine ne choisit pas pour pitance. Machinalement, sur la paroi colorée du sac, le tueur du Parti observa les caractères chinois qu'il ne savait pas lire. Une adresse était là, imprimée en deux langues. Une série de signes magnifiques, puis *OCEAN GARDEN, Peach Court, Taipa*.

La boîte de thé commença à se détordre, avec de furtifs craquements. Elle avait atterri sur une poche de plastique que maintenant Kotter considérait d'une façon impassible, bien que quelque chose de dangereux se fût animé sous les ténèbres de ses méninges, un raisonnement qui ne trouvait pas encore sa formulation consciente. De nouveau, le tueur survolait des caractères de toute beauté. Une écriture paysage, une caresse pour l'œil. Puis la traduction anglaise, *NEW CENTURY HOTEL, Cakeshop, Taipa*. Taipa.

Ah, dit-il.

Il tournait vers Breughel un air presque bonasse.

Or, derrière le masque, le cerveau venait de. Des associations venaient de naître.

Breughel était avachi sur la chaise. Il fixait un regard fourbu sur les photographies qui devant lui s'étaient, des vues de Séoul, d'Insadong, de Chongno qui sont, rappelons-le, une capitale, un quartier central, une avenue.

Ce que Breughel voyait et revivait intimement restait une énigme. Il paraissait englouti dans l'évocation d'un passé dont on ne pouvait deviner où il se situait, dans l'immédiateté ou dans la distance. La pellicule glacée du papier s'interposait entre Gloria Vancouver et lui, et à travers cette membrane de mort ils se regardaient, immobiles et rêveurs. Or on ne réussissait pas à définir s'ils étaient vraiment séparés l'un de l'autre ou s'ils se mouvaient à l'intérieur d'un même monde.

Le vent secouait la porte.

Dans la venelle du Tarrafeiro, quelqu'un avait éteint le poste après qu'il eut diffusé *La compagne au parfum enchanteur* ou *La lettre de l'hirondelle*.

La scène, à présent, se déroulait sans accompagnement musical, avec ses sonorités brutes.

Une poussière granuleuse crépitait contre le mur extérieur.

Une tôle, quelque part, imitait des raclements de tonnerre.

La chaleur n'avait pas reflué.

La boîte continuait à remettre en place sa cellulose malmenée, provoquant des éboulis et des sursauts, et comme Kotter, avec une curiosité instinctive de prédateur, allait voir si un rongeur n'était pas en train de s'agiter au sein de la paperasse, il aperçut un emballage de confiseries au gingembre, confectionnées dans la pâtisserie *TONG PAK CHONG, Taipa*.

Taipa. Autour de cela une hypothèse pouvait prendre corps.

Je me demande, dit Kotter.

Quoi ? demanda Breughel.

Rien, dit Kotter. Je pensais au vent.

II

Signal 1, une tempête tropicale erre en mer de Chine.

Signal 3, elle cingle vers le territoire.

Signal 8, elle est là. Le pont de Taipa est interdit à la circulation. L'île redevient île. Les rafales atteignent cent nœuds à l'heure. Les jonques se réfugient en troupes dans certains lieux illusoires du port où le vent semble moins féroce. Le ciel se déverse sur le monde et il hurle. La pluie parcourt la ville à l'horizontale. Plus rien ne s'écoule, les égouts débordent. Dans les quartiers anciens, l'eau ne cesse de monter, elle charrie au long des rues une lie tumultueuse où rampent des déchets gris et noirs. Le vent arrache des palissades, des enseignes. Les échafaudages en bambous se désagrègent.

Signal 9, signal 10, le centre du cyclone se situe à moins de cent milles marins du territoire. En haut de la vieille forteresse, des sirènes sont actionnées que nul n'entend au milieu du vacarme. La radio diffuse des émissions que galvanise le journalisme de guerre. Les autorités conseillent

de pousser des meubles lourds contre les fenêtres, contre les portes. Malgré tout, des fenêtres se pulvérisent, des portes éclatent.

III

Une vieille femme, devant le pont de débarquement IAO TAC, le numéro 23, écarte les chiffons sous lesquels elle a somnolé jusque-là. Elle se lève. Le vent l'incommode. Le vent maintenant souffle trop fort.

À pas délabrés, elle traverse la rue.

Les entrailles des containers mal fermés ou renversés commencent à s'éparpiller sous les arcades noires du port intérieur, rua das Lorchas, rua Visconde Paço de Arcos, rua do Almirante Sergio, rua da Ribeira do Patane. Les détritiques tourbillonnent à hauteur d'homme ou à hauteur de lampadaire, et ensuite ils pleuvent sur l'eau croupie des bassins, ils tambourinent sur les feuilles des laides plantes aquatiques qui prospèrent là, et sur les pontons, sur le toit des sampans, sur les barques.

Au-dessus du port intérieur, la lune a mis fin à ses brèves coquetteries. Dans les embrasures des nuages, elle soulignait à quelle vitesse échevelée se contorsionnaient les vapeurs, puis elle s'évanouissait, non sans jeux d'écharpe et de manches. Mais ensuite le ciel a goudronné toutes ses brèches.

La ville rêve bruyamment.

Le vent feule.

Dans les quartiers décrépits, il secoue les mille et mille volets de fer cadenassés, les cages qui saillent devant les appartements, les grilles en nombre incalculable qui protègent les foyers chinois contre les voleurs et les assassins, puis, sous les arcades, il tarabuste les rideaux métalliques qui s'opposent aux cambrioleurs, les pliures en accordéon, il les étrille avec férocité, puis il va siffler sur les planches et les plaques de tôle qui ont été

clouées devant les rez-de-chaussée inhabitables, devant les boutiques abandonnées, les magasins abandonnés qui puent la terre faisandée et le plâtre mort.

Une vilaine surface ondulée plane deux secondes au-dessus de la femme en guenilles, puis elle se cabre, puis elle termine sa dérive sur le capot d'un camion stationné en face du ponton de débarquement numéro 22 A, très près de la rue du Tarrafeiro. Le fracas est audible chez Breughel.

Sous les pilotis clapotent les eaux.

Les lumières du Casino flottant continuent à briller comme si de rien n'était.

Les lanternes tanguent à la proue des jonques.

Les enseignes dans tout le quartier s'agitent.

Dentista LEUNG YAN SO.

Farmacia chinesa IAN VO CHEONG KEI.

Restaurante MENG WA.

Artigos electricos VENG HENG.

Agencia Comercial SAN PUI KEI.

Garagem WONG KEI.

Dr. SUN SAI YING, médico.

Sur leurs gonds tremblent les portes pouilleuses.

Dans chaque anfractuosité, les démons rauquent de la sciure.

Un chant de désagrégation rudoie les formes humaines qui respirent et soufflent en faisant semblant de ne rien entendre.

Sur l'autre rive, la Chine populaire est très sombre.

La mendicante se courbe à contre-vent. Son pantalon claque sur ses jambes maigrissimes. Le tissu de sa veste sans col luit soudain étrangement sous un réverbère.

Puis elle disparaît.

C'est une femme millénaire qui marche. Elle va abriter son corps.

Elle possède un visage extraordinairement photogénique, le visage même de la terre, et, au coin de la rue du Tarrafeiro, devant l'Agence de porcs et volailles CHAU LEI, elle rote, puis elle disparaît.

IV

Quoi, le vent, demanda Breughel.

Vous croyez qu'on va avoir un typhon ? dit Kotter.

Je ne sais pas, dit Breughel. Peut-être seulement une tempête tropicale. Sévère ou non. Il existe toute une nomenclature pour.

Kotter se renfroigna. Il ne réfléchissait pas à des questions de vocabulaire météorologique.

Il y eut un silence.

Quand allez-vous m'exécuter ? demanda Breughel.

Kotter allait et venait dans la pièce. Il se baissait pour prendre des cahiers, des carnets, des liasses qu'il visitait en diagonale et qui parlaient toujours de la même chose, du décor sordide, des rumeurs de la nuit, de la chaleur, de l'opéra du Guangdong, des Chinoises inaccessibles, de la mort de Gloria, de la débâcle mentale de Gloria, et aussi de cette monacalité misérable de Breughel, de cette quête de la déchéance que Breughel accomplissait ici, étranger à tout, au lieu de retourner en Europe pour y mourir dans sa culture et dans sa langue. Un choix qui pouvait s'expliquer seulement par une tendance malade au mépris de soi et au meurtre de soi.

Ou par le fait que Breughel conservait des attaches à Macau, sentimentales et physiques.

Parmi les écrits qui captaient l'attention de Kotter, il y avait des listes de mots d'ordre dont ni l'origine ni les motifs ne.

CHRYSLIDES DU TROISIÈME SOMMEIL, REGROUPEZ-VOUS !

VIE SAUVE POUR TOI, SOLDAT, SI TU DÉNONCES UN
DÉSERTEUR !

POUR UN PIRATE SOUMIS À LA TORTURE, UN VILLAGE
VITRIFIÉ !

INCENDIAIRES DES LUNES SAFRANES, REGROUPEZ-
VOUS !

ENFANT DE LA HUITIÈME ARMÉE, PENDS-TOI AVEC TA
CEINTURE !

INCENDIAIRE DES LUNES SAFRANES, PENDS-TOI AVEC
TA CEINTURE !

Kotter, sans rien dire, parcourait ces ruines barbares de la
grandiloquence. La foi en l'avenir était parvenue là au dernier degré de sa
combustion suicidaire.

Qu'est-ce que c'est, cela, finit-il par demander.

Cela quoi, dit Breughel.

Chrysalides du neuvième rouleau, pirates des mers vif-argent, cita Kotter.

Il se reportait à une des listes qu'il tenait. Elles se ressemblaient toutes.
Elles étaient nombreuses.

Ah, oui, dit Breughel.

Qu'est-ce que c'est, dit Kotter.

Comme Breughel manœuvrait pour ne pas répondre, Kotter alla vers
lui et le frappa.

Ce fut le signal de départ d'une nouvelle rixe imprécise.

Puis Breughel reprit ses esprits. Il avait atterri entre le lit et la chaise, au
milieu des photographies de Gloria Vancouver qui avaient été dispersées
quand il s'était débattu, quand il avait paré les coups de Kotter et même, à
son habitude, tenté de neutraliser et de vaincre Kotter en plaçant une
prise de jiu-jitsu que sa mémoire lui avait suggérée, une torsion du
cubitus avec désossage final du coude. En réaction à cela, l'adversaire
s'était contenté de tiquer, puis il avait cogné.

Qu'est-ce que c'est, redemanda Kotter.

Des phrases de Gloria, des phrases comme. Comme parfois elle en prononçait, bégaya Breughel. J'ai brodé autour. J'ai essayé de les inclure dans des histoires.

Je vois, dit Kotter.

Si vous voulez en lire une, proposa Breughel en pointant l'index sur un carton.

Il restait replié au pied du lit, un peu tuméfié ou écorché ici et là, le souffle court.

Oh, moi, vous savez, la lecture, dit Kotter.

OceanofPDF.com

RÊVE

III

La nuit s'éternise. Mille vagabonds avachis marmonnent les prières et les plaintes du demi-sommeil. Ainsi les heures se succèdent. La gare maritime est engluée dans un monde d'où même la notion d'aube semble bannie. Les rêves fermentent collectivement et soudain, bien avant le matin, une hallucination prend corps, qui réveille la gueusaille et l'intranquillise.

Échappé d'une ménagerie des faubourgs, rendu furieux par la liberté, un éléphant s'est introduit dans la basse ville. Après avoir parcouru en soufflant les rues sombres, il a débouché sur l'esplanade du port et, aussitôt, il s'est élancé vers les barricades qui bloquent l'accès à la mer.

On ne tire pas sur un éléphant, mais, évaluant mal la nature de l'incident, impressionné, un petit soldat a lâché une rafale sur les tonnes de chair qui tentaient de forcer les obstacles. Maintenant le pachyderme titube le long des barrières. Il est en colère contre la souffrance imprévue et contre cette guirlande d'orchidées chaudes qui s'épanouissent dans son ventre.

Le charivari augmente. L'éléphant heurte des barils remplis de sable, il s'est emmêlé les pattes dans les grilles mobiles de protection. Il détricote plusieurs écheveaux de fil de fer, il progresse sur sept ou huit mètres. Puis il s'arrête. Un caporal galope jusqu'à sa hauteur, la bouche ruisselante de malédictions obscènes et de reproches, et, comme personne ne vient en renfort, il ravale sa hargne et il se replie vers la patrouille.

La bête énorme se dandine à la lisière des barbelés, juste devant le passage vers la rade qui, pour l'instant, reste fermé. Elle piétine, la trompe basse, sans répit reproduisant une amorce de déplacement frontal,

irrésistible mais coupé net, à quoi succède l'esquisse d'un mouvement de recul, aussitôt interrompu par un nouvel élan inaccompli vers l'avant.

C'est un balancement morose.

On danse ainsi quand on sait qu'on va mourir.

L'effervescence a gagné le dortoir de plein air. Dans l'obscurité éclatent des disputes. Sans établir de distinction entre les espèces, les poux une dernière fois changent de partenaire. Des fantômes massent leurs membres engourdis, et ensuite ils vont s'accroupir sur les tas d'ordures pour déféquer. Toi, petit frère, tu surmontes la torpeur de la malaria et tu te lèves. Il faut nier les courbatures. Il ne faut pas croire au vertige. Tu zigzagues entre les balises des cigarettes, dans cette population épaisse. Tu dois te reconstruire sans arrêt, car les frissons te détruisent. Tu veux voir l'éléphant, tu penses à l'éléphant, mais, au bout d'une minute, ton obsession.

Ton obsession te reprend. Les îles, fuir vers les îles, rejoindre Gloria. Être admis de l'autre côté du poste militaire.

Embarquer. Gloria.

Derrière les chevaux de frise, des soldats sont déjà regroupés, et certains revissent sur leur fusil la baïonnette qu'ils avaient ôtée pour la nuit, mais c'est l'éléphant qui modère les pulsions agressives des réfugiés et qui inquiète. À la lueur des torches, sans barrir, ne manifestant guère sa douleur, il agonise. Il est debout. La noirceur fauve écrase les taches qui parsèment le sol. Débris de verre, sable, plumes. Tu te rapproches, petit frère. Ciment, colonnes de fourmis, lézardes.

On ne discerne presque rien. On entend les muscles secoués par des spasmes. On imagine ce que, sous le cuir. Le flanc fronce contre les grilles. Dans les plaies gargouillent des sources visqueuses. Tu scrutes les tavelures et les poils de ces pattes qui miment la marche. Tu te rapproches encore. Sur ta sympathie naturelle pour la bête se dépose une sorte de malveillance acariâtre, car au fond tu as peur que la présence de

l'éléphant empêche les sentinelles d'ouvrir la chicane qui va tenir lieu de frontière. Tu interrogues l'œil nain qui se cache dans la tête géante et rien ne te répond, mais tu comprends que, derrière cette masse sans regard, l'obstination est en train de se dissoudre. Alors seulement ta compassion augmente. Par-delà les bouffées de mazout et d'eau salée qui viennent de la rade, tu respires l'anxiété de l'animal. Tu reçois en toi ses messages de sueur suppliante, l'haleine où la salive clapote contre la mort. Or, pareillement, petit frère, la fièvre te tient et te saccage, et cette coïncidence t'affole. Cette similitude. Tu ne voudrais pas que vos deux destins se. Des gouttes roulent sur ta poitrine, angoisse et maladie en un seul filet de glace.

Tu t'es mis à osciller d'un pied sur l'autre. Tu envisages ta fin devant les buissons d'épines, sous le déluge d'injures du caporal. Tu inventes des variantes stupides et répugnantes. Toutes les malchances peuvent survenir avec l'aube. Les gouttes roulent et roulent. Tu grelottes.

À ce moment, quelqu'un te touche le bras et te parle. On t'a pris pour un autre. On te demande un renseignement en un dialecte que pratiquaient les Occidentaux de ton bataillon. Tu feins de ne pas saisir un traître mot. Tu ne regardes pas ton interlocuteur. Tu te détournes. Tu t'efforces de dissimuler ta figure. L'homme est-il un ancien camarade de front ? A-t-il reconnu quelque chose de familier dans tes traits ? Et si, après trois secondes de confusion mentale, il allait se souvenir de toi et, rompant avec toute logique, maudissant la tragédie de vos deux existences, ameuter la police militaire, beugler ton nom, ton matricule, te dénoncer comme déserteur ?

Tu recules, tu réintègres le troupeau qui tourne sur l'esplanade. Les réfugiés marchent dans les ténèbres en attendant le jour. Les groupes se sont dissociés. Plus personne ne joue de la flûte. Plus personne ne s'assied ni ne s'allonge. Ton cœur est un tambour sans maître. Tu as l'impression d'avoir de justesse échappé à l'irréparable, d'extrême justesse.

Tu te maintiens une heure près des tas d'immondices, dans les va-et-vient nauséabonds. La lumière est très faible et, sur les murs souillés, tu lis avec difficulté les caractères de la propagande.

UNE JOURNÉE DE COMBAT = UN SIÈCLE DE PAIX
AMBRÉE !

UN AUTOMNE DE COMBAT = MILLE SIÈCLES DE PAIX
AMBRÉE !

DÉSERTEUR DU FRONT ORIENTAL, PENDS-TOI AVEC
TA CEINTURE !

IV

Et ensuite, l'empoignade recommence, le choc des os broyeurs contre les muscles, les coups de pied, ta hanche qui saigne, les blessés évanouis qui ne tombent pas. Les militaires viennent d'ouvrir le goulet par quoi doivent se faufiler un à un les candidats au départ. Et chacun pour soi exalte la violence, l'égoïsme. En rien tu ne te distingues des autres, petit frère. Tu avances, tu te fraies un chemin, et pas un de tes mouvements qui ne soit inspiré à parts égales par la bêtise et par la ruse meurtrières.

Et maintenant tu dois longer cette bête brûlante qui se meurt. Les soldats ont écarté trop chichement les chevaux de frise. La foule continue à craindre un délire subit du pachyderme, et elle se bat à la fois pour s'introduire dans l'entonnoir de la frontière et pour ne pas frôler de trop près le monstre qui halète à l'entrée de la chicane. La trompe parfois se ranime, elle élimine un ou deux voyageurs. Un homme te bouscule. Ton pantalon s'accroche, se déchire, tu tires sur le tissu, tu te dégages. Jambes fléchies, en déséquilibre, tu projettes l'homme dans les rouleaux de ronces, et voilà que tu sens contre toi la muraille chaude qui tremble et qui empeste. Tu te contorsionnes pour récupérer de la stabilité. Tu touches les bosses velues de l'immense crâne. L'oreille aussitôt se

convulse au-dessus de toi, une raie manta. Tu passes enfin. Un paravent de fer déjà te sépare de l'esplanade. Tu as rejoint la file qui progresse lentement vers le poste de contrôle. Tu es passé.

Des barbelés, une jeep, un camion. Huit soldats commandés par un lieutenant des Armées de la Louve. Tu n'as plus de souffle. Tu transpires et tu claques des dents.

Quand vient ton tour, tu tends ton faux livret militaire et ton faux visa du Commandement XII, et ton faux ordre de mission pour les îles. Une torche pétille contre ta joue. Il n'y a pas encore de faille dans la nuit. Tu es coincé dans la nasse de la chicane, et c'est maintenant que tout se décide. Deux soldats palpent tes guenilles, à la recherche d'une arme. La chaleur humide nous inonde tous. Le lieutenant transpire à grosses larmes. Le bas de son visage a été exposé à l'acide. Il soupèse ta vie, il examine les signatures, les textes. Il regarde ta photographie à la lumière. Ses doigts aussi ont brûlé. Toi, petit frère, tu es comme l'éléphant, tu as du mal à accepter l'éventualité de la mort avant l'irruption du jour. Tu as des grappes d'orchidées brunes devant l'esprit. Les soldats te fixent en silence. Dans le camion garé à vingt mètres, ils font monter les fraudeurs ou ceux qui essayaient de passer un couteau, un croc, un quelconque objet dangereux, et ils les assomment à coups de pelle. Le tas de corps atteint déjà des proportions qui te. Le lieutenant entrouvre le charbon de sa bouche et il te demande ta fonction dans la guerre. Tu réponds que tu es interprète. Il te demande pourquoi tu n'as pas de bagages. Tu declares qu'on t'a volé ton sac. L'air te manque. Le lieutenant te demande si la maladie qui t'étouffe est contagieuse. Tu nommes le paludisme. Ah, le paludisme, dit le lieutenant. Tes yeux voient sans couleur une flaque qui s'élargit sous le camion. De l'huile, peut-être. Le lieutenant esquisse un geste. Il te montre le bateau. Il te rend tes papiers. Il ne s'intéresse plus à toi. Les baïonnettes ne t'escortent pas jusqu'au camion. Sur le quai d'embarquement une ombre te précède, à une quinzaine de pas, aussi

terrifiée ou abrutie que toi. Tu croyais que. L'épreuve t'a paru interminable, mais, en réalité, elle n'a duré que quelques secondes.

Tu t'achemines vers la passerelle qui perce la falaise noire du cargo. Au bout du quai brillent une lanterne et quelques étoiles. Près d'un hangar stationne un autobus vide. Le paysage est immobile. Tes jambes flageolent. Tu te retournes. Derrière toi, les lumières de la frontière éclairent l'éléphant qui agonise. Véhicules et soldats restent dans l'ombre. Au-delà des rouleaux de barbelés, les réfugiés sont invisibles. On perçoit la rumeur continue de la foule, mais on ne voit pas les individus. Dans le camion, les resquilleurs meurent sans un cri.

Tu franchis la passerelle et, quand tu poses le pied sur l'entrepont, des mots d'ordre en kordve t'assaillent :

PETITES CHRYSALIDES, REGROUPEZ-VOUS !

SOLDATS, MATELOTS, AUCUNE ALLIANCE AVEC LES CIVILS !

SŒURS DU SEPTIÈME NAUFRAGE, REGROUPEZ-VOUS !

V

Le jour se lève, petit frère, et tu es appuyé au bastingage du pont supérieur. Tu as choisi de ne pas contempler la mer. Tu ne te trouves pas du côté où s'ouvre la rade. Tu n'examines pas les eaux grises, les bateaux de pêche immergés, sabordés sur instruction de la Capitainerie, les barques et les jonques mortes. Les flots frisent à petites vagues au-dessus des épaves. Ce n'est pas cela que tu regardes.

Penché sur tribord, tu domines la zone portuaire. L'accès aux quais est fermé depuis un quart d'heure. La protestation de la foule n'a pas abouti. La naissance de l'aube a été globalement douloureuse. Sur l'esplanade sont allongés pêle-mêle des vivants et des cadavres. Plusieurs reposent

entre les pattes de l'éléphant, dans la mare d'urine rougeâtre que l'animal a répandue au terme de son crépuscule. Maintenant le pachyderme a perdu de son énormité et de sa noblesse. Il ne frémit plus et il va pourrir. De ce côté-ci des barbelés, du bon côté, les resquilleurs exécutés ont disparu. Le camion puis l'autobus les ont emportés quelque part.

Les miraculés comme toi se taisent, autour de toi, par centaines. Chacun de vous est isolé dans ses haillons et ses pensées, petit frère, goûtant les sensations nouvelles de la délivrance : la rampe de fer sous les bras, le remords d'avoir survécu, la honte d'être.

Tu te penches. Une nouvelle escouade de la police militaire emprunte la passerelle. C'est l'ordre du Commandement XII qui régnera pendant la traversée. Tu n'as pas repéré jusque-là un seul matelot. Des soldats d'infanterie circulent sur le bateau et s'occupent de la manœuvre.

À l'idée de la traversée, ton esprit retrouve les thèmes qui lui sont chers. Gloria est là. Tu erres parmi les arbres et elle est là. Ses longs cheveux noirs touchent ton épaule, elle existe à côté de toi, tu lui saisis la main, le poignet, elle se dégage, elle te parle. Elle a une voix épuisée par l'absence. Ses lèvres remuent. Elle énonce quelque chose à propos des branches basses. La plage scintille derrière les feuilles. De nouveau, sa chevelure t'effleure. C'est une caresse très précise et très belle.

Il y a déjà longtemps que les moteurs se sont mis en marche. Sans secousse le cargo se détache du quai. Deux soldats ramènent sur l'avant la moitié articulée de la passerelle. Sous toi s'évase un triangle d'eau cendreuse. Le bourdon des hélices vibre le long de tes os. La vibration s'amplifie. Le tracé des visages perd sa netteté. Les contours se détrempent.

À cet instant, un regard poignarde ta nuque, et tu te retournes, et tu aperçois, prostré sur le caillebotis du pont et feignant de ne pas t'observer, l'homme qui t'avait interpellé cette nuit dans la foule. Il porte une casquette noire et des nippes luisantes de cambouis. On dirait un ouvrier

des arsenaux. Maintenant, tu le reconnais. C'est un évadé, comme toi, un renégat du VI^e bataillon des Armées régulières, un déserteur, et tu pourrais appeler la garde et le désigner à la garde, et crier et crier son nom qui te revient soudain, Machado.

Le mouvement des hélices s'inverse, le bâtiment trépide avec un bruit de tôle. Tu es à cinq pas de cet homme, de ce Machado du VI^e bataillon. Et tu trembles.

VI

Soldat, l'armée t'offre sa miséricorde si tu.

La vie sauve pour toi si tu livres un.

Et ce qui suit, petit frère. L'ignominie qui suit. La police militaire traînant sur les escaliers de l'entrepont deux démons qui s'invectivent malgré les coups de botte qui leur défoncent la bouche, deux mugisseurs, chacun prétendant avoir hurlé le premier pour dénoncer l'autre. Tu l'éclabousses de glaires sanguinolentes et tu te souviens de Machado, ton camarade de combat, un guerrier dur, efficace, taciturne. Vous vous êtes souvent retrouvés à peu de distance, dans des situations comparables, harnachés de façon égale pour l'assaut. Tu le revois grattant, sur son uniforme, le goudron d'une bombe visqueuse, puis gémissant sous son masque avant de repartir au milieu des braises. Et voilà que vous écumez face à face, battus et battus par les soldats. Pour un témoin non prévenu, il est impossible de désigner celui qui a trahi l'autre, lequel des deux rejoindra le front et lequel sera supplicié avec des jeux monstrueux, dans la lenteur, avant d'être jeté aux orques.

Il est difficile de déterminer cela, mais tu le sais d'instinct, petit frère. C'est toi qui.

Les machines ahanent dans les profondeurs.

Machado a disparu.

La terre n'est plus qu'une idée abstraite. Un îlot aride, une dernière poignée de jonques déchirées, puis quelques mouettes qui font demi-tour, puis rien.

Tu vas et viens sur le bateau, espérant éviter Machado, avec en toi des hallucinations qu'aggravent de hideux calculs. Tu passes et tu repasses du pont supérieur aux entreponts, croisant souvent la police militaire. La veulerie gémit sous tes ongles.

Il n'y a pas une femme à bord. La population de la guerre est animale ou humaine, mais elle ne compte plus que des ruines masculines, d'anciens tueurs, d'anciens nettoyeurs de tranchées, des scélérats en uniforme et des traîtres.

VII

Quand le cargo s'immobilise tout à fait, quand le deuxième pont se remplit de clameurs, tu es appuyé contre la rambarde, à l'ombre d'une chaloupe, et tu regardes le sillage, les marbrures qui dans la mer grise ne cicatrisent pas. Tes mains raclent sur les écailles de rouille incluses dans la dernière couche blanche. Tu essaies de lire les cris, les échos. Une agitation anormale révulse les entrailles du navire. Tu ne bouges pas. Tu ne vas pas te renseigner. Tu sais que tu occupes un espace stratégique, à cause de l'air libre, de l'embarcation.

Moins d'une minute plus tard, l'arrière se peuple. Une masse hétéroclite reflue vers toi depuis les coursives. Visages et turbans défaits, regards qui se heurtent par hasard et se détournent, impuissants à nouer une communication. Personne ne parle. Aucun militaire n'est visible. Autour de toi montent les effluves de la terreur. Quand le cauchemar marine en nous, il acidule les viandes et leurs glandes.

Tu défends ta place et tu baisses les yeux le long de la coque. Une échelle verticale file en direction de l'hélice. Les derniers barreaux sont léchés par l'eau très calme. Le soleil ne scintille nulle part. Le temps est

chaud et couvert. Au flanc des vagues minuscules ne ruisselle aucune écume. S'il fallait abandonner le navire, l'échelle ne serait pas d'une utilité décisive. Tu examines le canot pétrifié dans le ciel en face de toi, hors d'atteinte, suspendu par des câbles et des arcs-boutants que les marins dénomment bossoirs. La bâche de protection rend la barque peu accueillante, pour l'instant, mais une dizaine de personnes pourraient s'y installer en cas de naufrage. Un système démultiplicateur commande la descente jusqu'au niveau de la mer. Il y a deux palans, un par bossoir.

Les portes continuent à dégorger une cohue sans langage, des hères exténués dont le futur et l'aspect n'ont plus de sens. Ils gardent pour eux leurs réflexions et ils se contentent de surgir avec une physionomie où toute transparence a été rabotée, cireuse. Pour savoir jusqu'à quel point la laideur du présent les affecte, il faudrait être un expert de l'âme. On palpe les ondes qui disloquent les pensées derrière le masque, on renifle les odeurs de corps en débâcle, mais, sur les visages, rien ne transparait. Il faudrait savoir plonger au-delà des pupilles, et c'est une vieille science intuitive que tu as oubliée, petit frère, que tu as perdue en vagabondant sur les chemins du meurtre de masse.

La pesée s'accroît contre ta hanche blessée. Tu te campes de trois quarts, comme quand tu te servais d'un lance-flammes. Tu questionnes quelques regards. Tu les analyses avec une gaucherie vorace. Dans l'encre des iris tu crois capter parfois un soulagement masochiste, des certitudes concernant la fin du voyage, puis la communication se brouille. Tu n'as plus la finesse que.

Mais ensuite tu croises les yeux de Machado, qui ont été braqués sur toi depuis plusieurs secondes. Ton compagnon de carnage s'est extrait de la courbure et il te regarde. En voilà un dont tu comprends sans peine les sentiments intimes, car tu lui prêtes toutes les boues conscientes et inconscientes qui te gouvernent. Et tu te persuades que tu entends, sous

son crâne, bredouiller cette fange. Miséricorde pour toi, déserteur. À condition que. L'armée t'offre. Amnistie pour toi.

Vos yeux soudés ne tiennent aucun compte de la bousculade, ils se tourmentent et ils se mesurent. Maintenant vous vous contemplez comme des amants longtemps séparés, avec entre vous d'anciennes complicités qui n'arrivent pas à renaître. Les figures décharnées rauquent autour de vous, on entend des os qui plient, les poumons se désemplissent avec des râles, mais rien ne rompt cette passerelle de difficile silence qui vous rassemble, et sur quoi aucun des deux ne s'engage.

Machado est le premier à ouvrir la bouche. Il hurle dans le charabia du VI^e bataillon, un idiome que vous savez être les seuls à. Il t'informe. Les militaires ont conclu une alliance avec les chrysalides. Ces fils de pute de militaires. Plusieurs chrysalides sont montées à bord, grosses comme des orques, indestructibles.

Une rafale d'arme automatique retentit à l'avant. Les esprits se couvrent d'une buée nerveuse. Les respirations se tendent. Ici, sur la poupe, on ne voit rien. On est réduit à deviner. Une deuxième rafale éclate, beaucoup plus longue, puis les échos se diversifient. La crécelle d'une crémaillère, des tirs de revolver. Quelque chose explose, une grenade. Des chaussures de soldats courent sur une surface métallique. La clameur de la foule croît, décroît, accompagnée d'un cliquetis de chaînes. Les militaires quittent le navire. Puis le bruit d'un moteur s'éloigne sur la mer.

Une forte bouffée de carburant envahit brusquement l'univers.

Machado reprend. Ces fils de pute ont livré le navire aux chrysalides. Ils ont mis à l'eau une chaloupe à moteur. Les chrysalides ont déjà barricadé le deuxième pont. Elles renversent des barils d'essence dans les escaliers.

Tu jettes un coup d'œil sur la barque.

Oui, confirme Machado. C'est notre seule chance de.

Machado progresse vers toi. Derrière lui, sur une manche à air, tu remarques une affiche qui n'a pas eu le temps de jaunir. Tu identifies les caractères un à un et tu les traduis.

Idée d'horizontalité. Montagnes.

Cercle. Encerclement. Ville fortifiée.

Trois bateaux. Incendie. Océan profond.

POUR UNE CITADELLE ASSIÉGÉE SUR LES HAUTS
PLATEAUX, TROIS CARGOS FLAMBENT EN HAUTE MER !

VIII

C'est pour toi que. Sans toi je ne.

Elle n'écoute pas quand tu lui parles, petit frère. Vous êtes assis côte à côte sur les galets. Tu montres à Gloria la lune qui se lève au-delà des flots. L'horizon brasille. Gloria a toujours eu de mystérieuses distractions, des attitudes de refus, comme si elle souffrait d'autisme. Dans les ténèbres, elle joue avec une poignée de sable. Elle ne regarde pas la lune. Elle ne te répond pas.

Elle existe, elle n'existe pas. Et c'est pour elle, uniquement pour elle que.

IX

Mais à portée de voix nulle bien-aimée ne se dessine, petit frère. Seul Machado est là, fendant le magma des gueux entassés, et il se rapproche, t'indiquant les deux points où se cristallise votre devenir : sur le pont avant, à une soixantaine de mètres, la fumée qui gronde, ourlée

d'étincelles et de rubans, et, vers le sud, une vague balafre de mercure qui grisaille sur la mer et qui signale la direction des îles.

Et ensuite. Ensuite, vous êtes des soldats.

Vous devez vous emparer de la barque. Vous rendre maîtres de la barque avant que. Déjà un homme essaie de grimper sur le bossoir que tu surveilles. Un énergumène s'accroche à lui en vociférant. Ils s'empoignent et, presque aussitôt, ensemble, ils tombent à la mer. Leur exemple provoque une ruée panique. Une grappe de corps s'allonge vers les arcs-boutants. Machado t'appelle au-dessus du chaos.

Vétérans !

Et déjà, petit frère, sans gêne aucune, sans une étincelle de réticence, tu brailles à l'unisson, comme pendant un assaut ou le saccage d'une ville. Tu entrelaces à la sienne la fauverie de ton cri.

Vétérans du VI^e bataillon !

VÉTÉRANS DU SIXIÈME BATAILLON, REGROUPEZ-VOUS !

Machado rejoint le bossoir de droite. Comme elle vous empêche d'atteindre votre objectif, la foule est votre ennemi. Tout ce qui fait obstacle ou tout ce qui vous précède, vous l'annulez. Vous agissez en professionnels, avec des techniques sales et foudroyantes, à l'intérieur même des piètres parades qu'on vous oppose. Les coups n'ont pas le temps de vous meurtrir. Tes mains ont oublié la fièvre qui les affaiblissaient cette nuit, ce matin. Tu ne laisses à personne la possibilité de s'occuper de ton destin. Tu désassembles des bouches, des cartilages, tu brises des clavicules. Machado s'est muni d'une manivelle. Tu le vois virevolter dans une humidité rougeâtre. Les cramponnés aux bossoirs lâchent les bossoirs. Tous deux, vous accomplissez une fois de plus cette danse de la mort pour laquelle vous avez été formés et qui est l'unique raison de votre séjour ici-bas, parmi les animaux et les hommes.

L'opération a creusé un lieu provisoirement sûr. Vous pouvez escalader les arcs-boutants et vous promener en équilibre au-dessus de la mer sans risquer d'être crochetés ou étreints par des gêneurs. Tu quittes l'appui du bastingage sur quoi tu avais encore une jambe, tu opères un rétablissement sur le canot. L'embarcation se lamente et se balance, et, tandis que tu arraches la bâche pour la précipiter en contrebas, tu ressens une douleur terrible à la hanche. L'exaltation que procure la victoire dure une courte seconde, puis s'éteint.

Tu es accroupi sur le fond de la barque, gluant de sang, à côté de Machado qui secoue la moufle supérieure d'un des palans et qui jure, car le mécanisme est bloqué par un cran de sécurité situé à la base des bossoirs. Il faudrait que, sur le pont, quelqu'un desserre deux écrous à ailettes. Vous oscillez à la verticale de l'eau, séparés de la multitude par un intervalle risible. L'espace que vous aviez façonné pour votre propre usage a été reconquis par des formes hystériques. La confusion est trop grande pour que vous retourniez là afin de défaire vous-mêmes les écrous.

Mutilé par votre présence, l'espoir de prendre place dans la barque n'excite plus personne. Un homme enjambe la rambarde et commence à descendre le long de l'échelle. D'autres l'imitent. Une rixe débute. Chacun désire s'engager sur les échelons avant que le feu ne gagne. Épuisé, claquant des dents, tu suis l'évolution de la bagarre. Des maladroits dégringolent sur toute la hauteur du navire et s'assomment contre les vagues. Ils nageotent un peu dans les vestiges du sillage, puis ils coulent à pic.

Sur le cargo, l'incendie fait rage. La moitié antérieure du bateau croule sous un nuage gras, gigantesque, qui chatoie sans cesse et se tord. Par les manchons d'aération jaillissent des flammes de plus en plus larges. Dans quelques minutes, tout s'embrasera. La fumée empeste. Les yeux pleurent. La chaleur crépite. Elle se rapproche.

Machado est en train de beugler des instructions d'une voix enrouée mais implacable. Il explique que la barque doit d'abord être descendue avant de charger des passagers. Il promet l'embarquement à tous. Il ne brandit pas la manivelle, il l'a couchée le long de sa jambe. Il a un genou sur le plancher de la barque et il harangue la foule avec intelligence, en mélangeant les dialectes du Front oriental et ceux du Sud-Est. Il ne menace pas. Il demande qu'on dévisse l'écrou sur chacun des arcs-boutants et il jure que ceux qui feront cela seront hissés immédiatement dans la barque.

Personne ne paraît comprendre son discours.

Alors tu t'égosilles à ton tour, petit frère, mettant à profit tes connaissances de traducteur. Tu répètes ce qu'a dit Machado, tu le répètes plusieurs fois, en variant ton intonation. Et tu gesticules et gesticules, petit frère, exaspéré par la mauvaise volonté de ces misérables qui, sur le pont, pourraient débloquent pour toi le mécanisme de descente.

Mais qui ne le débloquent pas.

MONOLOGUE

Le vent projetait avec force des morceaux de nuit contre la porte. L'ampoule se balançait. Breughel avait tamponné les quelques gouttes de sang qui perlaient sur ses écorchures. Il s'était réinstallé sur la chaise. Au lieu d'agir, je perdais mon énergie à feuilleter des récits de rêves et à raisonner sur des éléments inconsistants, sur des emballages de pâtisseries achetées à Taipa, au New Century Hotel de Taipa, sans rien construire qui fût cohérent, et je m'obstinais à observer les attitudes de cet homme, avec l'idée que peut-être il jouait une comédie dont je distinguais mal les contours, ou que peut-être, au contraire, il avait renoncé à m'affronter et avouait sans cesse la vérité, n'accordant plus de valeur ni à l'existence ni au mensonge, cherchant le néant et considérant que j'étais l'instrument idéal de ce néant. Il avait ramassé les photographies de Gloria et il les avait remises dans l'enveloppe puis dans la boîte à chaussures d'où il les avait retirées tout à l'heure. Autour de nous vaguaient des odeurs d'huile de sésame et de gaz butane, puis une bourrasque distribua le contenu d'une poubelle sur toute la longueur de la venelle. Les pestilences se ruèrent dans la pièce. J'étouffais, je continuais d'étouffer sous cette lampe qui combattait l'ombre avec une couardise exécration. À cause de l'heure, ou peut-être parce que la baisse de la pression atmosphérique déréglait leur instinct de prudence, des cafards se dandinaient entre les cartons en dédaignant les passages noirs. Je les voyais aller avec satisfaction au bas des choses, sans connaître ni sentiment d'échec ni peur de l'avenir. Au bout du chemin se rencontrerait toujours un motif de bienheureuse immobilité, un peu de nourriture ou un peu de mort. Je me mis à envier le bonheur des cafards. J'avais l'estomac creux. La fatigue du voyage s'était atténuée en fin de matinée, mais elle se répandait de nouveau dans mon organisme et elle me terrassait l'esprit. Breughel ne paraissait pas

affecté outre mesure par la sauvagerie de notre dernier échange. Il alla uriner, puis il revint. C'était un être sombre. Il différait beaucoup des portraits que le Parti avait collectés pour le dossier qui lui était consacré. Le ressac de toutes ces années avait râpé la pellicule de politesse patiente derrière quoi il cachait, en Europe, sa figure. Le vieillissement avait raboté et durci sa physionomie, lui rapprochant et lui creusant les yeux et lui donnant, au fond, un aspect légèrement idiot, une face certes volontaire mais innocente, sans subtilité, qui ne coïncidait pas avec son profil psychologique, tel que le Parti avait pu le définir autrefois en observant sa personnalité réelle et en grattant sous la surface de ses livres. Le Parti s'était intéressé à lui et la raison n'en était ni l'idiotie ni l'innocence. On avait maintenant sous la lampe un intellectuel renfrogné, déguisé en gueux à l'ancrage, déguisé en mourant teigneux, et tout à coup je découvris que, dans les conditions de l'exil, il avait dû évoluer intérieurement jusqu'à devenir semblable à ses personnages. Je n'avais malheureusement pas eu le temps ni le courage de lire ses romans avant de venir. Breughel toussota. Il attendait. Il m'avait déjà demandé deux fois si j'allais l'exécuter avant l'aube. Je ne répondais pas. Mon cerveau tournait à bas régime, sans produire de conclusions. L'ampoule oscillait à chaque coup de vent. J'aurais aimé m'asseoir et manger un repas quelconque, puis aller m'effondrer sur des draps propres, dans une chambre avec air conditionné, à l'hôtel Peninsula ou ailleurs. Une pensée anémique palpitait sous mon crâne. En prévision de ma venue, Breughel avait noirci des centaines de pages, plus, même, soupesant peut-être chaque mot avec l'espoir de me voir dévier de phrase en phrase jusqu'à la fusion totale avec l'obscur. Or, j'avais boudé les incursions sur ce territoire dont je pressentais qu'il m'aurait été défavorable. J'avais peu lu, ou en diagonale, sans me laisser envoûter. Si un plan avait été tracé par Breughel à partir de là, à partir des textes que je devais lire, ce plan avait échoué. Breughel avait encaissé sa déception comme il encaissait les

gifles. Il ruminait, il respirait avec maussaderie, sans doute regrettant que le sort lui eût envoyé un tueur insensible à sa prose, indifférent à la littérature, à l'écrit, mais il ne geignait pas et, s'il geignait, ce n'était pas comme quelqu'un que la défaite écrase. La sueur coulait sur ses paupières. Nous n'échangions aucun regard. Dehors, le vent persistait à siffler sans accalmie. Malgré les murs, on sentait dans l'espace la voracité des courants, on la sentait sur la peau des joues, dans les cheveux, autour des chevilles. L'ampoule à l'extrémité de son fil vibrait et, parfois, elle se balançait. De temps en temps, Breughel examinait le filament à travers ses cils. Il avait tantôt un air de déficient mental, tantôt un air de subversif prêt à en découdre avec la terre entière. Je dois dire ici, et je ne le redirai pas, que j'éprouvais de la sympathie pour cet homme. Avant de le tuer, il me fallait encore comprendre pourquoi il n'était pas retourné en Europe après la mort de Gloria Vancouver, et pourquoi il continuait à vivre dans un taudis chinois, sans contact avec les Chinois, sans attaches avec la culture chinoise et sans joie. J'avais cela encore à éclaircir. J'avais sommeil. Je me raclai la gorge, puis je dis Ma mission n'a jamais consisté à vous supprimer, Breughel. Je mentais à voix basse, avec sobriété, afin qu'il me fasse confiance. Les chuintements du vent dans les trous d'aération rivalisaient avec mes chaînes de phonèmes hypocrites. J'ajoutai Vous savez, Breughel, le Paradis se fiche de vous comme de l'an quarante, vous avez toujours été quantité négligeable, et ensuite je dis C'est Machado et Gloria Vancouver que je devais, puis je me tus. Le moteur du réfrigérateur se déclencha dans mon dos et bourdonna. Les bruits de la ville étaient assourdis derrière les hululements asthmatiques de la venelle. On percevait une sirène de police sur le port, des claquements de carabine dans un poste de télévision, mais guère plus. Le vent dominait tout. J'étais en train de regrouper les affaires sensibles de Breughel, son passeport portugais, ses clés, l'argent liquide que j'avais trouvé dans l'après-midi, sa carte de retrait automatique de la Banco

Nacional Ultramarino, un carnet de chèques de la Hongkong & Shanghai Banking Corporation. Je fourrai tout cela dans mes poches. Breughel était à ma merci, désormais sans identité et sans ressources. Je pouvais le quitter pour quelques heures. Rien ne l'empêchait, bien sûr, de se barricader chez lui ou de se dissoudre dans Macau, mais si, comme j'en étais persuadé, il souhaitait survivre, il chercherait à récupérer ses papiers et à me revoir. Je devais lui laisser l'impression qu'il aurait la vie sauve. Je me tapotai la poitrine et les flancs et je dis, d'un air neutre, Je vous rendrai une partie de ce bazar demain, sous certaines conditions, évidemment, puis je lui annonçai que j'allais manger un morceau quelque part et me coucher. Il mâchonna une phrase mécontente et je dis Tout n'est pas réglé, Breughel, vous vous en doutez bien, et j'ajoutai Je reviendrai demain ou plus tard dans la nuit, ne vous éloignez pas de chez vous, et, comme je soupesais son pistolet déjà enveloppé dans une feuille de South China Morning Post, sachant que j'allais le jeter dans le container le plus proche, afin qu'il rejoigne les raclures de riz pâteux et les écailles de carpe et les légumes, il m'affirma que de nombreux petits restaurants étaient ouverts toute la nuit à proximité du Casino flottant et dans tout le quartier du port intérieur, sous les arcades ou ailleurs. Ensuite nous échangeâmes quelques opinions sur la nourriture cantonaise. Puis je l'incitai à ne pas quitter sa tanière et à somnoler de son mieux en attendant le matin et ma venue. L'ampoule de nouveau se balançait. Quelque chose grésilla dans la prise du réfrigérateur. Breughel se plaignit de ne plus avoir de clé. Il maugréait au sujet de la criminalité et des triades, parlant des voleurs et des hommes ruinés au baccara qui rôdaient dans les ruelles du vieux port, prêts à jouer du couteau pour se refaire. Il craignait soudain pour sa vie, et je dis C'est un risque à courir, Breughel, nous n'y pouvons rien. Puis je sortis.

FICTION

I

Pour rejoindre la rue du Tarrafeiro, Kotter chaloupa en direction des lumières qui brillaient à l'extrémité de la venelle. Ses semelles patinèrent sur des épluchures, par pur hasard évitant un rat et une flaque. Le parcours n'excédait pas vingt-cinq mètres. Un extrait de journal lui frôla l'oreille gauche. Le papier n'était pas plus fétide qu'autre chose. Il papillonna avec une vigueur méchante contre une façade et fut escamoté.

La porte de Breughel émit un grincement et alla gifler le mur. Le vent avait dû s'engouffrer dans la pièce. On entendit Breughel s'agiter, tandis que la porte grinçait de nouveau et se rabattait de nouveau contre le mur. Le tueur se retourna. À peine plus jaunâtres que l'obscurité, les reflets de l'ampoule agonisaient sur le seuil du taudis. Des débris de manuscrits voltigeaient au-dessus des ombres. Breughel avait repoussé une chaise et il se précipitait vers l'ouverture, mais il n'était pas encore visible.

Après toutes ces heures d'inquisition en vase clos, l'air extérieur semblait moins asphyxiant, moins poisseux, et, malgré ses odeurs de poubelle, la tiédeur avait quelque chose de revigorant et même d'agréable. Le vent soufflait fort, il charriait une grêle de miettes insalubres et il obligeait à marcher en courbant le dos, mais, pour l'instant, les véritables déchaînements tropicaux se faisaient attendre. La réalité ne correspondait guère à ce qu'on avait imaginé quand on écoutait les huées brisantes des ténèbres.

Breughel dompta le panneau de fer qui protégeait son antre contre les typhons et contre les joueurs ruinés, et, immobile, il se mit à suivre Kotter des yeux. Celui-ci atteignit la rue du Tarrafeiro et, sans un regard en arrière, il disparut.

Il dépassa l'angle de ciment sur quoi se terminait la ruelle, puis il glissa le pistolet dans un des bacs à ordures qui bâillaient sur le trottoir. Presque aussitôt, il fut devant un très petit restaurant.

La salle ressemblait à un garage. Les murs étaient nus, arrosés par la laque blême des néons. Dans une niche haut placée, une lampe rouge éclairait une statuette et des bâtons d'encens. Le menu du jour était scotché sur une vitre trempée de buée. Kotter ne se pétrifia pas pensivement devant cet ésotérique gribouillage. Il examina ce qui était exposé dans le garde-manger, des choux chinois, une hure de poisson piquée sur un crochet, des rognons de médiocres mammifères.

On voyait trois tables en formica. Sur chaque table étaient des rognures de poulet et quelques nouilles.

Kotter s'assit là, évitant de poser les coudes sur les os, dans un angle qui lui permettrait de surveiller l'embouchure de la venelle. Il voulait voir si Breughel sortait de ce trou noir.

Un gros homme, vêtu d'un short et d'un débardeur, chaussa ses sandales et vint donner un coup de chiffon en face de Kotter. Il prononça avec agressivité une phrase qui avait une relation avec le repas, ou peut-être avec l'heure tardive, ou avec Kotter. Le tueur se leva, il montra à côté de la plaque de cuisine un bocal qui contenait des écheveaux de vermicelle, puis il montra une assiette où, pyramidalement, s'empilaient des boulettes, et enfin il promena sa main sur une étagère et désigna une boîte de bière. L'homme lâcha une seconde bordée de vocables qui déplurent à Kotter, et ensuite il alla chercher dans le frigo trente-trois centilitres de Tsingtao bien mousseuse. Kotter s'était déjà réinstallé. Il continuait à espionner la rue du Tarrafeiro. C'était l'emplacement qui l'intéressait plutôt que la qualité du service.

Les gens allaient et venaient sous les enseignes, insoucieux de l'heure, n'attachant pas d'importance aux rafales. Kotter lisait les inscriptions

calligraphiées au krypton dans des lampes mauves, bleues, jaunes, puis il regardait les physionomies inviolables des passants.

Companhia de propaganda TONG NGAI.

Electricos U CHAN.

Mercearia HAU KEI.

VONG CHI KEI, Estabelecimento de comidas.

Dentista LO YAT LEUNG.

Il paraissait captivé par la combinaison luminescente des sonorités cantonaises et portugaises, et on le voyait admirer sans réciproque la beauté sévère des passants, mais, souterrainement, son cerveau travaillait sur les intuitions qui, durant la soirée, l'avaient visité comme des fantômes, sans jamais prendre substance ni lui parler d'une manière claire, non larvaire.

Lors de son duel avec Breughel, le cerveau de Kotter avait déçu, c'est le moins qu'on puisse dire. Engourdi sous la chaleur et le décalage horaire, il avait semblé capable seulement d'initiatives dilatoires. Or, voilà qu'il se réanimait. De façon imprévue, et alors que Kotter se croyait en train d'épeler *CHANG SIO WENG, Mestre de medicina chinesa*, il formula une série d'hypothèses très simples qui enfin donnaient une cohérence aux comportements de Breughel.

Breughel était resté à Macau, dans ce monde qui lui rappelait constamment son statut d'étranger, non parce qu'il se sentait bien en atmosphère exotique, mais parce qu'un élément essentiel l'empêchait de. Et son intérêt pour l'opéra du Guangdong ne pouvait suffire à justifier la prolongation de son séjour, pas plus que la dépression ayant suivi son soi-disant abandon du corps de Gloria Vancouver à la morgue de Séoul.

Quelque chose ou quelqu'un le retenait à Macau.

Quelqu'un. Une femme. Une femme qui ne venait jamais chez lui, mais qu'il continuait à. Sa fameuse amante psychotique. Toujours en vie,

très certainement. Un souvenir n'ensorcelle pas à un lieu de cette manière.

Et Taipa. Ce type se rendait souvent à Taipa. Une île sans grand attrait, les notes de Breughel et les guides pour routards le soulignaient. Terrains vagues, cimetière et asile de. Et il. Mais bien sûr. Gloria Vancouver vivait là-bas, elle était enfermée là-bas, dans la maison de fous.

Et, pour abuser l'envoyé du Paradis, du Parti, Breughel jouait une comédie neurasthénique, avec ses manuscrits et ses silences et sa nostalgie de la mort. Il avait élaboré un système théâtral. Chaque détail prouvait qu'il était l'unique survivant des trois renégats, abattu moralement et infime. Mais c'était afin d'attirer sur lui seul l'attention. Ainsi il espérait subir seul l'éventuel châtiment.

Breughel avait cette manière à lui de protéger Gloria Vancouver.

Kotter allait poursuivre ses spéculations lorsque le restaurateur s'approcha et posa sur la table une large assiettée de nouilles.

Au maniement des baguettes, le tueur n'était pas un virtuose, et il s'empêtra les doigts dans des gestes superflus. Les boulettes qui surmontaient le plat avaient une consistance élastique et une saveur de têtard. Malgré son appétit, Kotter n'engloutissait pas, donnant même l'impression de chipoter. La bière, en revanche, s'évanouit très vite. Il fit comprendre qu'il en désirait une autre.

Dans la petite salle ouverte au vent, deux policiers entrèrent et s'assirent pour aspirer de la soupe. Le gros homme en short les servit puis il retourna se vautrer sur sa chaise. Il accueillait ses clients habituels avec une intonation de toute évidence moins querelleuse que celle qu'il avait réservée à Kotter.

Au-dessus des policiers, un poste de télévision diffusait les images d'un combat au lance-roquettes. On se trouvait entre héros, à l'intérieur d'un hangar ou d'une usine. Personne ne regardait.

Kotter surveillait la rue.

Une vieillearde en pantalon passa, toute noire, coiffée d'un chapeau de bambou comme sur les illustrations des revues de géographie à grand tirage. Elle était cassée en deux sous sa palanche et elle trottinait en tournant le dos au port. Il y avait dans ses paniers une masse épineuse, des durians massifs, d'un vert un peu éteint.

À cet instant précis, Breughel sortit de la venelle. Il avait enfilé un blouson. Il fit un écart pour éviter la vieille femme et il huma l'air qui tourbillonnait derrière les fruits. Kotter s'était raidi. Breughel avançait avec lenteur. Il marchait sous le vent qui le dépeignait, dans le sillage des durians, et, pour ne pas tomber, il se raccrochait à des souvenirs.

II

À partir de mars, avril, les durians s'amoncellent sur les étals des marchands de fruits.

Gloria demandait au vendeur de fendre l'écorce à la machette. Elle aimait cette pulpe qui a une texture de dessert crémeux, comme une glace à la vanille en train de fondre sous une membrane jaune, jaune pâle, mais qui, pour la narine peu aventureuse, répand une odeur inélégante, repoussante, même, un cocktail d'excrément et d'ail, avec un zeste de carton humide et une giclée de butane.

Gloria me tendait une cuillère de cela. Dans ses yeux pétillait une joie puérile. C'était soudain une fillette espiègle. Je connaissais la saveur nonpareille de la chair du durian, telle que sur la langue elle mûrit, et je l'appréciais, pomme, kiwi, sucre un peu caramélisé, fleur tropicale, mais j'acceptais avec réserve le délice qu'elle présentait à mes lèvres, je feignais l'inquiétude répugnée, grimaçant, cherchant dans son regard à entretenir la lueur maintenant si rare d'un peu de ravissement, aimant voir le rire éclore pendant quelques secondes en elle, en son âme souffrante.

III

Breughel longea la gargote et son garde-manger et, d'abord, il n'aperçut que les deux jambes de Kotter et, à hauteur de tête, un rectangle de tripes suspendues, des nids de nouilles jaunes et beige clair, mais ensuite il vit les mains de Kotter et, plus loin, deux tenues policières et des genoux chinois qui émergeaient d'un short. Sur un tabouret proche du trottoir, Kotter avait posé sa veste. Il aurait été possible de s'en emparer par surprise, de compliquer l'histoire en y mêlant les forces de l'ordre, la loi.

Breughel fouilla du regard la nuit, le carrefour étroit dont le restaurant occupait un angle, puis les trente mètres de rue qui le séparaient du port, du boulevard et de la masse sans lumière du pont de débarquement numéro 23, le pont IAO TAC, et, ayant terminé cette exploration, il revint à la livre de tripes qui pendaient et il croisa les yeux de Kotter. Il fit un embryon résigné de salut. La désolation stagnait sur toute sa personne.

Il alla s'asseoir à la table de Kotter qui déjà remettait sa veste et transpirait.

Vous auriez pu mieux choisir, dit-il.

Comment savoir, dit Kotter.

Ils se tinrent une demi-minute muets l'un en face de l'autre, chacun sur la défensive, lorgnant à la fois la police et l'écran de télévision qui transmettait l'incendie final du hangar, avec l'envol en catastrophe d'un hélicoptère puis sa chute dans le brasier.

Où alliez-vous ? demanda Kotter.

Vers l'eau, dit Breughel.

IV

Breughel dit Vers l'eau et, par un tassement général du corps, il suggéra qu'il allait vers l'eau pour s'y jeter et non pour en contempler les remous, mais je n'avais plus la disposition d'esprit favorable, mes réserves de crédulité et de bienveillance s'étaient amoindries, et je haussai les épaules sans rien répliquer, au début, me contentant d'étudier la figure de Breughel, détaillant une fois encore ses orbites rapprochées, peu propices à l'expression de l'intelligence, et ses rides qui par endroits étaient beaucoup plus creuses qu'elles ne le sont d'habitude chez un quinquagénaire, puis le nez lourd, la bouche tuméfiée, les ecchymoses, les cheveux que la sueur et le vent avaient divisés en plumes grises, et notant, pour conclure, la présence d'une blessure ouverte près de l'oreille et de plusieurs écorchures sur le cou, puis je dis Ça va mal pour vous, Breughel, je ne crois plus à votre petit cirque, et je vis qu'il se méfiait et, après m'avoir demandé de quel cirque il s'agissait, il s'inclina vers l'avant pour m'entendre plus distinctement, car la télévision et les bourrasques couvraient les sons que fabriquait ma bouche. Toutefois je décidai de ne pas parler plus fort et même, au contraire, de réduire le volume de mon discours, et je dis J'ai failli être dupe, Breughel, et j'ajoutai qu'il avait superbement interprété son personnage, avec sa manière d'admettre la défaite à chaque étape intermédiaire du combat et avec sa fascination pour le sordide, pour une fin sordide, puis je chuchotai Mais, derrière le chagrin et la lassitude, derrière ce paravent, il y a les faits, Breughel. La vérité sur Gloria Vancouver. Breughel m'écoutait et, pour cacher le tremblement de ses mains, il les salit comme par inadvertance sur une souillure grasse de la table, puis il chercha un mouchoir et s'essuya. Il ne me quittait pas des yeux. Il évitait mes pupilles mais il regardait mes sourcils, mes lèvres, mes dents.

Alors je dis Je n'ai pas sommeil, puis Et, d'ailleurs, j'ai inscrit à mon programme une balade dans Taipa, et comme immédiatement il avait

blêmi, essayant néanmoins de feindre qu'il ne blêmait pas, je dis encore Vous me servirez de guide, Breughel, vous connaissez le chemin.

Il bégaya deux syllabes pâteuses et, aussitôt, un halo de haine l'enroba des pieds à la tête, une onde térébrante dont je percevais l'acidité sur certains points sensibles de mon organisme, tels le pourtour des ongles, la lisière des iris, et ensuite, afin de se donner une contenance, il adopta une posture déprimée, mais il ratait son avachissement. On voyait qu'il ne réussissait pas à dominer l'animale émotion qui lui contractait les viscères. Son sang charriait de l'adrénaline en surabondance. Ses paupières frémirent. J'avais vu juste. Gloria Vancouver avait trouvé refuge à Taipa. Le corps de Breughel l'avouait.

Au bout de huit secondes il dit Après tout, qu'est-ce que ça peut, puis il soupira, et déjà il se réintroduisait avec plus de succès dans sa composition de victime malgracieuse. Il bougonna une pensée sur l'importance, sur l'absence d'importance. Autour de lui, toute vibration malévole s'était dissoute.

Puis il dit Hé bien, d'accord, Kotter. Je vais vous montrer ce que. Puisque vous.

Je hochai la tête, ignorant, en fait, ce qu'il acceptait de me montrer et évitant de dévoiler le caractère infirme de mes constructions mentales, leur fragilité. Il valait mieux, pour moi, parler le moins possible.

Ensuite il dit Je me demande si, la nuit, puis, comme je ne répliquais rien, car je soignais mon immobilité, suggérant une espèce d'ironie victorieuse, il dit encore Je vais acheter un briquet pour faire de la lumière dans les passages sombres, et, comme je n'objectais rien, il s'adressa au restaurateur qui somnolait sur sa chaise et il lança deux ou trois phrases en cantonais, avec une aisance qui me stupéfia, car j'avais cru comprendre que son chinois était plus approximatif. Mais peut-être est-il facile de commander en cette langue l'addition et un briquet.

Je réglai mes dettes. Et ensuite, quand nous cherchions un taxi sur le boulevard portuaire, il força sa voix pour vaincre les plaintes lugubres du vent sous les arcades et il me dit Excusez-moi, Kotter, cet après-midi, je vous avais pris pour un imbécile, un imbécile dangereux mais impressionnable, manipulable. Puis, plus bas, il ajouta Alors que.

V

La conductrice était une femme de trente-cinq ou trente-huit ans, aux pommettes aiguës, avec des oreilles petites et rondes, sans ornement. Il n'y avait en elle rien de dodu et rien de tendre. On imaginait que sa peau avait bruni au cours de la dernière période de sa vie et qu'elle continuerait à se dessécher et à s'assombrir, mais sans perdre une miette de sa beauté naturelle. Quand elle se retourna pour faire répéter la destination qu'elle n'était pas sûre d'avoir bien saisie, car Breughel avait placé au hasard les tons (on dénombre six ou sept tons dans la langue du Guangdong, peut-être neuf), on vit autour de son cou un foulard noir qui lui donnait une allure d'anarchiste. Elle parlait avec une éraillure légère que Breughel adorait et qu'il prêtait toujours, dans ses romans, à ses héroïnes sans dieu ni maître. Son regard se dissimulait sous des verres bleutés, des lunettes comme en possèdent les pirates dans les métropoles. Breughel effleura abstraitement cette camarade inconnue, il se maria à elle en pensée, avec un romantisme frustré dont nul témoin ne pouvait se douter, puis il égreña une nouvelle fois la poignée de syllabes qui posait problème. La femme corrigea à haute voix les erreurs phonétiques que Breughel avait commises, et ensuite elle leva les yeux vers son rétroviseur, enclencha une vitesse et embraya.

Au-dessus du taximètre, la pendule de bord indiquait trois heures quarante-deux.

Il faudra faire à pied un bout de chemin, dit Breughel. Je ne pouvais pas lui demander de nous arrêter sur une route déserte, avec le cimetière comme unique point de chute possible. Pas à cette heure-ci.

C'est vous qui voyez, Breughel, dit Kotter.

Il s'était retenu de manifester son étonnement quand Breughel avait nommé l'endroit où ils.

La conductrice empoigna un micro et bavarda quelques secondes par radio avec le central des taxis de nuit, peut-être pour signaler sa direction, peut-être pour s'informer des progrès du typhon vers le territoire, ou peut-être pour le simple plaisir d'entendre du cantonais non flétri par un étranger. Ses doigts émergeaient de mitaines de coton pas très propres, détricotées entre l'index et le majeur.

Il faisait frais à l'intérieur de la voiture qui à présent roulait le long des installations portuaires, puis remontait l'avenue Almeida Ribeiro, puis s'engageait sur le pont de Taipa. La circulation était clairsemée. Devant l'hôtel Lisboa, les gyrophares d'une patrouille éclairèrent l'enchevêtrement des cyclopousse. Les jambes nues d'hommes endormis dépassaient.

La conductrice avait inséré une cassette dans son poste. On reconnaissait sans mal *Les sanglots de San Pak devant l'offrande du lotus*. La lamentation de San Pak était parfois interrompue par les grésillements de la radio, quand le central entamait ou achevait une conversation avec tel ou tel véhicule de la nuit.

Le taxi avait atteint le milieu du pont.

Kotter luttait contre la somnolence. Les vitres fermées et la musique l'incitaient à s'amollir.

Il se mit à inspecter le panorama, le front de mer somptueusement illuminé du côté de l'hôtel Lisboa, depuis le gratte-ciel de la Banque de Chine jusqu'aux projecteurs du port extérieur, et, sur l'autre rive, à Taipa, les masses plus isolées que dessinaient l'université, l'hôtel New

Century, le Hyatt, les résidences neuves. On distinguait aussi, dans la distance, quelques lampes qui brillaient en Chine populaire.

C'est beau, commenta Kotter.

Oui, dit Breughel. San Pak pleure son amour. Il va mourir. Il est seul.

VI

Kotter bâilla. Durant de très courtes fractions d'instant, il s'assoupissait et il rêvait. Il refaisait surface aussitôt, mais cette perte de vigilance ne lui. Il ne l'appréciait pas.

Une fois à Taipa, la voiture fila sur la route côtière et doubla la publicité clignotante qui annonçait le casino de l'hôtel Hyatt, puis elle tourna devant les saunas de l'hôtel New Century. Elle prit l'avenue dont cent mètres longeaient les maraîches et les masures du bidonville. Le bidonville étant situé en contrebas, Kotter n'en aperçut rien, sinon les guirlandes d'ampoules rouges qui menaient au restaurant HONG KEI.

En raison d'on ne sait quelle fête ou inauguration, des bannières triangulaires flottaient sur le terre-plein, au centre de la chaussée. Des étendards roses, bleu clair, jaunes, noirs, avec des inscriptions et des ourlets dentelés, blancs quand il s'agissait de franger du sombre.

Le vent torsadait et convulsait cela avec frénésie.

On dirait un décor pour un film historique, dit Kotter. Drapeaux autour d'un camp militaire chinois, vous voyez ? Pendant les Trois Royaumes, hein ?

Oh, moi, les Trois Royaumes, dit Breughel.

Après des étendues en friche et des tours en construction, on arriva au rond-point derrière quoi commence le vieux village de Taipa. La conductrice ralentit et, sans quitter la route des yeux, par une torsion du cou elle fit savoir qu'elle attendait les instructions de ses clients. Breughel indiqua l'entrée d'une rue, un petit immeuble, des containers d'ordures. La voiture alla jusque-là et stoppa.

Je lui ai dit de nous laisser ici, dit Breughel.

C'est vous qui commandez, Breughel, dit Kotter.

Je n'ai pas un sou, vous m'avez tout pris, dit Breughel en indiquant le taximètre.

Kotter sortit de sa poche un billet de cinquante patacas et le tendit à la femme pirate. Celle-ci se pencha en avant pour fouiller dans la boîte où elle conservait sa monnaie.

Donnez un bon pourboire, dit Breughel.

Combien ? demanda Kotter.

Qu'elle garde la monnaie, dit Breughel.

Mais la course se monte à trente patacas, objecta Kotter.

Breughel ouvrit la portière et sortit. Kotter se précipita à sa suite, non sans avoir exprimé de la main son dédain pour les dollars. La femme ne remercia pas, elle actionna la fermeture automatique et la porte se rabattit. Ensuite la voiture manœuvra, rejoignit le rond-point. Déjà elle fonçait vers les bannières du Troisième Royaume.

Les réverbères éclairaient l'avenue très vide. Le vent soufflait avec fureur. En dehors du taxi qui diminuait au loin, il n'y avait rien d'automobile dans les environs.

Vingt patacas de pourboire, grommela Kotter.

Et alors ? dit Breughel. Ça ne va pas mettre le Parti sur la paille.

Les hurlements du vent contraignaient les locuteurs à forcer sur les voyelles. D'autres grommellements de Kotter se perdirent. Le tueur n'aimait pas le gaspillage, mais moins que tout il appréciait de rester dorénavant gravé dans la mémoire d'une femme qui conduisait un taxi avec un foulard noir autour du cou.

C'est loin ? finit-il par demander.

Non, dit Breughel.

Eh ! On va loin ? répéta Kotter.

Le vent ronflait si fort que la réponse de Breughel était passée inaperçue.

VII

Ils cheminaient sur le bord de la route. Ils gravissaient la colline. La pente était prononcée. Tous les cinquante mètres, un lampadaire se dressait. Des deux côtés, la végétation se tordait de façon tumultueuse. Des arbustes de maquis, des pins, des figuiers de Chine, des thuyas mandarins, des sterculières et pire encore, des ligustres, pittosporas, évonyles, sophores microphylls et pire encore. Le vent s'en prenait aux feuilles, aux branches et, malgré la gesticulation collective qui lui faisait front, il essayait d'estropier ce qui était vivant et faible. Il griffait tout, continûment.

Kotter ferma la glissière de son blouson. Il avait réparti dans ses multiples poches les papiers et l'argent de Breughel, le Smith & Wesson de pacotille, un carnet où il avait lu tout à l'heure *Chrysalides du neuvième rouleau*, *Pirates des mers vif-argent* et autres inepties breugheliennes.

À gauche, c'est le cimetière, dit Breughel.

Comment ? cria Kotter.

Là, montra Breughel.

Je ne vois rien, dit Kotter.

Derrière les arbres, partout, cria Breughel. Des sépultures chinoises. La colline est couverte de tombes.

Ah, dit Kotter.

Les bourrasques les jetaient de côté et d'autre. Parfois ils se heurtaient. Ils avaient une démarche d'ivrognes.

Tout en chancelant, Kotter s'interrogeait. Breughel voulait-il vraiment lui révéler un élément-clé du dossier Vancouver ? À quoi bon suivre

Breughel dans un cimetière ? N'était-ce pas un nouveau stratagème pour l'éloigner de Gloria Vancouver ? Et si, malgré son infériorité physique, Breughel manigançait un mauvais coup ?

Aussitôt après, c'est moi qui reprendrai la direction des opérations, prévint Kotter.

Après quoi, dit Breughel.

Ils se trouvaient sous un lampadaire dont l'ampoule avait grillé. Le fût métallique chantait. Les deux hommes avançaient en plissant les yeux dans les bourrasques. Sachant que personne ne pouvait mesurer la distance exacte qui séparait ses cils, Kotter maintint ses paupières closes pendant quelques secondes. Il était agréable de somnoler à contre-vent, sans avoir d'autre souci que de préserver son équilibre.

Par ici, dit Breughel.

Kotter interrompit sa sieste, accommoda, puis il enjamba la rampe qui bordait le virage. Au-delà, entre les buissons, deux marches de ciment grisoyaient. On était à l'orée d'un des nombreux sentiers qui mènent au logis des défunts. Breughel avait presque disparu dans les tiges d'une spirée de Canton très nerveuse.

Des feuilles d'eucalyptus fléchèrent le visage de Kotter. D'autres feuilles, d'une autre espèce, gambadaient à l'horizontale, détachées de tout.

Eh, Breughel, attendez, cria Kotter. Ne faites pas de.

Quelles bêtises, protesta Breughel.

Kotter s'engagea sur les marches. Breughel le précédait de deux ou trois mètres. Il le rattrapa. Ils étaient maintenant ombre dans ombre, sur un nouveau fragment d'escalier qui conduisait à une petite terrasse. La végétation harcelait la lumière venue de la route. On avait sur les rétines une alternance constante d'encre diluée et de ténèbres. À l'entrée de l'esplanade, deux piliers supportaient des lions nains en céramique bleue. On voyait, au fond, la tombe et ses rondeurs grisâtres d'éléphant au

repos, immergé parmi les herbes. Les sterculiers craquaient et grinçaient aux alentours.

Breughel, manifestement, savait où il allait. Il dépassa cette tombe et sauta plus bas, sur une seconde esplanade que délimitaient deux hautes courbes de ciment, et ensuite il se faufila entre des troncs de pins et il se mit à descendre. La déclivité était rude, parfois amortie par cinq ou six degrés de pierre, parfois non. Le chemin avait peu de logique et abondait en traquenards. On longeait des trous, on marchait sur la lisière extrême des terrasses et, au-delà, les ligustres fouettaient l'air et hurlaient.

On arrive, dit Breughel.

Pas trop tôt, dit Kotter. Vous avez besoin du briquet ?

Oh, avec ce vent, refusa Breughel.

Il s'était accroupi devant une stèle, près d'un trépied à offrandes. Des aiguilles de pin et des feuilles d'eucalyptus tourbillonnaient sur le sol sans que leur crépitation fût distincte dans le vacarme. Kotter écoutait les brames annonceurs de typhon, les feulements insanes de la colline, et il regardait le ciel qui vociférait et où on ne devinait rien, mais il ne communiait pas avec la nature. Il dansait d'un pied sur l'autre. De nouveau il ferma les yeux comme si debout il désirait dormir.

Qu'est-ce que vous cherchez, demanda-t-il.

Je me suis trompé, dit Breughel en se relevant. C'est ailleurs.

Ailleurs ? s'indigna le tueur.

J'ai confondu deux sentiers, dit Breughel. C'est plus à droite, à une centaine de mètres.

Et il faut remonter, je suppose, grogna Kotter.

Oui, dit Breughel.

Il contourna le tueur et il lui indiqua une étroite dizaine de degrés qui conduisaient à une nouvelle esplanade funéraire, avec table et bancs en ciment.

Par là, dit-il.

Ils repartirent dans le dédale. Kotter désormais talonnait Breughel avec la certitude que celui-ci ne cherchait pas à l'abuser. L'erreur avait restauré la confiance entre les deux êtres.

Ensuite, on ne sait pourquoi, après avoir enjambé un arbre mort, Kotter précéda Breughel sur deux ou trois mètres, et, alors qu'il allait dire qu'il ne voyait rien, il sentit autour de son cou un fil coupant qui l'étranglait.

Donc, Breughel.

Donc, Breughel n'avait pas un seul instant été vaincu ou découragé, et il avait construit un guet-apens sans jamais laisser transparaître son impatience, camouflant sa vilenie sous de la fausse résignation, sous des dehors veules, anesthésiant un à un les soupçons du tueur, l'entraînant dans un lieu improbable, guettant et guettant l'occasion d'agir. Et n'hésitant pas, le moment venu, à. Il avait profité de l'obscurité pour extraire de sa poche quelque chose comme une corde de violon ou de luth chinois, *jing hu* ou *si hu* ou *xian zi*, peu importe, ou du fil électrique, un lasso quelconque. Il avait passé la boucle assassine autour de la tête de Kotter et il tirait vers l'arrière. Et il serrait de toutes ses forces, évidemment, avec le clair dessein de faire mourir Kotter, de se débarrasser de lui et de protéger encore et encore Gloria Vancouver.

Comme tous ses semblables, Kotter avait des qualités de soldat d'élite. Il avait suivi les cours de self-défense dispensés dans les écoles du Paradis. À toutes les agressions correspondaient des parades assorties de ripostes pendant lesquelles l'assaillant était disloqué ou occis. Les étranglements constituaient un chapitre à part, plus nuancé. Tout dépendait des compétences de l'adversaire, de ses. Si celui-ci faisait preuve d'irrésolution, si sa position derrière l'étranglé manquait de sagesse, il était perdu. Autrement, non.

Kotter venait d'achever une expiration au moment où la boucle l'emprisonna. Le fil se stabilisa sous sa pomme d'Adam et pénétra dans sa

peau, tandis que Breughel lui écrasait l'intérieur du genou pour lui interdire une volte-face pendant sa chute. Sur les graviers et les feuilles, Kotter sentit son coccyx s'asseoir avec violence. Il avait en vain essayé de glisser une main sous le fil. Sa situation n'était propice à aucune manœuvre du buste ou des membres. Derrière lui, bien placé, maîtrisant sa technique, Breughel ne disait rien et serrait. Environ deux tiers de seconde s'étaient écoulés depuis le début de l'embuscade.

Ensuite, une seconde entière passa, puis une poignée d'autres. Le vent balayait l'espace.

Kotter avait mal.

Il se débattait en apnée.

Ensuite, sa conscience et.

Sa conscience et sa mémoire déraillèrent.

Il perdait son identité. Il rêvait qu'il était allé très loin pour mourir, par 22° 16' de latitude nord et 113° 35' de longitude est. Il avait arrêté le temps. Il était reclus depuis des années dans une ombre fétide. Il ne savait plus qui il. Derrière la porte d'un taudis, il composait des récits à la manière de Breughel, il devenait un personnage de Breughel et, consacrant sa vie à des riens et à Gloria Vancouver, il devenait Breughel.

Il n'avait toujours pas repris sa respiration.

Maintenant, il était Breughel.

MONOLOGUE

Je me relevai.

J'étais couvert de feuilles mortes et de terre. Je brossai ma veste. La tempête m'encerclait. Les arbres cherchaient à me balafrer le visage. Le vent m'envoya contre un tronc en rugissant. Une sensation de brûlure me ruisselait le long du dos, autour du cou, entre les épaules. J'avais mal dans les cartilages des doigts.

Je haletais.

La pluie commença à crépiter et, sans transition, l'univers se liquéfia. De lourdes draperies obliques s'abattirent sur Taipa, sur les chantiers boueux et sur les cimetières. Le vent avait forcé. Une branche cassa au-dessus de moi et elle ricocha sur l'esplanade funéraire, à côté de l'endroit où j'essayais à grand-peine de me maintenir en équilibre. Les eucalyptus se flagellaient mutuellement et pliaient. La chaleur restait épuisante. Elle avait décru d'un degré, pas plus. Un torrent se mit à dévaler le sentier escarpé qu'il me faudrait gravir si je voulais rejoindre la route. Des vaguelettes hirsutes giclaient de marche en marche. La nuit s'épaissit. Mon cœur cognait. Je n'arrivais pas à me calmer. Aucun muscle en moi ne se détendait. Dans les environs, le monde se fissurait et déferlait.

Je me mis à penser à Gloria Vancouver. Elle s'était réveillée et elle ne se rendormait pas. Le pavillon où elle était logée paraissait hermétiquement défendu contre les assauts, mais les fenêtres tremblaient, les portes vibraient dans leurs rainures.

Les portes vibrent dans leurs rainures.

La fenêtre tremble.

Gloria a les yeux grands ouverts sur la touffeur bruyante. Elle a renoncé au sommeil. Elle respire les odeurs de moisissure et les émanations issues de l'étage inférieur, soupe de riz glutineux et sueurs

schizophrènes. Elle se dresse sur son séant, au centre du lit. Elle écoute le typhon qui s'empare de la nuit.

Un gecko a trouvé refuge dans la chambre. Il aplatit ses dix centimètres sur le moteur muet du climatiseur. Les veilleuses du corridor et l'éclairage de la cour aident à deviner sa forme humbissime. Par souci d'économie et pour des raisons de sécurité, l'électricité est coupée chez les malades pendant la nuit. Gloria manœuvre l'interrupteur qui commande le plafonnier, puis elle marmonne une protestation contre l'avarice des religieuses. Maintenant elle ouvre un tiroir et elle tâtonne. Elle saisit une lampe de poche que Breughel lui a offerte. Elle l'allume.

Elle a quitté son lit.

Elle se place sous le gecko. Elle contemple longtemps sa minceur, elle admire les deux granules de jais qui lui servent d'yeux, puis elle éteint la torche. Elle n'aime pas voir son reflet dans la vitre, sa figure illuminée par en dessous comme dans un film d'épouvante.

Elle s'approche de la fenêtre. Elle regarde la cour. Les arbres se contorsionnent. Le sol a disparu. Au-delà des eaux et des feuilles, le pavillon FONG KUOK CHAK a l'apparence d'une cascade artificielle. Sur la gauche, quand les branches s'écartent, on aperçoit les toits des bâtiments pour vieillards. Le bidonville est invisible. Très loin, sur les chantiers, les phares des grues transpercent l'espace noir. En cas de tempête, les flèches ne sont pas bloquées, elles s'orientent selon la direction du vent, et, dans la lumière des phares, le déluge ondule à l'horizontale.

Le déluge ondule, dit Gloria.

À l'horizontale, murmure-t-elle encore.

Elle s'adresse au saurien qui est figé au-dessus de sa tête. Elle épie ses réactions, simplifiant son discours pour qu'il comprenne. Elle parle dans un sabir mélodieux de portugais, d'anglais et de chinois. Aucune de ces langues n'est sa langue maternelle. Comme dans les livres de Breughel où

les personnages, à un moment ou à un autre de leur naufrage, finissent par haranguer des bêtes insignifiantes ou obscures, Gloria offre au batracien sa voix, quelques remarques sur les débordements de non-lumière, ou sur l'épaisseur de la couche d'eau qui.

Toutefois, le gecko ne montre aucun signe d'intelligence et, au bout d'une minute, elle formule un dernier chuchotis en cantonais et elle se tait.

Ses connaissances de la langue du Guangdong, elle les a acquises dans les dortoirs, à la cantine, sous les grands arbres de la cour. Elle a eu pour institutrices de vieilles prostituées incontinentes, des agitées, d'anciennes mendiante. Chacune possède un nom et une histoire, une tragédie personnelle qu'elle ressasse jour après jour ou qu'elle a scellée, une fois pour toutes, derrière son regard vide.

Elle-même, Gloria, se confie peu aux autres malades. Elle est internée sous une identité portugaise et son dossier médical contient les explications qu'a fournies Breughel, des fables qui ont été archivées puis laissées à l'abandon. Aucun médecin n'a eu l'occasion d'être surpris par les bizarreries atypiques de son cas. Personne n'a eu l'idée d'enquêter sur une supercherie possible. Il n'y a pas de suivi psychiatrique dans l'institution. On a accueilli Gloria par charité et parce qu'on avait l'assurance que les frais de son séjour seraient payés avec régularité. Les religieuses ne font aucune difficulté pour la maintenir dans sa petite chambre.

Son état est stable. Elle ne pourrait plus vivre dans le monde extérieur. Elle consacre son temps de veille à méditer, mais elle traverse aussi des phases de violence verbale. Quand elle délire, quand elle raconte ses rêves, la guerre civile sur terre ou ailleurs, quand elle hurle pour que les chrysalides ne se vengent pas, pour que les bateaux qui ont mis cap sur les îles ne flambent pas en haute mer, personne ne peut faire écho à son angoisse, la rassurer ou la contredire. Personne n'est près d'elle qui aurait

connaissance des dialectes du Paradis. Sa plainte ressemble au sanglot spectral d'un chien ou d'un chat ou d'une fillette que des humains torturent. On ignore à quelle race appartient sa douleur. Les religieuses devinent que quelque chose d'insupportable se passe. Elles entrent dans la chambre, elles prennent Gloria à bras-le-corps. Ni la rudesse ni la douceur ne la tranquillisent. À l'étage, par sympathie, les malades sanglotent.

Gloria tend l'oreille. Une femme au rez-de-chaussée n'accepte plus le présent tel qu'il est. Elle appelle au secours. Malgré le mugissement des ténèbres, on perçoit ses cris.

Au même instant, dans la cour, une forme zigzague d'une ombre à l'autre et se colle au tronc d'un figuier, devant le pavillon FONG KUOK CHAK. Le gardien de nuit, peut-être.

Mais non. Le gardien n'affronterait pas ainsi le déluge et ne se déplacerait pas en essayant de se soustraire à la lumière des lampes de façade, comme un voleur.

Breughel, alors. Ce serait tout à fait son genre.

Breughel se rend le plus souvent possible à l'hôpital. Il accompagne la déchéance mentale de Gloria. En son amie s'est produit un saccage irréversible, mais rien n'a été brisé entre les deux êtres. Mensongère a été la présentation de ses rapports avec Gloria. Contraires à la vérité, cette lassitude et cette haine qui soi-disant croissaient à l'intérieur du couple. Devant Kotter, pas une note n'était juste. L'affection n'a pas été corrompue. La tendresse persiste. Breughel ne déplore pas sa rencontre avec Gloria, il ne regrette pas d'avoir fui avec Gloria loin des certitudes et des cultures qui charpentaient sa première vie, là-bas, dans l'autre monde. Il sait qu'avec Gloria et la folie de Gloria il a abordé un terrible ultime chapitre. Mais il aime Gloria plus que. Et il aime l'idée qu'en détournant sur lui seul la brutalité du Paradis il chemine sans déshonneur vers son paragraphe final. Ne perdons pas de vue l'angle littéraire sous lequel

Breughel a toujours considéré son existence et celle des autres, ces quelques décennies de réalité diluée et ruminée qu'on appelle l'existence.

Breughel retrouve Gloria aux heures de visite, il la distrait, il lui relate ses allées et venues dans les ruelles du port intérieur, sur les marchés. Il décrit la foule des inconnus, ici une mendiante aux pieds difformes, martyrisés, et là les jolies filles infiniment nombreuses, avec leurs non-regards, leurs éructations sonores. Il reprend pour elle pas à pas les promenades qu'il a effectuées dans les cimetières de Macau ou de Taipa, il lui raconte les sépultures, les offrandes, il invente pour elle des séances d'opéra, *Rencontre à la capitale* en plein air devant le temple Tou Tei, *L'orphelin de la famille Chiu* sous un toit contre le temple Lin Kai, sous des édifices de bambous, dans les vapeurs torrides et les bruits de la circulation, avec le brouhaha du public qui ne s'atténue jamais. Il élabore des sujets d'opéra, des scénarios de films et de romans. Il la met en scène. De leur nuit intérieure à tous deux, commune, il fait surgir un détective qui a pour mission de les exécuter. Il le nomme Kotter. Parfois John Kotter, parfois Dimitri. Toujours Kotter.

En général, Gloria se tient taciturne, sur le bord de son lit ou sous les arbres, tandis que Breughel énumère des images, mais il lui arrive aussi de prendre la parole. Elle confie à Breughel un lambeau de rêve et elle se tait. Elle n'évoque ni le Paradis ni la section spéciale à laquelle elle appartenait et qui s'appelait Grand-mère. Elle ne fait jamais allusion à ses activités d'agent de Grand-mère. Même au fond de leur confusion mentale, les agents de Grand-mère conservent la manie du secret et du camouflage, et il faudrait bien plus qu'une brisure de la personnalité pour que leur prudence se fragmente. Entre Grand-mère et les siens, ce qui est organique peut se rompre ou se trahir, mais pas les liens idéologiques. Fidèle au Paradis chacun en son cœur reste.

Fidèle au Paradis Gloria en son cœur reste. Jamais elle ne se repentira, jamais elle ne pactisera avec l'ennemi.

Breughel la soutient dans cette résolution.

Ainsi s'écoulent quelques heures. Ensuite Breughel doit quitter l'hôpital.

Il rôde dans les environs. Trempé de sueur, il contourne l'asile des vieux, puis de nouveau il longe la maison de fous, avec ses haut-parleurs dans lesquels les religieuses dictent des instructions à la collectivité, puis, quand le crépuscule descend, il écoute les plaintes anxieuses, les cris inarticulés qui se multiplient dans les bâtiments, dans le pavillon LEUNG CHEUNG, dans le FONG KUOK CHAK, dans le SIU WA NGAI numéro 2.

Il n'a jamais la force de repartir pour Macau. Il s'attarde. Les moustiques le dévorent. Il attend que la nuit tombe. Parfois il entre dans le bidonville. Il marche sur les planches ou sur les buttes de terre qui séparent les fossés. Parfois il commande une grillade dans le restaurant qui est là. Quand il a mangé, il s'adosse à un poteau, sous la guirlande d'ampoules rouges. Il lève la tête, il examine le volume touffu des clôtures. Sur la droite, les haies sont digérées par les plantes parasites. On ne voit pas grand-chose des bâtisses où les insanes tentent de résister en même temps à la vie et à la mort. C'est alors qu'une habitante du bidonville foule les herbes de l'appentis, à côté de lui, à côté des bouteilles de gaz. Elle apparaît, éclairée par les reflets rouges de l'enseigne et des lampes. Elle porte une bassine de linge et, sur les reins, un bébé qui dort. On découvre ses traits sans défaut, son visage rond, sa bouche très fine, rendue inflexible par la vie dure. On aimerait partager avec elle un peu de temps, quelques centièmes d'une unité, errer jusqu'à ses yeux de mère ou de jeune femme.

On aimerait, pense Gloria, partager un peu le temps de ses yeux inflexibles. Quelques centièmes de son visage rond qui dort. Errer jusqu'à.

Sa rêvasserie, soudain, s'éparpille. On ne sait quoi s'est produit hors du champ de sa conscience, qu'elle a enregistré et qui, maintenant, la trouble.

Elle bouge. Une buée lui mouille le front. Elle jette un coup d'œil sur le gecko. Celui-ci entame un mouvement vers la niche où est encastré le climatiseur et, de nouveau, il se pétrifie. L'espace où il aurait voulu se faufiler est trop humide. La pluie mitraille le ventilateur, le capot.

Les murs vibrent.

On sent le vent à l'intérieur de la chambre. Un courant de bruine passe à travers les briques. Il humecte les joues de Gloria. Un filet tremble le long de la fenêtre. Il se ramifie, il atteint le sol. Les lampes de la cour, souvent occultées par les branches, ne fournissent pas assez de lumière pour que.

Gloria pose sa main gauche sur le mur, sur la table de nuit, sur le poste de radio dont les piles sont épuisées et qui ne diffuse ni informations météorologiques ni extraits de *Pluie sur les feuilles des sterculiars*. Le plâtre poisse. Le transistor poisse.

Le transistor aussi poissait. Tout était tiède.

Gloria approcha son visage de la vitre. Elle était vêtue d'une chemise de nuit très légère et très blanche.

Cela me permit de l'apercevoir.

Je m'appuyais contre un des arbres. J'étais comme ivre de chaos et de coups, immobile. Je scrutais les vitres. Les pavillons étaient lugubrement identiques. J'eus l'œil attiré par cette présence à peine discernable derrière les stries féroces et les écumes, et ensuite je la reconnus. Je mis un nom sur l'apparition. J'appelai doucement Gloria, Gloria Vancouver. Et je souris.

J'avais de la chance. J'aurais très bien pu me morfondre là, enveloppé de cataclysme, sous des fenêtres sans vie, sans que rien ne récompense ma patience.

Je faisais corps avec l'arbre. L'écorce était lisse. Je faisais corps avec les assauts du vent. Je me cramponnais à la barbarie du vent sans établir de frontière entre elle et les profondeurs de mes chairs. La pluie sifflait à la vitesse d'un coup de sabre. Des tonnes de transparence noire volaient à basse altitude et me heurtaient, puis elles m'ensevelissaient, et, dès que je retrouvais mes esprits, elles me molestaient de nouveau. Je faisais corps avec les ruissellements. J'avais en moi ces bruits de colère et de gouffres. L'eau gargouillait autour de mes chevilles. Les branches s'ébrouaient jusqu'à la limite de la cassure. L'aubier frissonnait sous mes ongles. J'examinais une à une les façades englouties, éclairées par les lampadaires. Chez les vieillards, une tôle s'était décrochée d'un toit et rampait, avec de longs grincements et des tonnerres, dans l'espoir d'enfin accéder à l'abîme.

Gloria respire par gorgées inégales.

Elle est plus nerveuse que tout à l'heure.

Elle regarde les bancs de ciment, les surfaces qui luisent, les arbres en train de tout faire pour ne pas périr. L'homme a changé de support. Il s'adosse à un autre figuier. Il est plus près. Il ne bouge plus. Sa silhouette est une excroissance végétale. Il évite la lumière. Sa veste ressemble au blouson de Breughel.

Dans le dortoir du dessous, la crise hystérique ne s'apaise pas. Quelqu'un commence à injurier le typhon. D'autres malades suivent son exemple et lancent contre le fracas des prières stridentes. On a l'impression qu'une bagarre généralisée éclate. Le pavillon LEUNG CHEUNG s'emplit de cris. Gloria, à son tour, clame une poignée de slogans que. Chrysalides nues, soldats immobiles sous les cendres.

En vain trépident les cordes vocales. En vain elles supplient. Les manifestations d'irrationnelle détresse n'inspirent aucun scrupule à l'ouragan. Quant aux religieuses, elles dorment ou elles somnolent dans le pavillon SIU WAI NGAI numéro 2. Elles ne se dérangent jamais pour

interrompre les petites insurrections nocturnes. Elles sont habituées à. Elles ont décidé de ne plus s'émouvoir. Elles attendent le matin.

Les fenêtres s'incurvent sous la pesée du vent, les murailles ronflent. Dans le bâtiment neuf, on entend la verrière exploser vitre à vitre.

Gloria a cessé de crier. Elle nettoie la buée qu'elle a crachée et qui l'empêche de voir la cour. Elle reprend son guet.

La puissance du typhon augmente encore.

La pluie est si dense qu'on ne distingue plus les grues sur les chantiers.

Du côté des vieux, un arbre déraciné nage contre le courant. Il se noie. Il cherche une position. Il sursaute. Les branches giflent les vagues. On se débat ainsi quand on sait qu'on va.

Le signal 8 a sans doute été hissé. Le pont de Taipa a dû. Craignant l'interdiction de circulation entre Macau et les îles, Breughel a dû. C'est lui qui.

La silhouette d'homme. La cour. À disparu. Est un décor de désastre.

Gloria ne regarde plus rien. Les yeux sans reflet, elle s'assied en face de la fenêtre. Elle respire. Ses pieds nus sont posés sur le carrelage chaud. Elle est assise sur le bord du lit. Elle écoute ce qui va et ce qui vient. Elle entend des pas dans le couloir. Elle pense à Breughel qui. Avec affection elle pense à Breughel. La porte s'ouvre. Elle ne se retourne pas. Elle sait que Breughel. Elle pense à Breughel. Elle pense aux îles. Elle secoue très doucement ses cheveux. Elle les écarte très doucement. Elle dégage son cou, son épaule, de façon imperceptible, pour que Breughel.

DU MÊME AUTEUR



LISBONNE, DERNIÈRE MARGE, *roman*, 1990 (“double”, n° 101)

ALTO SOLO, *roman*, 1991

LE NOM DES SINGES, *roman*, 1994

LE PORT INTÉRIEUR, *roman*, 1996 (“double”, n° 68)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

BIOGRAPHIE COMPARÉE DE JORIAN MURGRAVE, *roman*, Denoël, 1985

UN NAVIRE DE NULLE PART, *roman*, Denoël, 1986

RITUEL DU MÉPRIS, *roman*, Denoël, 1986

DES ENFERS FABULEUX, *roman*, Denoël, 1988

NUIT BLANCHE EN BALKHYRIE, *roman*, Gallimard, 1997

VUE SUR L'OSSUAIRE, *romance*, Gallimard, 1997

LE POST-EXOTISME EN DIX LEÇONS, LEÇON ONZE, Gallimard, 1998

DES ANGES MINEURS, *narrats*, Le Seuil, 1999 et « Points », 2001

DONDOG, *roman*, Le Seuil, 2002 et « Points », 2003

BIOGRAPHIE COMPARÉE DE JORIAN MURGRAVE – UN NAVIRE DE NULLE PART – RITUEL DU MÉPRIS – DES ENFERS FABULEUX, Denoël, 2003

BARDO OR NOT BARDO, *roman*, Le Seuil, 2004 et « Points », 2006

NOS ANIMAUX PRÉFÉRÉS, *entrevoûtes*, Le Seuil, 2006

SONGES DE MEVLIDO, *roman*, Le Seuil, 2007

MACAU, *roman*, avec des photographies d'Olivier Aubert, Le Seuil, 2009

ÉCRIVAINS, *roman*, Le Seuil, 2010

TERMINUS RADIEUX, *roman*, Le Seuil, 2014

Cette édition électronique du livre *Le Port intérieur* d'Antoine Volodine a été réalisée le 24 octobre 2014 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage dans la collection « double » (ISBN 9782707321213, n° d'édition 4835, n° d'imprimeur 94110, dépôt légal septembre 2010).

Le format ePub a été préparé par ePagine.

www.epagine.fr

ISBN 9782707331182

OceanofPDF.com

Table des matières

Titre

Copyright

Dédicace

DIALOGUE

FICTION

CARNET DE BORD

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

RÊVE

Chapitre I

Chapitre II

FICTION

MONOLOGUE

CARNET DE BORD

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

FICTION

MONOLOGUE

FICTION

FICTION

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

RÊVE

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

MONOLOGUE

FICTION

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

MONOLOGUE

Du même auteur

Achevé de numériser

OceanofPDF.com